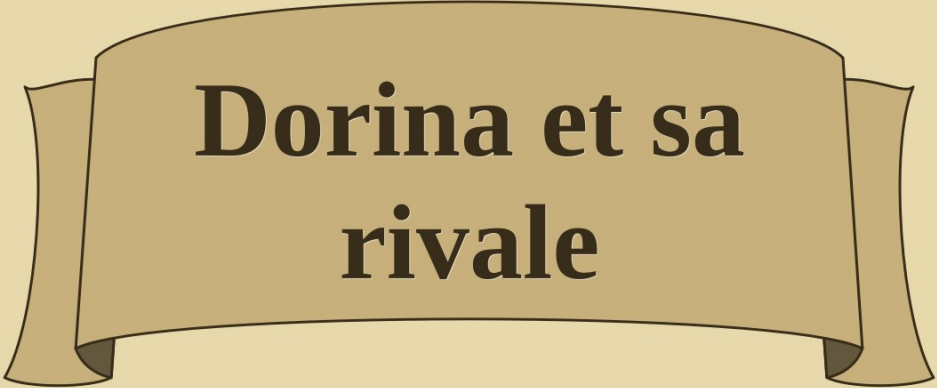




Dorina et sa rivale

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



POUR L'ÉTÉ

Barbara Cartland

*Dorina
et sa rivale*



Résumé :

Dorina McAllistair n'entend pas obéir à sa tante et tutrice. Lord Waltham est bien trop vieux et malsain ! Plutôt mourir que devenir sa femme ! Avant d'en arriver à de telles extrémités, peut-être existe-t-il une solution ? Par exemple, demander l'aide du marquis de Buckton, dont elle a fait la connaissance par hasard et qui se trouve être le fils de sa marraine. Touché par sa détresse, le marquis accepte de la cacher dans son château. La jeune fille y fera désormais office de bibliothécaire, sous un nom d'emprunt. Enfin libre, Dorina se sent de plus en plus troublée par son sauveur. Simple gratitude ? Elle le pense sincèrement, jusqu'au moment où entre en scène Mlle de Knowsley, la fille d'un duc fermement décidée à épouser le marquis...

1906

Dorina McAllistair se raidit.

— Je refuse de devenir la femme de lord Waltham!

Sa tante, une vieille demoiselle au visage pincé, la toisa avec dédain.

— Comment oses-tu parler ainsi ?

Il en fallait davantage pour faire taire Dorina.

— Il est vieux, laid, et je le déteste ! s'écria-t-elle avec une soudaine violence.

Une violence bien inattendue chez cette ravissante jeune fille aux immenses yeux couleur saphir.

— Dois-je te rappeler que tu n'as pas encore dix-huit ans ? Je suis ta tutrice et tu me dois obéissance. Tu épouseras lord Waltham parce que j'en ai décidé ainsi.

— Jamais !

Sa tante la gifla violemment.

— Petite rebelle! Je te materai, moi. Tu ne te rends pas compte de ta chance. Toi qui étais destinée à devenir gouvernante ou tout simplement vendeuse dans une mercerie, voilà que tu as eu la chance incroyable qu'un homme de la haute société abaisse les yeux sur toi et

te demande en mariage. Au lieu de protester, tu devrais remercier le ciel à genoux.

Dorina joignit les mains.

— Tante Angèle, je vous en supplie ! Ne me jetez pas entre les griffes de cet individu ! Il est odieux !

— Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis. Tu deviendras lady Waltham, tu seras riche et respectée. Tu auras une belle maison, des domestiques, des jolies robes, des bijoux, des...

Dorina se boucha les oreilles.

— Non, non ! Je ne veux rien de tout cela !

Sa tante la gifla de nouveau.

— S'il me faut te droguer pour te conduire à l'autel, petite peste, sache que je n'hésiterai pas une seule seconde. Je ferai ton bien malgré toi.

Le marquis Ralph de Buckton mit son grand étalon noir au pas en arrivant sur une colline d'où l'on avait une vue magnifique sur le château.

Il faisait toujours halte au même endroit. Se lasserait-il un jour d'admirer ce superbe bâtiment construit par ses ancêtres au XVII^e siècle ? C'était là que son père et son grand-père étaient nés. C'était là qu'il avait vu le jour, vingt-huit ans auparavant.

Il crut entendre la voix un peu métallique de sa mère :

— Et c'est là que naîtront tes enfants, lui avait-elle dit, pas plus tard que la veille.

— Mes enfants ? Oh, là, là ! J'ai bien le temps de devenir père de famille !

— Il faut que tu aies des descendants pour assurer la lignée des Buckton. Imagine que tu meures demain ?

— Je n'en ai aucune intention.

— Si tu disparaissais sans héritier, sais-tu à qui reviendrait le château ?

— À notre cousin Matthew de Buckton, ce vieux garçon grognon dont le col des chemises est toujours douteux.

— Exactement. Dépêche-toi de te marier pour éviter cela. De toute manière, tu dois donner une châtelaine à Buckton.

— Vous êtes là, mère.

— Ces responsabilités commencent à me peser. Je serais ravie de pouvoir me retirer tranquillement dans la jolie maison des douairières, tout au bout du parc.

Du bout de ses doigts chargés de bagues, la marquise avait vérifié l'équilibre de son élégant chignon gris qui semblait blanchir de semaine en semaine.

— Je n'ai jamais été très solide, tu le sais. Et, avant de fermer les yeux pour toujours, je n'ai qu'un seul souhait : pouvoir tenir entre mes bras le premier de tes enfants.

En prenant les mains frêles de sa mère, des mains tavelées de brun et striées de grosses veines saillantes entre les siennes, Ralph eut un pincement au cœur. La marquise n'était plus de première jeunesse. Lorsque Ralph était né, après ses trois sœurs, elle avait déjà près de quarante ans.

— Ne parlez pas ainsi, je vous en supplie !

— Il faut savoir faire face à la réalité. Je serais tellement plus heureuse, tellement plus tranquille si tu te mariais !

— Mère, laissez-moi le temps de trouver la femme de ma vie, celle qui m'est destinée.

À mi-voix, il avait ajouté pour lui-même :

— Si du moins elle existe !

La marquise avait adressé à son fils un sourire indulgent.

— Bien sûr qu'elle existe ! Écoute, me permets-tu de la chercher pour toi ?

Ralph avait haussé les épaules.

— Si cela vous amuse !

— Je te connais, je sais le genre de femme qu'il te faut.

Ralph en était moins sûr.

— Ne vous attendez toutefois pas à ce que je demande immédiatement en mariage celle que vous aurez choisie pour moi.

— Me prendrais-tu pour un tyran, mon cher enfant ?

Sous une apparence conciliante, la marquise cachait en réalité une volonté de fer. Ralph, qui en était très conscient, tint à fixer certaines limites.

— Je veux bien faire la connaissance des jeunes filles qui, selon vous, me conviendraient, mais j'entends rester libre de mon choix.

— Naturellement.

La conversation en était restée là, et Ralph, qui savait être l'un des plus beaux partis du royaume, espérait de tout son cœur que sa mère ne se mettrait pas à lui présenter à chaque instant les filles ou les petites-filles de ses amies, de timides débutantes comme celles qu'il évitait soigneusement au cours des soirées londoniennes.

Il leur préférait les femmes mariées peu farouches, celles qui battaient des cils d'un air énamouré quand le séduisant marquis de Buckton semblait s'intéresser à elles.

Très grand, avec de larges épaules, un port de tête altier et cette allure inimitable, à la fois sportive et distinguée, qui n'appartenait qu'à lui, Ralph avait beaucoup de succès - aussi bien auprès des dames de la société en quête d'aventure que des danseuses ou des grisettes. Elles soupiraient en voyant ce bel homme brun au visage bien dessiné, au teint mat et aux yeux clairs. Une femme sans trop de principes pouvait-elle lui refuser quoi que ce soit ?

Le marquis reprit ses rênes et pressa légèrement les flancs de Lucifer qui repartit au petit trot en direction des écuries du château.

« Quelle journée magnifique », pensa-t-il en levant les yeux vers le ciel pur où flottaient seulement deux ou trois nuages floconneux.

On avait dû faucher les foins un peu plus loin, car une bonne odeur d'herbe coupée parvenait jusqu'à lui, mêlée à celle de la menthe sauvage qui poussait sur les talus de ce petit chemin creux.

« Dommage que je sois obligé de me rendre à Londres aujourd'hui. Il doit y faire une chaleur étouffante. Je serais volontiers resté à Buckton », se dit-il encore.

Mais ses affaires l'appelaient en ville. Au contraire de son père, qui s'était contenté de gérer ses domaines, Ralph se passionnait pour l'industrie. Après avoir fait des études d'ingénieur à Oxford, il avait consacré quelques capitaux à la construction d'une aciérie. Celle-ci s'était révélée être un succès. Il possédait maintenant plusieurs usines d'où sortaient à une cadence accélérée des rails et des wagons de chemin de fer.

Parallèlement, il veillait au bien-être de ses ouvriers, qui étaient logés près des usines dans de confortables cottages regroupés en hameaux autour d'une école et d'une salle des fêtes.

Le marquis passa sous une vieille arche en pierre tapissée de lierre et entra dans la cour des écuries. En entendant le pas de Lucifer résonner sur les pavés, plusieurs chevaux sortirent une tête curieuse hors de leur box.

— Avez-vous fait une bonne promenade, milord ? demanda Stones, le responsable des écuries.

— Excellente, merci.

Ralph mit pied à terre et tendit ses rênes au palefrenier qui venait d'accourir pour s'occuper de sa monture.

— Quelle chaleur ! s'exclama le responsable des écuries. Ici, au moins, on a un peu d'air, mais je plains ceux qui sont obligés de rester en ville.

— Ne m'en parlez pas, Stones ! Je dois justement me rendre à

Londres.

— J'espère que vous ne serez pas obligé d'y passer trop de temps, milord.

— Je l'espère aussi. Tout dépendra des problèmes que je vais rencontrer.

Avisant son chauffeur qui traversait la cour, il lança :

— Ma voiture est-elle prête, Carson, s'il vous plaît ?

— Je viens de mettre le moteur en marche, milord. Il a démarré au quart de tour. Il me reste à ajouter un peu d'huile et à lustrer la carrosserie.

Stones éclata de rire.

— Carson passe son temps à faire briller votre automobile, milord. Il va l'user, à force.

— Une Rolls-Royce est conçue pour durer, Stones, répliqua Carson avec bonne humeur. Pas de danger de la voir s'user.

Les laissant à leurs chamailleries bon enfant, le marquis se dirigea vers le château.

Une femme de chambre attendait dans le hall. Elle lui fit la révérence.

— Milord, milady m'a chargée de vous demander l'heure à laquelle vous aviez l'intention de partir.

— Tout de suite après avoir pris mon petit déjeuner et m'être changé, Ann-Laure.

La femme de chambre jeta un coup d'œil à la pendule ancienne qui était posée sur une crédence en bois doré. Après avoir fait un rapide calcul, elle déclara :

— Milady ne sera pas encore levée, mais elle aimerait que vous alliez la voir avant votre départ.

— Dites-lui que je monterai dans une petite demi-heure, Ann-

Laure.

La femme de chambre lui fit encore une petite révérence.

— Très bien, milord. Merci, milord.

Vêtu de l'un des costumes sport à la coupe parfaite qu'il portait lorsqu'il faisait de l'automobile, le marquis alla frapper à la porte de sa mère.

Ce fut Ann-Laure qui lui ouvrit.

— Milady vous attend, milord.

Après lui avoir fait traverser une petite antichambre, elle ouvrit une porte et s'effaça tout en annonçant :

— Milord, milady.

La marquise était allongée au milieu d'un grand lit à baldaquin drapé de rideaux en soie bleue. Elle se redressa sur ses oreillers.

— Ah, te voilà, mon cher Ralph. Je craignais que tu ne partes sans venir m'embrasser.

— Quelle idée !

Une nouvelle fois, son regard s'arrêta sur les mains frêles que lui tendait sa mère. Et comme elle semblait pâle sous ce joli bonnet en linon blanc orné de dentelle !

— Resteras-tu absent longtemps ? demanda-t-elle avec une visible anxiété.

— Je ne le pense pas, répondit-il, le cœur soudain serré. Comme je viens de le dire à Stones, cela dépendra des problèmes que je rencontrerai.

— J'ai un petit service à te demander.

Il suffit que la marquise agite la clochette d'argent qui se trouvait sur sa table de nuit pour que sa femme de chambre arrive en hâte.

— Vous m'avez appelée, milady ?

— Oui, Ann-Laure. Pouvez-vous, s'il vous plaît, m'apporter le colis qui se trouve à côté, sur l'un des rayonnages de mon placard de gauche ?

— Tout de suite, milady.

La femme de chambre se rendit dans le boudoir voisin et revint avec un gros paquet enveloppé de papier irisé et d'un flot de rubans blancs ou d'un rose très pâle.

Ralph haussa les sourcils.

— On dirait un cadeau de mariage.

— Exactement. Comme je suis trop fatiguée pour me rendre à Londres à l'occasion de la cérémonie - qui, de toute façon, doit être célébrée très simplement -, je voudrais que tu apportes cela de ma part à la petite Dorina McAllistair.

— Qui est-ce ?

— L'une de mes filleules.

— Ah, bon? Je ne crois pas la connaître.

— Moi non plus.

— Comment est-ce possible ?

— Je ne l'ai jamais vue. C'est une autre personne qui l'a tenue en mon nom sur les fonts baptismaux.

Elle pinça les lèvres.

— J'aimais beaucoup sa mère autrefois mais, étant donné la manière dont elle s'est conduite, j'ai trouvé plus sage de relâcher les liens.

Ralph ne demanda pas d'explication. La marquise était une femme aux principes très stricts. Si elle estimait que quelqu'un ne respectait pas les conventions, elle coupait toute relation.

— Bref, Dorina McAllistair - la fille de mon amie Kate -, va avoir

dix-huit ans et se marie.

— Le rêve de toutes les filles de dix-huit printemps ! lança le marquis avec une pointe de cynisme. La robe blanche, les cloches, les présents...

— Des présents? coupa la marquise. Je doute que Dorina en reçoive beaucoup. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai tenu à marquer le coup.

— Que lui offrez-vous ? interrogea Ralph sans réel intérêt.

— Douze assiettes en vermeil.

Il haussa les sourcils.

— Des assiettes en vermeil? répéta-t-il. Mais il s'agit d'un cadeau princier.

— Je ne pouvais pas faire moins pour la fille de ma meilleure amie.

Elle hocha la tête d'un air songeur.

— Oui, je peux dire que Kate était ma meilleure amie, autrefois, même si elle était beaucoup plus jeune que moi.

— Une amie avec laquelle vous avez cependant jugé utile de distendre les liens.

— J'y ai été obligée. Figure-toi que cette pauvre Kate de Demfield, la fille cadette du comte de Dem-field, refusait tous les prétendants. Quand elle a eu vingt-cinq ans, tout le monde pensait qu'elle resterait vieille fille. Et c'est à ce moment-là qu'elle est tombée follement amoureuse d'un certain Albert McAllistair, un simple professeur qui écrivait des livres horriblement ennuyeux au sujet de l'architecture grecque. Naturellement, les Demfield se sont opposés du mariage. Kate s'est enfuie avec son petit professeur. Elle l'a épousé mais jamais les siens n'ont voulu la revoir après un pareil scandale.

— Une mésalliance, pensez donc! se moqua Ralph.

— Kate aurait dû réfléchir avant de gâcher sa vie.

— Rien ne prouve qu'elle l'ait gâchée.

— Voyons, Ralph ! C'est évident.

— Qui sait ? Peut-être était-elle très heureuse avec son «petit professeur», comme vous dites.

— Elle prétendait que oui. Nous correspondions une fois par an, à l'occasion du 1er janvier, et je dois reconnaître qu'elle ne s'est jamais plainte.

La marquise s'animait. Deux taches rouges accentuaient ses pommettes.

— Cela lui aurait été difficile ! poursuivit-elle. Après tout, elle était entièrement responsable de son malheur.

Ralph, qui connaissait les principes de sa mère -des principes d'un autre âge, selon lui - préféra ne pas discuter. Mais il n'en pensait pas moins.

« On a tort d'attacher trop d'importance à l'origine sociale d'un être humain. De par leur naissance, certains aristocrates se croient supérieurs. Quelle erreur ! Quelle bêtise ! »

— Kate se désolait de ne pas avoir d'enfants. Et figure-toi que plusieurs années après son mariage, elle m'a annoncé, ravie, qu'elle venait de mettre au monde une petite fille, Dorina. Je lui ai proposé, un peu par pitié, d'en devenir la marraine.

— Pourquoi par pitié ?

— C'est évident ! Cette pauvre enfant débutait bien mal dans la vie. Les Demfield avaient refusé de donner à Kate la dot qui aurait dû lui revenir. Et son mari ne touchait que ses émoluments de professeur. Quant à ses livres... Peuh ! Us n'ont jamais intéressé grand monde. Qui se passionne véritablement pour l'architecture grecque ?

— Moi.

— As-tu déjà lu un ouvrage écrit par Albert McAllistair ?

Ralph chercha dans sa mémoire.

— Ce nom me dit vaguement quelque chose. Il est possible que j'aie eu l'un de ses livres entre les mains. Mais, honnêtement, je ne m'en souviens pas.

— Tu vois !

La marquise reprit son récit.

— Très consciente de mes devoirs, j'ai envoyé régulièrement à ma filleule des cadeaux à l'occasion de Noël et de son anniversaire, ainsi qu'une petite enveloppe contenant quelques billets. Puisque le budget familial était serré, je me disais qu'elle pourrait ainsi s'offrir des babioles que sa mère se trouvait dans l'impossibilité matérielle de lui acheter.

— C'était très gentil de votre part d'y penser, assura le marquis.

Le comportement de sa mère lui semblait assez froid, mais il ne s'attendait pas à autre chose de sa part.

« Elle est très consciente de ses devoirs, comme elle le souligne, mais quant à faire les choses plus chaleureusement, en y mettant tout son cœur... »

— Dorina n'a jamais manqué de me remercier. Elle m'envoyait des lettres courtes et polies. Des lettres assez sèches, en réalité. J'ai toujours pensé qu'elle aurait pu faire un effort.

— Cela lui aurait été difficile, puisqu'elle ne vous connaissait pas.

— Tu trouves toujours le moyen de défendre les gens, même quand ils sont indéfendables, fit la marquise avec agacement. Où en étais-je ?

— Vous parliez des missives de votre filleule.

— Ah, oui ! Un jour, alors qu'elle devait avoir quatorze ou quinze ans, elle m'a annoncé, toujours aussi sèchement, que ses parents étaient morts dans un déraillement de train en France. Quelle idée, aussi, de voyager quand on n'a pas d'argent !

Ralph préféra ne pas faire de commentaire.

— Dorina est alors allée vivre à Londres, chez l'une de ses tantes, une certaine Mlle Angèle McAllistair. C'est là qu'il faudrait porter ce

paquet. Tu peux envoyer un domestique.

— Il serait plus courtois que j’y aille moi-même.

— Comme tu veux. Mais ne perds pas ton temps pour cette petite. Maintenant qu’elle va se marier, j’ai l’intention de rompre tout contact avec elle.

— Vous aurez fait votre devoir, remarqua le marquis, pince-sans-rire.

— Exactement, déclara-t-elle, sans noter l’ironie.

— Qui épouse-t-elle ?

— Elle va faire un très beau mariage, au contraire de sa mère. Elle va épouser lord Waltham.

Ralph fronça les sourcils, cherchant dans sa mémoire.

— Lord Waltham... N’est-il pas très âgé?

La marquise eut un geste indifférent.

— Je n’en sais rien. Peut-être s’agit-il de son fils ?

Selon son habitude, le marquis tint à conduire lui-même sa Rolls-Royce. Son chauffeur s’installa à côté de lui, tandis que Greasby, son valet, prenait place à l’arrière.

Une centaine de kilomètres séparaient le château de Buckton de Londres. Avec son moteur de six cylindres, cette superbe voiture scintillante de chromes aurait dû les parcourir assez rapidement... si un pneu n’avait pas crevé en cours de route.

Le marquis s’arrêta sur le bas-côté.

— Carson, il faut changer la roue avant droite.

— Tout de suite, milord, dit le chauffeur qui avait déjà sauté à terre.

Il courut chercher dans le coffre le cric et l’une des trois roues de rechange que, par prudence, il ne manquait jamais d’emmener.

Le marquis surveillait l'opération avec impatience.

— Quel ennui! s'exclama-t-il. On ne pourrait donc pas inventer des pneus solides qui ne crèveraient pas tout le temps? Ces changements de roue font perdre un temps fou aux automobilistes.

Carson examinait le pneu abîmé.

— Je pense que nous avons roulé sur un clou de fer à cheval, milord. Je réparerai la chambre à air tout à l'heure.

— Ce contretemps m'a agacé. Prenez le volant, maintenant, Carson.

— Bien, milord.

Ils arrivèrent à Londres un peu plus tard que prévu. Le marquis possédait, en face de Hyde Park, un splendide hôtel particulier derrière lequel s'étendait un très joli jardin.

Laissant son valet s'occuper des bagages, il se rendit dans son bureau afin de consulter son courrier et les messages qu'on avait délivrés pendant son absence.

Son secrétaire lui avait laissé quelques notes. Il put ainsi apprendre qu'il était attendu avec impatience dans deux de ses usines pour régler des problèmes qui venaient de surgir.

— Je nomme des directeurs que je crois compétents, grommela-t-il. Et, au moindre petit ennui, ils font tout de suite appel à moi.

Après avoir frappé un coup discret à la porte, Gavin, le majordome, fit son entrée.

— À quelle heure souhaitez-vous que l'on serve le déjeuner, milord ?

— Je ne déjeunerai pas ici.

Le visage du majordome demeura impassible.

— Très bien, milord.

— J'espère que Mme Gavin ne s'était pas mise en quatre pour me préparer un grand repas.

— Ma femme a fait de son mieux, comme d'habitude, milord. Mais le cœur n'y était pas.

— Comment cela ?

— Son chat est mort hier, milord.

— Ce gros matou noir que je voyais parfois se faufiler dans les buissons du jardin ?

— Blacky, oui, milord. Ma femme a pleuré toutes les larmes de son corps. Pourtant, elle devait bien s'attendre à ce que son chat disparaisse un jour. Songez un peu : il avait dix-huit ans !

— Cela prouve qu'il était bien soigné.

— Et comment ! J'ai souvent accusé ma femme de s'occuper mieux de son chat que de moi.

Le marquis éclata de rire.

— Je n'en crois pas un mot, Gavin.

Après le départ du majordome, ce fut au tour de Greasby, le valet du marquis, de faire son entrée dans le bureau avec un gros paquet enveloppé de papier irisé.

— Que faut-il faire de cela, milord ?

— Ah, oui, c'est vrai ! Il s'agit d'un cadeau de mariage que milady souhaite remettre à l'une de ses filleules.

— Je suppose qu'il faut le livrer à l'adresse figurant sur la petite carte ?

— C'est cela. Vous pourrez y aller quand vous aurez un moment dans l'après-midi, Greasby.

— Très bien, milord.

Le valet s'apprêtait à sortir de la pièce quand le marquis le retint.

— Attendez! Laissez ce présent ici. J'irai plutôt le porter moi-même demain. Cela paraîtra plus personnel.

Au lieu de se rendre à son club, comme il en avait tout d'abord eu l'intention, Ralph se fit conduire en calèche jusqu'à la Tamise. Il lui arrivait souvent de se promener sur les berges.

N'était-ce pas là que lui étaient venues ses meilleures idées? Par exemple, le projet de construire une première usine était né au cours de l'une de ses flâneries le long de l'eau.

« Si je me lançais dans la construction navale ? se demanda-t-il. J'ai toujours aimé la mer et cela ne me déplairait pas de construire de yachts... »

Tout en continuant sa marche à pas lents, il s'interrogea :

« Des yachts ? Ou des transatlantiques ? Ce serait un projet d'une autre envergure, mais cent fois plus intéressant. D'autant plus que les gens vont de plus en plus souhaiter se déplacer d'un continent à l'autre. »

Il en était là de ses réflexions quand il crut entendre un sanglot étouffé.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Personne...

«Voilà que j'entends des voix, maintenant, se dit-il, se moquant de lui-même. Cela devient grave. »

Il s'apprêtait à reprendre son chemin quand il entendit de nouveau un petit sanglot. Il aperçut alors, assise sur l'une des marches en pierre menant à l'eau, la mince silhouette d'une adolescente toute vêtue de noir.

Son sang ne fit qu'un tour.

« Mon Dieu ! Elle songe à se suicider ! »

Avant d'être obligé de plonger pour la sauver, peut-être réussirait-il à la raisonner ?

Il s'approcha.

— Mademoiselle ?

Elle ne répondit pas. Du fond de son désespoir, l'avait-elle seulement entendu ? Elle restait recroquevillée sur elle-même, en proie à un désespoir absolu.

Le marquis remarqua qu'elle était très pauvrement habillée : sur une robe en satinette noire, elle portait, en dépit de la chaleur, un châle au crochet -noir également -, comme ceux qu'affectionnaient les vieilles dames.

Mais ce n'était pas une vieille dame! Sa silhouette souple était celle d'une très jeune fille. Et, sous un vilain chapeau, on apercevait une masse de cheveux dorés.

« Elle a dû perdre quelqu'un de très cher », se dit encore Ralph.

Il s'éclaircit la gorge.

— Mademoiselle ?

Toujours pas de réponse. Sans hésiter, il alla s'asseoir près d'elle.

Elle sursauta et, levant vers lui son visage noyé de larmes, lui adressa un coup d'œil terrorisé.

— N'ayez crainte, je ne vous veux pas de mal, dit le marquis.

Elle parut se recroqueviller encore un peu plus sur elle-même.

— Pourquoi ce gros chagrin ? insista-t-il.

— C'est... c'est... ma tante.

— Elle est morte ?

— Oh, non !

— Alors pourquoi pleurez-vous ?

Il remarqua alors qu'elle était ravissante avec son petit visage en forme de cœur, éclairé par d'immenses yeux couleur saphir frangés de cils interminables. Elle était très jeune, aussi. Quel âge pouvait-elle

avoir ?

« Pas plus de quinze ans », jugea-t-il.

A ce moment-là, un miaulement se fit entendre. L'adolescente se redressa légèrement.

— Pauvre petite Cybèle ! Je t'ai serrée trop fort ?

Sa voix était si douce, si musicale... Ralph eut l'impression d'entendre une source cristalline. Et, curieusement, cette misérable s'exprimait avec un accent très cultivé, alors qu'il s'attendait à ce qu'une enfant aussi misérablement vêtue parle comme les ouvriers des faubourgs.

— Tiens, un chat, dit-il en voyant un minuscule chaton noir blotti sur les genoux de la jeune fille.

— Une petite chatte, corrigea-t-elle.

— Et elle s'appelle Cybèle ?

Sans réfléchir, il ajouta :

— Comme la déesse grecque des cavernes ?

Elle lui adressa un coup d'œil stupéfait et, pendant quelques instants, ses larmes se tarirent.

— C'est bien cela, dit-elle enfin. Je l'ai appelée ainsi parce que je l'ai trouvée dans un trou entre deux pierres.

— Cybèle est donc une petite chatte perdue ?

Il s'adressait à elle comme il se serait adressé à une enfant. Mais n'en était-elle pas une ?

— Oui, on avait dû l'abandonner. Elle serait probablement morte si personne ne s'était occupé d'elle. Je l'ai recueillie et... et...

— Et ? fit le marquis en caressant, du bout du doigt, la tête du chaton.

— Et ma tante n'en veut pas. Je me doutais bien qu'elle se

fâcherait si j'amenais un animal à la maison. Je m'étais arrangée pour cacher Cybèle dans ma chambre. Je lui apportais à manger, mais...

— Mais votre tante l'a découverte? devina le marquis.

— Oui. Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas de sales bêtes pleines de puces chez elle, et...

Ses larmes redoublèrent, tandis qu'elle poursuivait :

—... et que... que je n'avais qu'à jeter Cybèle dans la Tamise.

— Oh!

— Elle a menacé, si je ne le faisais pas, de la noyer elle-même dans un seau d'eau.

— Votre tante ne comprend donc pas que vous aimez votre petite Cybèle ?

— Ma tante ? Comprendre cela ? fit-elle avec une ironie désespérée.

— Vos parents...

— Mes parents sont morts. Ma tante a été obligée de me recueillir, mais elle me fait sentir chaque jour que ma présence lui pèse. Pourtant, j'essaie de l'aider de mon mieux. Je fais le ménage, les courses et la cuisine, je lave ses vêtements, je les repasse... Cela ne suffit pas. Elle n'est jamais contente.

D'ordinaire, le marquis se méfiait des gens qui se plaignaient sans fin, sachant qu'il existait toujours une part d'exagération dans leurs récits. Cette fois, cependant, il avait l'intuition que cette enfant disait la vérité.

— Ma tante n'a qu'une hâte : se débarrasser de moi. Elle en a enfin trouvé le moyen, et même si je ne suis pas heureuse chez elle, je crains de l'être encore moins là où elle a décidé de m'envoyer.

Ralph caressa de nouveau Cybèle qui, inconsciente du drame qui se jouait autour d'elle, ronronnait tranquillement, lovée sur les genoux de sa jeune maîtresse.

— Qu'aviez-vous exactement l'intention de faire en venant sur les bords de la Tamise ? interrogea-t-il.

Elle baissa la tête et il ne vit plus que le vilain chapeau noir.

— J'allais... j'allais...

— Dites.

— J'allais me jeter à l'eau avec Cybèle. Ainsi, tout aurait été résolu.

Le marquis retint sa respiration. Ainsi, il avait bien deviné, en voyant la silhouette de cette jeune fille tassée sur une marche, qu'elle songeait au suicide!

— Comment pouvez-vous avoir des idées pareilles, à votre âge, quand vous avez la vie devant vous ?

— Drôle d'existence, murmura-t-elle.

— À cause d'un chaton...

— Vous auriez le courage, vous, de noyer Cybèle ?

— Non.

— Voyez !

— Quant à l'avenir qui m'attend, il me fait tellement peur que... que je me dis que j'aimerais mieux mourir.

« Elle a tendance à tout dramatiser, pensa le marquis. Certes, c'est cruel de la part de sa tante de l'obliger à tuer un chaton. Mais de là à vouloir se supprimer par la même occasion ! Pauvre enfant... Je sais bien qu'on a des idées très arrêtées à quinze ans. On n'a pas encore appris à faire la part des choses. »

Il lui sourit d'un air encourageant.

— Ne voyez pas tout en noir. On découvre souvent une lueur d'espoir dans les situations les plus désespérées.

Elle haussa les épaules.

— Je ne l'ai pas encore trouvée, cette lueur d'espoir, murmura-t-elle avec découragement.

Et ses larmes recommencèrent à couler.

« Pauvre enfant », pensa Ralph.

Il lui tapota la main dans un geste encourageant.

— Je vous en prie, ne pleurez pas. Et promettez-moi de ne plus jamais penser à mourir.

— La mort vaut parfois mieux que de vivre l'horreur.

« Oui, elle dramatise tout ! se redit le marquis. Honnêtement, faire une pareille histoire à cause d'un chaton perdu... »

À voix haute, il déclara :

— Je vais vous faire une proposition. Je me charge de votre Cybèle et, en échange, vous allez tenter d'être un peu plus optimiste.

Elle s'essuya les yeux.

— Faire preuve d'optimisme, quand tout est si déprimant ? demanda-t-elle avec amertume.

— Tâchez donc de voir le bon côté des choses, insista-t-il, quelque peu agacé par son défaitisme.

Elle fronça ses sourcils à l'arc parfait, d'une nuance plus soutenue que ses cheveux dorés.

— Vous avez dit que vous alliez vous charger de Cybèle ? Vous parliez sérieusement ?

— Tout à fait. Je connais une... une dame dont le chat vient de mourir. Je pense qu'elle ne demandera pas mieux que d'adopter cette petite bête.

La jeune fille se mordit la lèvre inférieure presque au sang. Le marquis remarqua alors ses petites dents parfaites.

« Elle est vraiment ravissante. Dommage qu'elle soit habillée comme une pauvre. »

— Vous croyez qu'elle s'en occupera bien ?

— J'en suis certain. Blacky était un vieux matou, noir lui aussi. Il avait dix-huit ans. C'est vous dire s'il était bien soigné pour vivre aussi longtemps.

L'adolescente hésita. Puis elle lui mit le chaton sur les genoux.

— J'ai confiance en vous, déclara-t-elle avec élan.

— Vous pouvez. Mais n'oubliez pas que nous venons de conclure un marché.

— Un marché? répéta-t-elle, incertaine.

— Mais oui. Je trouve une bonne maison pour Cybèle et vous tâchez de voir l'avenir avec le sourire.

Elle soupira.

— J'essaierai. Toutefois...

Elle parut sur le point de dire quelque chose, mais se contenta de hausser les épaules.

— Merci, dit-elle. Merci pour tout.

Là-dessus, elle se leva dans un bond gracieux et, après avoir sauté les marches quatre à quatre, s'en-llit au pas de course.

Le marquis la suivit des yeux.

« Elle est aussi légère qu'une plume, aussi légère qu'un elfe... Et si jolie ! »

Il ressentit une pointe de regret en pensant qu'il n'aurait plus jamais l'occasion de la revoir.

« J'aurais dû lui demander son nom. »

Et, haussant les épaules :

« À quoi bon ? »

L'adolescente avait déjà disparu derrière les tas de sable et les tombereaux qui encombraient ce coin du quai.

Ralph aurait cru avoir rêvé si le chaton ne s'était pas étiré sur ses genoux sans cesser de ronronner.

Sans façon, il le glissa dans sa poche, en s'arrangeant toutefois pour la laisser entrebâillée.

« Voilà un cadeau pour Mme Gavin. Comme quoi le hasard fait parfois bien les choses. »

2

Le lendemain matin, avant de repartir pour ses usines où les problèmes n'avaient pas encore été tous résolus, le marquis demanda au majordome des nouvelles de Cybèle.

— S'habitue-t-elle à sa nouvelle vie ?

Le visage de Gavin s'éclaira.

— On pourrait croire qu'elle a toujours été là, milord.

— Tant mieux.

— C'est une petite chatte bien mignonne, très affectueuse et très

propre. Ma femme, qui avait tant pleuré après la mort de Blacky, en jurant ses grands dieux qu'elle n'aurait plus jamais d'animaux, a déjà retrouvé son sourire.

— Tant mieux.

Ralph regretta de ne pas pouvoir annoncer cette bonne nouvelle à la jeune fille qui, la veille, était prête à se jeter dans la Tamise.

« Et tout cela, parce que sa tante ne voulait pas d'un chat ! Les adolescents sont tellement entiers ! Quand elle repensera à cette histoire, dans dix ou vingt ans, elle se dira qu'elle était bien sottre. »

Après avoir fait honneur à un solide breakfast à l'anglaise, le marquis monta dans sa chambre où l'attendait son valet.

— Greasby, demandez à Carson de préparer la Kolls-Royce, s'il vous plaît.

— Très bien, milord.

Le marquis aperçut à ce moment-là le paquet enrubanné de blanc et de rose qui était resté sur une commode. Il jura entre ses dents.

— J'allais oublier cela. Il faudrait quand même l'apporter avant le mariage... Greasby, mettez ce paquet dans le coffre de l'automobile, s'il vous plaît. Je demanderai à Carson de me conduire là-bas en fin de matinée.

À mi-voix, il ajouta :

— Où est-ce, là-bas ?

Il jeta un coup d'œil à la petite carte et haussa les sourcils, étonné de constater que la filleule de sa mère habitait un quartier aussi modeste.

Un quartier modeste, une rue modeste... et une maison - modeste, elle aussi - mais surtout d'une tristesse infinie.

Lorsque la Rolls-Royce s'arrêta devant cette étroite demeure aux briques noircies par la crasse et la fumée, Ralph se sentit envahi de compassion.

« Comment peut-on vivre dans un endroit pareil ? » se demanda-t-il.

Cette demeure aurait pu être coquette si la porte n'avait pas été peinte en marron, et si l'on avait suspendu de jolis rideaux à l'unique fenêtre du rez-de-chaussée.

Il mit le cadeau sous son bras. Dans ce triste environnement, ce paquet enveloppé de papier irisé apportait une note luxueuse, presque joyeuse.

Au moment où il s'apprêtait à sonner, une voix aigre s'écria :

— Idiote ! Incapable ! Tu as vu comment tu as reprisé mes bas ? Ce n'est ni fait ni à faire.

— Je suis désolée, tante Angèle. Vous savez bien que je n'ai jamais appris à coudre.

— Je t'ai montré comment tenir une aiguille, pourtant. Mais tu n'écoutes rien, tu ne fais attention à rien. Et voilà, elle pleure, maintenant ! Pour changer !

Ralph hésita. Le moment était bien mal choisi pour se présenter. Il haussa les épaules.

« Tant pis, je suis là. Je ne vais pas revenir. »

Quand il sonna, les récriminations acerbes s'interrompirent immédiatement. Puis la porte s'ouvrit et une femme d'une soixantaine d'années apparut. Toute vêtue de noir, avec un visage jaune comme un coing et une expression acariâtre, elle correspondait exactement à l'image que le marquis s'en était faite en l'entendant crier.

— Oui ? lança-t-elle d'un ton peu amène.

— Mademoiselle Angèle McAllistair ?

La vieille demoiselle remarqua à ce moment-là le costume de grand faiseur de son visiteur et la Rolls-Royce au volant de laquelle se tenait un chauffeur en livrée. Aussitôt, un sourire obséquieux lui vint aux lèvres.

— C'est bien moi, monsieur.

Il s'inclina.

— Je suis le marquis Ralph de Buckton.

— Oh ! s'exclama Mlle McAllistair en esquissant une révérence maladroite.

— Ma mère, la marquise de Buckton, m'a chargé d'apporter ce petit cadeau à sa filleule, Mlle Dorina McAllistair.

— Oh, mais c'est trop gentil ! Entrez donc, milord.

Il pénétra dans un petit couloir mal éclairé qui sentait le renfermé, puis dans un salon encombré de lourds meubles victoriens auquel faisait suite une salle à manger, tout aussi sombre et triste, dont la fenêtre donnait sur une courette où séchaient des bas noirs. Les bas mal reprisés, probablement...

— J'ai très peu de temps, dit le marquis, qui n'avait aucune envie de s'attarder dans un endroit pareil.

— Vous prendrez bien un doigt de porto.

Après avoir pris une bouteille et deux petits verres dans un buffet en acajou, la vieille demoiselle les posa sur la table ornée d'un napperon au crochet.

De plus en plus oppressé par l'ambiance déprimante de cette maison, le marquis leva la main.

— Je vous remercie infiniment, mademoiselle. Mais je ne bois jamais d'alcool à cette heure-ci. Je suis obligé de vous laisser, car je suis attendu.

« Quelle idée j'ai eue de venir ici ! J'aurais mieux fait d'envoyer Greasby », se dit-il.

— Il faudrait quand même que Dorina vous remercie personnellement.

— Ce n'est pas la peine. Il lui suffira d'envoyer un petit mot à ma mère.

Mais Mlle McAllistair était déjà en bas de l'escalier.

— Dorina ! cria-t-elle. Descends vite ! Ta marraine t'a envoyé un cadeau !

Il y eut un pas léger dans l'escalier et, quelques instants plus tard, Dorina McAllistair fit son entrée dans le triste salon. Aussitôt, la pièce parut ensoleillée par sa chevelure dorée, son teint clair et ses grands yeux lumineux.

Sidéré, le marquis retint sa respiration.

— Vous !

Elle le reconnut au même instant. Terrifiée, elle mit un doigt sur ses lèvres, le suppliant du regard de ne pas mentionner leur première rencontre.

Car un hasard extraordinaire voulait que la filleule de la marquise de Buckton soit l'adolescente qu'il avait peut-être sauvée du suicide, la veille. Tout en lui adressant un coup d'œil complice, il se félicitait, maintenant, de ne pas avoir envoyé Greasby porter ce paquet.

Il tendit la main à la jeune fille.

— Mademoiselle, ma mère - votre marraine -m'a prié de vous apporter un cadeau, à l'occasion de... de...

Il s'interrompit, incapable de croire que cette enfant allait se marier? À moins qu'il n'ait mal compris ? Peut-être s'agissait-il de sa sœur aînée ?

Dorina éclata en sanglots, tandis que sa tante levait les bras au ciel.

— Elle est impossible ! Elle va faire un très beau mariage, et elle n'arrête pas de pleurer. Ah, les nerfs des jeunes filles !

Saisissant une aiguille à tricoter dans un panier en ouvrage, elle en cingla violemment le bras de sa nièce.

— Aïe !

— Peuh! Comme si je t'avais fait mal! Ouvre donc ce paquet et remercie milord.

Dorina se mit en devoir de défaire les rubans, puis le papier irisé. Elle découvrit les grandes assiettes plates qui étincelèrent, curieusement incongrues dans ce décor sombre.

— Des assiettes en or ! s'exclama Mlle McAllistair.

— Non, seulement en vermeil, corrigea Ralph.

— Du vermeil ! s'extasia-t-elle.

Retrouvant son ton acerbe, elle lança :

— Ah ! Elle va bien vite les cabosser. Avec une pareille brise-tout, je parie que, dans moins de six mois, elles seront en triste état.

— On n'a pas vraiment l'occasion de les utiliser. On se contente de les poser sous les assiettes en porcelaine, jugea bon d'expliquer le marquis.

— Je sais, je sais, fit la vieille demoiselle d'un air supérieur.

Dorina, qui avait essuyé ses larmes, contemplait son cadeau presque avec horreur.

— Qu'est-ce que tu as à dire ? lança Mlle McAllistair.

— Je vous remercie, milord, déclara la jeune fille d'une voix tremblante.

Comme si elle récitait une leçon, elle poursuivit :

— Et je ne manquerai d'écrire à ma marraine.

Ralph avait déjà plus ou moins saisi la situation.

« Sa tante la martyrise, elle est malheureuse... Son mariage devrait l'aider à fuir l'ambiance mortelle de cette demeure, mais je n'ai pas l'impression que la perspective d'épouser lord Waltham la comble de bonheur. »

À voix haute, il déclara :

— Je crois que vous allez devenir lady Waltham ?

Dorina parut sur le point de se remettre à pleurer. Au prix d'un visible effort, elle réussit cependant à ravalier ses larmes.

— Elle a une chance folle, déclara la vieille demoiselle. Pensez ! J'ai eu la bonté de la recueillir après la mort de ses parents. Mais je ne suis pas éternelle... Quel aurait alors été son destin ? Elle aurait dû travailler. Comme elle a reçu une bonne éducation et qu'elle est instruite, elle aurait pu devenir institutrice ou gouvernante... Mais un miracle s'est produit !

Un sanglot bref échappa à la jeune fille. Sa tante lui tourna le dos.

— Oui, un miracle. Figurez-vous que lord Waltham l'a vue sortir de la bibliothèque où elle était allée chercher des livres... Il est tombé amoureux d'elle et a fait des pieds et des mains pour la retrouver. N'est-ce pas une charmante histoire ?

— Le coup de foudre, murmura le marquis.

Quand Dorina lui adressa un coup d'œil horrifié, il répéta :

— Le coup de foudre... Mais des deux côtés ?

Mlle McAllistair haussa les épaules.

— Comme toutes les jeunes filles, ma nièce fait la difficile. Alors qu'elle n'aurait jamais pu trouver mieux. Elle n'a pas de dot et aucune espérance. Moi, je ne pourrai rien lui léguer, pour la bonne raison que c'est mon neveu qui héritera de tout ce que je possède.

Elle toisa Dorina avec dédain.

— De toute manière, ce n'est pas vraiment ma nièce, mais une lointaine cousine. Comme tout le monde me le dit, j'ai agi comme une sainte en la recueillant, quand rien ne m'y obligeait.

Lorsque Ralph avait rencontré la jeune fille au bord de la Tamise, il avait pensé qu'elle dramatisait. Maintenant, il comprenait un peu mieux.

« Pauvre enfant ! pensa-t-il avec compassion. Non seulement sa tante la traite comme une domestique, mais, de plus, elle a décidé de la donner en mariage à un homme qui ne semble pas avoir l'air de lui

plaire. »

La voix aigre de la vieille demoiselle lui vrilla les oreilles.

— Cette demoiselle fait la fine bouche, alors qu'elle va épouser un homme riche et important.

— Non ! gémit Dorina, qui faillit éclater de nouveau en sanglots.

Sa tante éleva la voix.

— Songez ! Elle va avoir de jolies toilettes, des bijoux, des domestiques, une place dans la société...

« Cette union devrait également lui permettre de quitter une maison déprimante. Et une vieille harpie... se dit encore le marquis. Mais est-ce la solution ? »

Pourquoi s'intéressait-il à une jeune fille dont il Ignorait l'existence quelques jours auparavant?

« Les orphelines maltraitées sont légion, se dit-il, tentant de faire la part des choses. Et Dorina McAllistair ne sera pas la première que l'on oblige à épouser un homme dont elle n'est pas amoureuse. Qu'ai-je besoin de me soucier de cela? »

Malgré tout, quelque chose le poussait à se préoccuper du sort de celle qu'il avait rencontrée par hasard sur les bords de la Tamise.

« Il faudrait que je la revoie, que je lui parle... Mais comment organiser cela? »

Il s'inclina devant la tante de Dorina.

— Je dois maintenant vous laisser, mademoiselle.

— Vous n'avez vraiment pas le temps de prendre un doigt de porto ? minauda-t-elle avec un sourire qui découvrit de vilaines dents jaunies.

Il consulta sa montre de gousset.

— Malheureusement, non. Je vous remercie.

Il serra ensuite la main de la jeune fille. Une main qui tremblait dans la sienne, ce qui décupla sa compassion.

— Au revoir, mademoiselle. Toutes mes félicitations, ainsi que tous mes vœux de bonheur.

— Merci, répondit-elle automatiquement.

Elle jeta un coup d'œil morne aux assiettes en vermeil.

— Je vais écrire à milady. C'est si gentil à elle d'avoir pensé à moi.

Les deux femmes le suivirent jusqu'à la porte. Délibérément, le marquis fit tomber ses gants dans l'étroit couloir.

Quand il sortit, il respira à pleins poumons.

« Quelle atmosphère étouffante ! » pensa-t-il.

Dès qu'il le vit, le chauffeur sortit de la voiture pour mettre le moteur en marche. Il tournait la manivelle avec ardeur quand Dorina apparut sur le seuil.

— Oh, vous n'êtes pas encore parti, milord ! Vous avez oublié vos gants.

Elle courut vers lui et les lui tendit.

— Merci infiniment, dit-il.

Tout se passait comme il l'avait espéré.

— Comment va Cybèle? demanda-t-elle avec anxiété.

— A merveille. Elle a été adoptée par ma cuisinière qui, comme je vous l'avais dit, venait de perdre son vieux chat.

— Cybèle a eu de la chance, fit Dorina avec amertume.

— Je voudrais vous aider, fit Ralph très bas.

Il vit le visage jaune comme un coing de la tante de la jeune fille se profiler à la fenêtre.

« Elle ne peut rien entendre : le bruit du moteur couvre maintenant ma voix », se dit-il.

Sans perdre de temps, il interrogea :

— À quelle heure pouvez-vous vous libérer pour que nous puissions discuter ?

Elle n'hésita pas.

— Dans l'après-midi, vers deux ou trois heures, quand ma tante fera la sieste.

— Parfait. Retrouvons-nous sur les berges de la Tamise, là où nous étions hier. C'est tout près d'ici.

Elle hocha la tête.

— J'y serai.

Une calèche laquée de vert foncé, tirée par deux alezans parfaitement assortis, apparut au coin de la rue.

Dorina pâlit, tandis qu'une expression terrifiée crispait son ravissant visage.

— Le voilà !

— Qui ?

— Lui. Lord Waltham.

Ce fut en courant qu'elle regagna la triste demeure de sa tante. Le marquis s'installa dans la Rolls-Royce.

— Vous pouvez partir, Carson. Mais très lentement, s'il vous plaît.

La calèche s'arrêta. Le valet en livrée rouge qui était perché à l'arrière sauta à terre et ouvrit la portière.

Sidéré, Ralph vit un vieillard corpulent descendre péniblement le marchepied. Son gilet, barré d'une chaîne de montre en or, se tendait sur son estomac rebondi.

« Seigneur ! Je comprends que Dorina soit désespérée à la pensée de devoir appartenir à cet homme », pensa-t-il.

Avec son teint couperosé, ses yeux bouffis et ses bajoues tremblotantes, lord Waltham était loin de correspondre à l'image d'un séduisant prince charmant...

D'un geste brusque, il coiffa son crâne presque chauve d'un chapeau melon avant d'aller sonner à la porte de Mlle Angèle McAllistair.

— Maintenant, vous pouvez accélérer, Carson, dit le marquis à son chauffeur.

Lord Waltham suivit du regard la luxueuse voiture qui s'éloignait.

« Je me demande bien ce que cela signifie », fit-il entre ses dents.

Comme personne ne semblait avoir entendu son coup de sonnette, il tira de nouveau le cordon d'un geste impatient. La clochette aigre résonna encore une fois à l'intérieur de cette maison qui sentait le renfermé.

Angèle McAllistair apparut enfin sur le seuil.

— J'ai entendu ! lança-t-elle sans aménité. Je ne suis pas sourde !

Son expression changea quand elle reconnut le visiteur.

— Oh, excusez-moi, milord ! s'exclama-t-elle avec confusion. Je m'attendais si peu à votre visite. Je pensais qu'il s'agissait encore de ces petits mendiants qui viennent déranger les gens comme il faut du matin au soir.

Elle se retourna.

— J'avais demandé à Dorina d'aller ouvrir. On ne peut vraiment pas compter sur elle. Vous avez bien du courage de vouloir vous charger d'une pareille diablesse. Elle est in-disciplinable !

Lord Waltham se frotta les mains d'un air entendu.

— N'ayez crainte. Je saurai la dompter.

— Où est-elle encore passée ?

— Je l'ai vue dehors il y a une seconde, déclara lord Waltham d'un air plein de suspicion.

— Oui, mais elle est rentrée : je l'ai entendue monter dans sa chambre.

La vieille demoiselle alla se poster en bas de l'étroit escalier.

— Dorina ! Descends ! Descends immédiatement, tu m'entends ?

La jeune fille, qui était en effet dans sa chambre, leva les yeux vers le petit carré de ciel bleu qu'elle voyait de sa fenêtre.

— Mon Dieu, aidez-moi... fit-elle à mi-voix.

— Dorina ! Si tu n'es pas là dans deux minutes, c'est moi qui irai te chercher !

La voix de sa tante était devenue si menaçante que la jeune fille comprit qu'elle avait tout intérêt à obéir.

D'un pas lent, elle rejoignit la vieille demoiselle et leur visiteur.

— Ah, tu n'es pas bien pressée d'accueillir ton fiancé ! s'écria la vieille demoiselle.

Dorina eut un frisson de répulsion.

— Ma toute charmante... murmura lord Waltham.

Elle eut envie de rentrer sous terre quand il l'examina des pieds à la tête. Lorsqu'il la regardait ainsi, elle avait l'impression qu'il la déshabillait, et cela l'écœurail à un point indescriptible.

Lord Waltham s'empara de sa main avant de presser dessus ses lèvres molles et mouillées. Un frisson de dégoût parcourut de nouveau la jeune fille.

Il se méprit. Et comme Angèle McAllistair s'était éloignée de

quelque pas, il chuchota :

— C'est agréable, n'est-ce pas, ma toute charmante ?

Horriifiée, elle se raidit.

— Ne luttez pas, dit-il en lui caressant le cou. Laissez vos sens parler...

Elle recula d'un pas et il éclata de rire.

— Ah ! La farouche petite biche !

Et, avec satisfaction :

— Tout cela promet de bien bons moments. J'ai hâte que notre union soit célébrée.

Avec un sourire mielleux, la vieille demoiselle les rejoignit.

— Puis-je vous offrir un porto, milord ?

— Avec plaisir.

— Venez donc au salon.

Voyant que sa nièce s'apprêtait à s'éclipser, elle la retint.

— Toi, tu viens avec nous. En voilà, des façons !

Elle se tourna vers son visiteur.

— Ma nièce m'en donne, du fil à retordre ! lança-t-elle avec ressentiment. Je le répète : vous avez bien du courage d'accepter de vous charger d'une pareille rebelle.

— Il faudra qu'elle file doux avec moi. Je me ferai un plaisir de la dresser.

— Elle a bien besoin de cela.

Avec colère, la vieille demoiselle s'écria :

— Figurez-vous qu'elle avait amené un chat plein de puces à la

maison ! Ah, il n'est pas resté longtemps ! Tu t'en es débarrassée, Dorina ?

— Oui, ma tante.

— Je lui avais dit de le jeter dans la Tamise mais, la connaissant, je parie qu'elle l'a abandonné dans un coin en espérant qu'une âme charitable allait passer par là et s'en charger.

Elle adressa un coup d'œil interrogateur à sa nièce, attendant une réponse. Mais la jeune fille demeura silencieuse.

— Donnez donc un peu de porto à Dorina, fit lord Waltham avec indulgence.

— Elle ne boit jamais d'alcool.

— Cela l'aidera à être moins sur la défensive.

Ils s'assirent autour de la table recouverte d'un napperon au crochet et la vieille demoiselle remplit trois petits verres.

Dans un geste possessif, lord Waltham posa la main sur le genou de Dorina. Elle sursauta, ce qui le fit s'esclaffer.

Puis son expression changea brusquement, tandis qu'il rétrécissait ses petits yeux bouffis.

— Avec qui étiez-vous, il y a un instant ? interrogea-t-il d'un air méfiant. À qui appartient cette Rolls-Royce ?

— Au marquis de Buckton, expliqua la vieille demoiselle, visiblement ravie de connaître des gens aussi importants.

Lord Waltham parut stupéfait.

— Le marquis de Buckton ! Ma parole ! Rien que cela ? Et que faisait-il donc ici ?

— Sa mère est la marraine de Dorina, il est venu lui apporter un cadeau de mariage.

Il en fallait davantage pour endormir la méfiance de lord Waltham.

— Pourquoi Dorina était-elle en sa compagnie sur le pas de la porte ?

— Il avait oublié ses gants. Dorina a couru les lui apporter.

Tout cela paraissait fort plausible. Déjà apaisé, lord Waltham hocha la tête en souriant.

— Un cadeau de mariage, ma toute charmante? Le premier...

Il ricana avant d'enchaîner :

— Et vraisemblablement le dernier, car je préfère que notre mariage ait lieu dans la plus grande discrétion.

« Moi, je préférerais qu'il n'ait pas lieu du tout », se dit la jeune fille avec désespoir.

— Quand il existe une certaine différence d'âge entre les époux, cela donne lieu à des commentaires déplaisants, murmura lord Waltham. On ne peut malheureusement pas faire taire les mauvaises langues.

— Une belle cérémonie ne m'aurait pas déplu, soupira Angèle McAllistair. J'aurais aimé montrer à mes amies que je connais des aristocrates.

Elle soupira.

— Tant pis. Il en sera comme vous le déciderez, milord.

— Je l'espère bien.

Il adressa un coup d'œil dur à la vieille demoiselle.

— Ce mariage m'a déjà coûté fort cher.

En voyant une légère rougeur couvrir les joues de sa tante, Dorina comprit tout.

«Il lui a donné de l'argent pour obtenir son consentement! se dit-elle avec horreur. J'ai été vendue ! »

— Que vous donc a offert votre marraine? demanda lord Waltham.

— Une douzaine de grandes assiettes plates en vermeil, répondit Angèle McAllistair à la place de la jeune fille. Voyez, milord...

Elle lui montra la pile étincelante.

— Oh ! Votre marraine ne s'est pas moquée de vous, charmante enfant.

Il se rengorgea.

— Quant à moi, j'ai l'intention de vous donner tout un trousseau.

— Tout un trousseau ! s'extasia la vieille demoiselle. Tu vis un véritable conte de fées, ma chère enfant.

«Un conte de fées... ou un cauchemar?» se demanda Dorina en retenant les larmes qui picotaient ses paupières.

— J'ai l'intention d'aller le commander cet après-midi à Bond Street, là où s'habillent les élégantes, déclara lord Waltham.

Là-dessus, il sortit un centimètre de sa poche.

— J'ai apporté ceci afin de prendre vos mesures.

— Voulez-vous que je m'en charge? demanda la vieille demoiselle.

Il lui adressa un clin d'œil.

— Laissez-moi le plaisir de m'occuper de cela moi-même.

La tante de Dorina hésita pendant quelques instants. Puis elle haussa les épaules.

— Après tout, pourquoi pas, puisque vous n'allez pas tarder à vous marier...

— Exactement. D'ailleurs, il faudrait décider d'une date. À quoi bon attendre, puisque nous sommes d'accord ?

— À quoi bon attendre, en effet ?

— J'ai déjà acheté une licence.

Il se pencha et prit la main de la jeune fille.

— Dorina et moi pourrions nous marier la semaine prochaine. Mardi ou mercredi, par exemple ?

— Vous décidez, milord.

— Non ! s'écria Dorina d'une voix étranglée.

Se dégageant avec brusquerie, elle se leva d'un bond.

— Non!

Sa tante lui tordit le poignet.

— Combien de fois devrai-je te répéter que tu n'as pas ton mot à dire ?

Une lueur méchante passa dans ses yeux en boutons de bottine.

— Je vous laisse pendant quelques instants seuls. Tâchez de faire entendre raison à cette mijaurée, milord.

— Comptez sur moi, chère amie. Je vais en profiter pour prendre ses mesures.

— N'en profitez pas trop, pouffa la vieille demoiselle.

Dès qu'il se retrouva seul en compagnie de la jeune fille, lord Waltham déroula un mètre de couturière

— Je vais d'abord prendre votre tour de taille, fit-il, le souffle soudain court.

Clouée sur place, elle se laissa ceindre du ruban gradué en moleskine.

— Oh, quelle taille de guêpe ! s'exclama-t-il d'une voix devenue étrangement rauque.

Son souffle devint encore plus court, tandis qu'il se rapprochait encore.

— Maintenant, votre tour de poitrine...

— Non!

Il jura.

— Allons, laisse-toi faire.

Elle se réfugia dans un coin de la pièce.

— Non... implora-t-elle.

— Pourquoi fais-tu tant d'histoires ? Je t'offrirai tout ce que tu veux.

Son expression effraya la jeune fille.

— Sais-tu que tu me rends fou? haleta-t-il.

Il la rejoignit dans le coin où elle s'était réfugiée et tenta de glisser un doigt dans le décolleté très discret de sa robe noire.

— Oh ! Quand je pense à tous ces trésors que tu me caches, fit-il, pantelant. Quand je pense que, bientôt, tu seras à moi...

— Non!

— Non, non et non, c'est tout ce qu'elle sait dire. Mais cela promet de bons moments. Moi, j'aime qu'une femme me résiste. C'est si bon de la faire plier, de l'obliger à en passer par toutes mes volontés...

Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres de celui de la jeune fille. Elle sentit son haleine empuantie par le tabac et l'alcool. Brusquement, elle se rejeta en arrière.

— Lâchez-moi.

Il laissa retomber ses bras.

— Tu ne perds rien pour attendre, ma toute charmante. Ah, je me promets bien du plaisir...

Le visage jaune de la vieille demoiselle apparut dans l'entrebâillement de la porte.

— Avez-vous pu vous mettre d'accord sur la date du mariage ?

— Oui. Ce sera mardi, décida lord Waltham.

3

Comme tous les jours, après déjeuner, Angèle McAllistair se retira dans sa chambre. Lorsque, à travers la porte close, Dorina entendit ses ronflements sonores, elle descendit l'escalier sur la pointe des pieds.

Une fois dehors, elle se mit à courir vers la Tamise, tout en resserrant autour d'elle les pans de son vieux châle sur sa vilaine robe noire.

«Le marquis de Buckton sera-t-il là? se demanda-t-elle avec angoisse. Et s'il avait oublié sa promesse ? »

Elle avait l'intuition qu'elle pouvait lui faire confiance. Pouvait-on cependant jamais savoir ? Il l'avait prise en pitié et, sur un coup de tête, avait promis de l'aider.

Et s'il avait changé d'avis ?

« Peut-être a-t-il réfléchi ? Peut-être a-t-il compris qu'il n'y avait aucune solution possible ? Ma tante est ma tutrice. C'est à elle de prendre toutes les décisions me concernant. Tant que je ne serai pas majeure, je n'aurai pas mon mot à dire, comme elle ne cesse de me le répéter. »

En arrivant près des berges, la jeune fille ralentit le pas. « L'eau de

la Tamise et si changeante », pensa-t-elle.

Parfois verte, parfois grise, parfois presque noire, elle était maintenant très bleue sous un ciel sans nuages.

Un petit cargo lourdement chargé allait vers la mer. Ses moteurs ronronnaient, tandis que de la fumée s'échappait en volutes de ses cheminées.

« Si le marquis de Buckton n'est pas là, ou bien s'il me dit qu'il ne peut rien faire pour moi, je me jetterai à l'eau », se promet Dorina, tout en suivant des yeux un tronc d'arbre qui flottait à la surface du fleuve.

Elle aussi irait au gré des courants, heurtant de temps en temps les quais en pierre. Mais elle n'en avait cure...

« Je préfère mourir plutôt que d'appartenir à lord Waltham. »

Elle le revit tentant de prendre son tour de poitrine, et elle se mit à trembler.

« Je le déteste. Je ne veux pas qu'il me touche. »

Dorina n'était pas bégueule. Ses parents, qui professaient des méthodes d'éducation moderne, l'avaient mise au courant des réalités de la vie.

C'était relativement peu courant en ce début du XX^e siècle. La plupart des jeunes filles étaient maintenues dans une totale ignorance, et c'était seulement au cours de leur nuit de noces qu'elles apprenaient ce que signifiait l'union d'un homme et d'une femme.

« Avec un homme que j'aimerais, ce serait merveilleux. Mais avec ce vieillard qui me répugne... Oui, plutôt mourir. »

Ralph était arrivé le premier en haut de l'escalier de pierre sur lequel il avait rencontré Dorina la veille.

Il la vit arriver de loin, ralentir le pas, suivre des yeux le tronc ballotté par les vaguelettes qui heurtaient les berges.

« Elle pense de nouveau à se suicider, devina-il. Et si vraiment sa

tante veut l'obliger à épouser ce barbon, je peux comprendre une pareille réaction. »

Le visage de la jeune fille s'éclaira en le voyant venir à sa rencontre.

— Vous ne m'avez pas oubliée !

— Ne vous avais-je pas promis que je serais là ?

Ils allèrent s'asseoir sur une marche.

«Nous avons l'air de deux amoureux», pensa Ralph avec amusement.

Dorina leva vers lui ses superbes yeux couleur saphir.

— Cybèle ?

— Votre petite Cybèle semble très heureuse de sa nouvelle vie. Ne vous inquiétez pas pour elle : elle est entre de bonnes mains.

Elle n'eut pas le temps de le remercier.

— Peut-on en dire autant de vous ? poursuivit-il tout en l'enveloppant d'un regard soucieux.

Il avait posé cette question avec tant de douceur qu'elle faillit éclater en sanglots.

— Que répondre ? murmura-t-elle. Vous avez vu ma tante et... et lord Waltham.

Le marquis hocha la tête.

— En effet. J'ai eu l'impression que votre tante vous traitait en domestique.

— Cela ne me gêne pas. Elle m'a offert le gîte et le couvert. Je trouve tout à fait normal, en échange, de faire ma part des travaux domestiques.

Ralph demeura silencieux. Mais il n'en pensait pas moins ! Il n'avait pas oublié les récriminations amères de la vieille demoiselle au

sujet de ses bas mal reprisés.

— Aimez-vous votre tante ? demanda-t-il soudain.

Dorina ne répondit pas immédiatement à cette question inattendue.

— Après la mort de mes parents, déclara-t-elle enfin, personne ne voulait de moi. Ni du côté de mon père, et encore moins du côté de ma mère. Les Demfield ne lui ont jamais pardonné ce qu'ils appelaient une mésalliance. Tante Angèle est la seule, de toute la famille, à m'avoir proposé un toit. Je lui en suis d'autant plus reconnaissante que mon père la détestait.

— Pourquoi ?

Dorina devint écarlate.

— Pourquoi ? insista le marquis.

— Mon père avait son franc-parler. Il disait que sa cousine Angèle n'était que... que...

— Dites !

— Qu'une vieille bique pingre, égoïste et méchante.

— L'est-elle ?

La rougeur de la jeune fille s'accrut.

— Un peu. C'est cependant la seule à m'avoir proposé un toit, insista-t-elle.

— Oui, mais maintenant, elle veut vous obliger à épouser lord Waltham.

La colère submergea le marquis.

— Comment peut-on livrer une enfant comme vous à un homme ayant l'âge d'être votre grand-père ?

Il était allé déjeuner à son club et, discrètement, s'était renseigné au sujet du « fiancé » de Dorina. Tout le monde s'était accordé à le

décrire comme un débauché amateur de très jeunes filles.

— Vous l'avez rencontré par hasard ? demanda-t-il.

— Il m'a aperçue au moment où je sortais de la bibliothèque, où j'étais allée emprunter quelques livres. Il prétend être alors tombé follement amoureux de moi.

Elle leva vers lui ses grands yeux candides.

— Comment peut-on tomber amoureux à près de soixante-dix ans ?

— Il paraît qu'il n'y a pas d'âge pour aimer.

— Il a réussi à trouver mon adresse en soudoyant la bibliothécaire. Puis il est venu trouver ma tante...

Le marquis laissa échapper un rire sarcastique.

— Vous avez encore de la chance qu'il décide de vous épouser.

— De la chance ? répéta-t-elle avec stupeur.

— D'après ce que j'ai entendu dire, il n'hésite pas à enlever les jeunes personnes qui ont attiré son attention afin d'abuser d'elles.

Dorina porta la main à son cœur.

— Mon Dieu !

Autant elle était rouge quelques instants auparavant, autant elle était maintenant pâle.

— Je pense qu'il a essayé, dit-elle enfin.

Le marquis sursauta.

— Comment cela ?

— J'étais allée à la boulangerie quand une voiture fermée s'est arrêtée près de moi. La porte s'est ouverte. « Mademoiselle McAllistair ? » a demandé un valet. Très étonnée, j'ai répondu sans la moindre méfiance : « Oui, c'est bien moi. » Le valet m'a alors saisie par le poignet et a essayé de me tirer à l'intérieur de la voiture. Terrorisée,

j'ai hurlé de toutes mes forces. Heureusement, deux maçons passaient par là. Ils sont venus à mon secours, le cocher a fouetté ses chevaux et la voiture est partie. Par la suite, quand j'ai fait la connaissance de lord Waltham, j'ai remarqué que ses valets portaient la même livrée rouge que celui qui avait cherché à m'enlever.

Ralph hocha la tête.

— Quand cet homme veut quelque chose, il est prêt à l'obtenir par tous les moyens. Sa tentative de rapt ayant échoué, il a donc décidé de vous épouser.

Il n'ajouta pas que la petite-fille du comte de Demfield représentait un parti très acceptable.

Elle hocha la tête.

— Oui. Il est venu voir ma tante et lui a demandé ma main.

Stupéfait, le marquis s'écria :

— Et votre tante a trouvé tout à fait normal que sa nièce, à peine sortie de l'enfance...

— Oh ! protesta-t-elle, choquée. Mais je suis une adulte : j'ai dix-sept ans.

— Le grand âge !

— J'aurai dix-huit ans à la fin de l'année.

— Oui, vous êtes très vieille, mademoiselle McAllistair.

— Ne vous moquez pas de moi.

— Certainement pas. Donc, reprit-il, votre tante a estimé tout à fait normal que sa nièce de dix-sept ans épouse un homme ayant cinquante ans de plus qu'elle ?

— Cela ne la choque pas, en tout cas.

— Moi, je trouve cela complètement amoral, déclara-t-il avec force.

La jeune fille baissa les yeux.

— J'ai compris, seulement aujourd'hui, qu'il lui avait donné beaucoup d'argent pour obtenir son accord. Il... il m'a achetée, en quelque sorte.

Ralph jeta un petit caillou dans l'eau.

— Tout cela est écoeurant.

Elle le regarda d'un air implorant.

— Que puis-je faire ?

Elle paraissait si jeune, si seule et si désespérée... Dans un élan, Ralph lui prit les mains.

La jeune fille ne tenta pas de se dégager. Elle ne chercha pas à s'expliquer non plus pourquoi elle se sentait en sécurité auprès du marquis de Buckton... Pourtant, lorsque c'était lord Waltham qui tentait de la toucher, l'horreur la submergeait.

— J'ai promis de vous aider, dit Ralph.

— Comment? demanda-t-elle avec désespoir. Je ne vois aucune solution. Et pourtant, ce n'est pas faute d'avoir cherché.

— Avez-vous dit à votre tante que vous refusiez d'épouser lord Waltham ?

— Je le lui ai répété sur tous les tons.

— Et?

— Et elle m'a répondu invariablement qu'elle était ma tutrice et que je lui devais obéissance.

— Avez-vous dit à lord Waltham que vous ne vouliez pas devenir sa femme ?

— Oh, oui !

— Et?

— Et cela le fait rire. Il prétend qu'il aime qu'une femme lui résiste. Que c'est bon de la faire plier, de l'obliger à en passer par toutes ses volontés...

Le marquis crispa les poings.

— Quel immonde individu ! Si je le tenais, je...

«... je l'étranglerais», ajouta-t-il intérieurement, jugeant inutile d'effrayer Dorina en lui parlant de ses soudaines envies de meurtre.

Il s'étonna de se découvrir des réactions aussi violentes. C'était bien la première fois qu'il lui arrivait d'avoir envie de tuer quelqu'un à mains nues. D'ordinaire, il savait se dominer. Pourquoi cette enfant suscitait-elle chez lui des réflexes aussi agressifs ?

— Lord Waltham me fait peur, avoua-t-elle.

Le marquis réfléchissait.

— La date du mariage a-t-elle été fixée ?

Elle se tordit les mains.

— Il a décidé que ce serait pour mardi prochain.

— Mais... nous sommes jeudi !

— Je ne le sais que trop.

Elle suivit des yeux une branche emportée par le courant avant de poursuivre d'une voix presque inaudible :

— Si un miracle ne se produit pas d'ici la semaine prochaine, je ne vois qu'une solution.

Il comprit immédiatement.

— Ne parlez pas ainsi !

— J'aime mieux mourir plutôt que de devenir sa femme. Si vous saviez à quel point il me répugne !

— Je peux le comprendre.

— Je le déteste, je ne peux pas supporter qu'il me touche.

Avec amertume, elle poursuivit :

— Ma tante ne cesse de répéter que je vis un conte de fées. Mais moi, j'ai l'impression d'être en plein cauchemar.

Un sanglot la secoua.

— Oh ! Si mes parents avaient pu deviner ce qui m'attendait! J'étais si heureuse pendant qu'ils vivaient... Hélas! ils sont morts dans un accident de chemin de fer, en France.

— Quel âge aviez-vous ?

— Quatorze ans. C'est à ce moment-là que tante Angèle a eu la bonté de me recueillir.

— Vous n'êtes pas heureuse chez elle.

Elle hésita.

— Je ne peux pas me plaindre. Je suis logée et nourrie.

— En échange, elle vous traite en servante.

— Il faut bien que je participe aux tâches ménagères. Ma tante n'est pas une méchante personne.

— Vous lui trouvez encore des excuses, alors qu'elle vous oblige à vivre dans une demeure déprimante? Qu'elle vous jette dans les bras d'un lord Waltham ?

— Certes, sa maison n'est pas très gaie, admit Dorina. Mais si elle n'avait pas proposé de m'héberger, on m'aurait probablement envoyée dans un orphelinat.

Ralph était plus que jamais décidé à aider la jeune fille.

— Vous ne pouvez pas rester chez votre tante dans de telles conditions.

— Je le sais.

— Il faut que vous partiez.

— Pour aller où ?

— Je vais vous emmener au château de Buckton, décida-t-il sans réfléchir davantage. Vous y serez en sécurité.

Elle parut inquiète.

— Vous croyez que ma marraine acceptera cela?

— Votre marraine? Ah, oui, bien sûr...

Ralph pinça les lèvres. Tout à ses projets, il n'avait pas pensé que sa mère pourrait y faire obstacle. Certes, elle ne pouvait pas l'empêcher d'agir comme il l'entendait. Mais il savait déjà que la marquise de Buckton trouverait très inconvenant qu'il prenne en charge une jeune personne non chaperonnée.

Il savait également qu'il ne fallait pas compter sur elle pour s'occuper de Dorina sous prétexte que c'était la fille de l'une de ses amies.

« Nous pourrions dire que c'est une parente ? » se dit-il, cherchant un biais quelconque.

Il jeta un coup d'œil à la robe rapiécée que portait Dorina.

« Une cousine pauvre... », ajouta-t-il intérieurement.

— Je ne connais pas ma marraine, déclara la jeune fille, mais d'après ce qu'en disait ma mère, j'ai cru comprendre qu'elle était... assez sévère.

— Disons que c'est une femme à principes.

— Autrefois, elle avait tenté d'empêcher ma mère de s'enfuir avec mon père. Si elle a proposé de devenir ma marraine, c'était un peu par pitié... et beaucoup par condescendance.

Ralph demeura silencieux, car la justesse avec laquelle Dorina avait analysé une parfaite inconnue le laissait sans voix.

— Milady ne voudra pas de moi, conclut la jeune fille. Je suis sûre que, si elle connaissait la situation, elle me dirait, tout comme ma tante, que j'ai bien de la chance que lord Waltham souhaite m'épouser.

« Elle a raison, pensa Ralph. C'est exactement ainsi que réagirait ma mère. »

Avec autorité, il déclara :

— Je suis désormais le marquis de Buckton. Je fais ce que je veux chez moi.

— Mais milady habite au château ?

Comme Ralph ne répondait pas, elle hocha la tête.

— Oui. Si elle apprend que je suis partie de chez ma tutrice, elle me renverra chez elle. Et je me retrouverai exactement au point où j'en suis maintenant.

La pertinence des jugements de cette très jeune fille continuait à stupéfier le marquis.

— Je ne vois qu'une solution, dit-il enfin. Vous amener à Buckton sous un faux nom.

— Et à quel titre ?

— Bibliothécaire.

— Comment cela ?

— Voilà un certain temps que je me dis qu'il faudrait réorganiser la vaste bibliothèque du château. Il y a là-bas des milliers d'ouvrages, dont certains d'une valeur inestimable. Au fil des années, tout cela s'est trouvé déclassé.

— Qui vous dit que je serai capable de mettre de l'ordre dans vos livres ?

— Bah, vous n'aurez même pas besoin d'y toucher ! Vous n'aurez qu'à faire semblant... Il ne s'agit que d'un prétexte pour vous fournir un abri. Je sais déjà que ce n'est pas ma mère qui ira vérifier votre

travail.

Un délicieux sourire vint aux lèvres de la jeune fille. C'était la première fois que Ralph la voyait sourire.

— Je ne ferai pas semblant, milord. Je suis tout à fait capable d'organiser une bibliothèque. Mon père, qui était un savant, a tenu à me transmettre une partie de son savoir.

— Vraiment ? fit Ralph, impressionné.

— C'était un professeur qui, parallèlement, se passionnait pour l'architecture grecque ainsi que pour beaucoup d'autres choses. Remettre de l'ordre dans une bibliothèque, quelle que soit sa taille ? Je ne pense pas que cela dépasse mes compétences.

— La voilà, la solution ! s'exclama le marquis. Je vous présenterai à ma mère comme étant la bibliothécaire que j'ai engagée à Londres. Il faut vous trouver un pseudonyme...

Dorina n'eut pas besoin de réfléchir longtemps.

— Pourquoi pas Victoria West ? suggéra-t-elle. C'était une amie de ma mère. Elle est morte depuis longtemps et ne risquera pas de venir m'accuser d'usurpation d'identité.

— Va pour Victoria West ! Il ne reste plus qu'à organiser votre fuite. Vous allez vite rentrer chez votre tante. J'espère que vous arriverez avant son réveil...

— Certainement. Elle va dormir au moins jusqu'à quatre heures.

— Vous vous montrerez spécialement gentille. Si elle vous parle de votre mariage, ne protestez surtout pas.

— Elle trouvera cela bizarre.

— Elle pensera plutôt que vous vous y êtes résignée. Et demain après-midi, à l'heure où elle fait la sieste, je vous attendrai dans ma Rolls-Royce au coin de votre rue. Comme votre tante a déjà vu cette automobile, il est préférable que je ne me gare pas juste devant sa porte.

— Oh, non ! Elle aurait vite fait, alors, de découvrir le pot aux

roses.

En tremblant, la jeune fille ajouta :

— Et lord Waltham arriverait à Buckton, fou furieux, en réclamant sa fiancée à cor et à cri.

— Pas de danger.

Le marquis se leva.

— Voilà, tout est arrangé. Il ne vous reste plus qu'à faire vos bagages.

— Je ne possède pratiquement rien.

Il haussa les épaules.

— C'est sans importance. Laissez vos hardes chez votre tante. Je m'arrangerai pour que vous vous présentiez au château vêtue comme une vraie bibliothécaire.

Elle lui saisit les mains.

— Comment vous remercier ?

Il lui pressa gentiment les doigts.

— En oubliant les mauvais moments. Et en retrouvant votre sourire.

La vieille demoiselle dormait toujours quand Dorina regagna la triste demeure où elle avait vécu pendant toutes ces dernières années.

En entendant sa tante ronfler, la jeune fille se sentit envahie de remords.

« Elle m'a recueillie, elle a été bonne pour moi... à sa façon. Et comment vais-je l'en remercier ? En lui jouant un bien vilain tour. »

Elle en était là de ses réflexions quand un coup de sonnette retentit.

« Je suis rentrée à temps ! » se dit-elle.

Elle retint sa respiration.

« Pourvu que ce ne soit pas lord Waltham ! S'il me trouve seule, il en profitera encore pour tenter de m'embrasser... »

L'espace d'un instant, elle fut tentée de ne pas ouvrir. Mais le grelottement de la clochette avait réveillé sa tante.

— On a sonné, Dorina ! cria-t-elle. Tu as entendu ?

— Oui, j'y vais tout de suite, ma tante.

En trouvant sur le seuil deux livreurs chargés de cartons, elle ne cacha pas sa surprise.

— Vous avez dû vous tromper d'adresse.

— Non. C'est bien pour le 6. Mlle Dorina McAllistair habite-t-elle ici ?

— Oui, c'est moi.

Us déposèrent leurs paquets dans l'entrée, avant d'aller en chercher d'autres dans la voiture de livraison laquée de bleu vif.

— Vous voyez bien que nous ne nous sommes pas trompés d'adresse. Vingt-deux cartons, le compte est bon.

L'un des livreurs lui tendit un bordereau.

— Signez ici, s'il vous plaît, mademoiselle.

Encore mal revenue de sa surprise, elle s'exécuta.

Ils demeurèrent plantés sur le seuil, attendant visiblement quelque chose.

— Vous voulez une autre signature ?

Ils échangèrent un regard quelque peu dégoûté.

— Non.

En haussant les épaules, ils allèrent s'installer dans la voiture. L'un d'eux prit les rênes, tandis que l'autre lui adressait un salut de la main.

— Et merci pour le pourboire ! lança-t-il.

Dorina se sentit devenir écarlate. Décidément, certaines règles lui échappaient complètement !

— Je... je n'ai pas d'argent, balbutia-t-elle.

La voiture s'éloigna au petit trot. Mal à l'aise, la jeune fille ferma la porte.

— Qu'est-ce que c'était ? cria sa tante.

— Je ne sais pas. On vient d'apporter toute une quantité de paquets... Les livreurs n'étaient pas contents parce que je ne leur ai pas donné de pourboire.

— Et quoi encore ? On ne va pas les payer parce qu'ils font leur travail.

La vieille demoiselle descendit en bâillant. Elle jeta un coup d'œil à l'amoncellement de paquets.

— Solange - Mode Parisienne, lut-elle. Oh! Et tout cela vient de Bond Street... C'est ton trousseau, Dorina! Lord Waltham avait promis que tu serais habillée comme une princesse. Il n'a pas oublié sa parole. Tu devrais être contente.

Se souvenant des recommandations du marquis, Dorina s'efforça de sourire.

— Oh, oui !

— Il faut monter tout cela dans ta chambre. Toi qui n'avais pratiquement rien à te mettre, tu vas te retrouver avec une armoire plus que pleine. Allons vite suspendre tous ces vêtements pour leur éviter de se froisser.

La vieille demoiselle, surexcitée, ouvrait les paquets les uns après les autres en s'extasiant.

— Vois comme c'est joli ! Il a dépensé une fortune... C'est te dire s'il tient à toi.

Tout en mettant une robe en satin rouge vif sur un cintre, Dorina ne put s'empêcher de remarquer :

— N'est-ce pas un peu trop criard ? Et ce décolleté...

— Les femmes mariées peuvent se permettre des tenues qui seraient très inconvenantes pour une jeune fille.

Dorina préféra garder ses pensées pour elle.

« Tout cela me paraît d'un mauvais goût parfait », se dit-elle.

Elle n'avait, de toute manière, aucune intention d'emporter ne serait-ce qu'un seul de ces vêtements voyants pour se rendre à Buckton.

« On n'a jamais vu une bibliothécaire habillée comme une... une femme légère. »

— Oh, de la lingerie ! s'exclama la vieille demoiselle. Vois... De la soie, des dentelles...

Ses joues jaunes devinrent couleur brique.

— Évidemment, tout cela est un peu osé. Mais si cela plaît à ton mari...

Dorina s'imagina portant ces dessous affriolants sous le regard lubrique de lord Waltham... et elle en eut la nausée.

« Mon Dieu ! Heureusement que le marquis de Buckton a promis de me venir en aide. Sinon, mon corps flotterait déjà à la surface de la Tamise... »

— Il faut que tu écrives à lord Waltham pour le remercier. Quel dommage qu'il ne puisse pas venir aujourd'hui, tu aurais pu l'accueillir vêtue de l'une de ces splendides toilettes... Bah, ce n'est que partie remise !

« C'est ce qu'elle croit. »

Le soir venu, Dorina s'assit à la table en bois blanc qui lui tenait lieu de bureau et, à la lueur

d'une lampe à pétrole, se mit en devoir d'écrire la lettre qu'elle laisserait bien en vue sur l'étroite cheminée en marbre noir où l'on ne faisait jamais de feu.

Elle n'avait pas manqué de s'en étonner, le premier hiver qu'elle avait passé à Londres.

— Il n'y a rien de plus malsain que de chauffer les chambres à coucher, avait alors décrété la vieille demoiselle. Et c'est un tel gaspillage ! Si tes parents n'avaient pas jeté leur argent par la fenêtre en voyages ou en chauffage, tu ne serais pas arrivée chez moi sans un penny.

La jeune fille trempa sa plume dans l'encrier en soupirant.

Ma chère tante,

Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi. Je sais très bien que, sans vous, j'aurais été envoyée à l'orphelinat. Jamais je n'oublierai votre...

Elle hésita, laissant sa plume en l'air pendant quelques instants. Puis, haussant les épaules, elle continua à écrire :

... votre bonté.

Je suis très consciente de l'honneur que m'a fait lord Waltham en demandant ma main. Malheureusement, je ne l'aime pas et ne puis envisager de devenir sa femme.

Pour éviter d'être forcée d'épouser un homme pour lequel je n'éprouve aucun sentiment, j'ai décidé de travailler. J'ai trouvé un emploi et je pourrai ainsi subvenir à mes besoins.

Ne vous fâchez pas, ma chère tante. J'espère qu'un jour viendra où vous comprendrez que je n'ai trouvé d'autre solution que celle de partir.

Je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi et je vous en

remercie encore une fois.

Dorina

Elle glissa cette missive dans une enveloppe qu'elle cacha sous son matelas. Puis, après avoir jeté quelques effets dans un vieux sac de voyage ayant appartenu à son père, elle se mit au lit.

Mais le sommeil tarda à venir... Comment aurait-elle pu dormir quand, le lendemain, toute son existence allait basculer? En même temps, elle s'inquiétait.

« Si le marquis changeait d'avis et ne venait pas me chercher ? Tout est possible. »

La matinée du lendemain se passa comme d'ordinaire. La jeune fille avait remis l'une des vilaines robes noires qu'une voisine avait récemment données à sa tante. Ces robes avaient appartenu à une veuve qui venait de mourir...

La vieille demoiselle l'avait remerciée chaleureusement.

— Justement, ma nièce n'avait plus grand-chose à se mettre sur le dos.

— Cela tombe bien. Il ne lui reste plus qu'à prendre une aiguille pour rétrécir ces vêtements. Parce qu'elle n'est pas bien grosse, votre nièce.

— Pourtant, elle mange comme quatre, avait prétendu Angèle McAllistair.

Cette avare n'allait pas se vanter de rationner la nourriture autant que le chauffage.

Dorina détestait ces vieilles nippes qui avaient appartenu à une autre. Mais elle détestait plus encore les toilettes vulgaires que lui avait fait envoyer lord Waltham.

Elle était en train de balayer la cuisine quand sa tante descendit.

— Pourquoi as-tu remis cette robe-là ? s'étonna la vieille

demoiselle.

— Pour faire le ménage, cela vaut mieux. Je m'en voudrais de salir d'aussi élégantes toilettes.

— Tu as raison. As-tu écrit à ton fiancé pour le remercier ?

— Je n'en ai pas encore eu le temps. Je lui écrirai tout à l'heure, quand vous ferez la sieste.

Le cœur battant, Dorina attendit que sa tante se mette à ronfler pour récupérer la lettre qu'elle avait cachée sous matelas. Elle la posa bien en vue sur la cheminée, prit son sac de voyage et descendit à pas de loup.

Elle traversa l'étroite entrée qui sentait le renfermé, sortit sans faire de bruit, referma la porte... Et alors, un intense sentiment de soulagement l'envahit.

Voilà ! Elle était libre !

Son euphorie fut de courte durée. Déjà, l'appréhension la submergeait. Le marquis de Buckton serait-il au coin de la rue comme il l'avait promis ? Si ce n'était pas le cas, devrait-elle l'attendre longtemps ? Et si, par hasard, il ne se montrait pas...

« Après avoir tant rêvé, tant espéré, ce serait dramatique », se dit la jeune fille.

Elle avait eu tort de s'inquiéter : la luxueuse Rolls-Royce l'attendait, garée le long du trottoir de la rue perpendiculaire.

Dès qu'il la vit arriver, le marquis, qui avait évité d'emmener son chauffeur, vint lui ouvrir la portière de sa voiture dont le moteur tournait toujours.

— Vous êtes venu ! fit-elle d'une voix hachée.

— Mais... ne vous l'avais-je pas promis?

— Mer... merci, merci! balbutia-t-elle.

La tension avait été trop forte, et elle éclata brusquement en sanglots.

— Ah, non! s'exclama-t-il. À partir de maintenant, plus de larmes. Promis ?

Elle s'essuya les yeux tandis qu'il démarrait.

— Ce... ce sont des larmes de joie, murmura-t-elle.

Tout en accélérant, il lui adressa un bref sourire. Et elle se sentit alors envahie d'un bonheur sans mélange.

« Je suis heureuse, pensa-t-elle. Je suis profondément, intensément heureuse. J'ai l'impression de ne jamais avoir été aussi heureuse de ma vie. »

— À quoi pensez-vous ? demanda Ralph.

— Je me disais que j'étais heureuse, répondit-elle avec une totale simplicité.

De nouveau, il sourit.

— Cela peut se comprendre. Ne venez-vous pas d'échapper à lord Waltham et à votre tante ?

— Je ne peux pas en vouloir à ma tante. Elle a toujours fait de son mieux.

— Peuh ! Elle vous traitait en domestique.

— Je préfère oublier tout cela.

— Peut-être avez-vous raison, admit-il après un instant de réflexion.

La jeune fille contempla le tableau de bord en précieuse marqueterie et les multiples commandes que le marquis semblait si bien maîtriser.

— C'est la première fois que je monte dans une automobile.

— Et qu'en pensez-vous ?

— Chaque fois que j'en voyais passer une, je l'admirais. Mais

jamais je n'aurais pensé que j'aurais un jour l'occasion de voyager dans l'une de ces merveilleuses machines.

Son regard s'arrêta sur les mains du marquis, des mains à la fois solides et élégantes qui savaient manier le volant avec tant d'adresse. Et un trouble infini l'envahit.

— Vous conduisez très bien.

Il laissa échapper un rire léger.

— Comment pouvez-vous dire cela alors que vous n'avez encore jamais roulé en automobile ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en rougissant. Ne m'en veuillez pas trop si je parle à tort et à travers.

— Cela ne doit pas vous arriver souvent.

— Vous avez raison. Je suis folle de joie, et je dis n'importe quoi.

Pendant quelques minutes, ils roulèrent en silence.

— Vous ne me demandez pas où nous allons? demanda Ralph.

— Je suis entre vos mains. Je vous fais entièrement confiance.

— Vous pouvez, assura-t-il.

D'un air sombre, il ajouta :

— N'ayez crainte, je ne suis pas un lord Waltham.

Elle frissonna.

— Je préfère l'oublier.

— En quoi vous avez raison.

— Nous prendrons demain la route de Buckton, déclara le marquis. Il est trop tard pour entreprendre ce voyage, car le château se trouve à une bonne centaine de kilomètres de Londres.

« Lord Waltham ne me retrouvera jamais aussi loin », pensa Dorina.

— Non, il ne vous retrouvera pas là-bas.

— Comment avez-vous deviné ce que je pensais ? s'écria-t-elle avec stupeur.

Il sourit.

— Rien de plus facile : votre visage est si expressif, si mobile...

— Milord, vous devriez surveiller la route au lieu de me regarder, lança-t-elle.

Horriifiée, elle mit la main sur sa bouche.

— Excusez-moi. J'ai parlé sans réfléchir.

Cette fois, il éclata franchement de rire.

— N'hésitez pas à dire ce qui vous passe par la tête. C'est charmant.

Son ton changea.

— Donc, nous irons demain à Buckton, et vous passerez la nuit chez moi, dans mon hôtel particulier de Park Lane.

« Ce n'est pas convenable qu'une jeune fille passe la nuit chez un monsieur », pensa-t-elle.

Mais comment aurait-elle pu protester ? Comme elle venait de le lui dire, elle était entre ses mains. Et elle se sentait totalement en sécurité, même si les conventions n'étaient pas respectées.

« Et, de toute manière, tu ne dois pas oublier que, désormais, tu n'es plus qu'une employée », pensa-t-elle.

Ralph inséra sa Rolls dans la circulation très dense d'une large avenue, se faufilant adroitement entre les calèches et les autobus à impériale. Cette avenue débouchait sur une place très animée autour de laquelle tournaient de nombreuses voitures. La Rolls-Royce - seule automobile au milieu de tous ces véhicules hippomobiles -, attirait tous les regards.

— Que de monde ! s'étonna Dorina.

— À cette heure-ci, il y a toujours beaucoup de trafic à Picadilly Circus.

— Je n'y suis jamais venue.

— Comment est-ce possible ? Depuis combien de temps habitez-vous à Londres ?

— Depuis presque quatre ans. Mais je n'ai jamais quitté le quartier où habite ma tante. Je connais les rues environnantes, les berges de la Tamise où je suis souvent allée rêver... c'est tout.

— Incroyable ! Votre tante ne vous a pas emmenée visiter les musées ?

— Oh, non !

— Vous ne connaissez pas la Tour de Londres, le palais de Buckingham ? Ni même l'abbaye de Westminster, où ont été couronnés presque tous les rois d'Angleterre ?

— Pas davantage.

— Quel dommage ! Il faudra absolument que vous alliez voir tout cela.

Dorina retint sa respiration. Et s'il lui proposait de visiter tous ces lieux chargés d'histoire ? Ce serait merveilleux de s'y rendre en sa compagnie.

A cette pensée, les battements de son cœur s'affolèrent. Elle tenta de revenir sur terre.

« Souviens-toi qu'il t'a engagée comme bibliothécaire. Tu vas devenir son employée, rien de plus. Et une fois que tu seras au château, à la campagne, il est probable que tu n'auras pas l'occasion de le voir très souvent. »

Malgré tout, son cœur continuait à battre la chamade.

« Ne rêve pas, se dit-elle avec sévérité. Pourquoi a-t-il agi ainsi ? Tout simplement parce qu'il t'a prise en pitié. Il a sauvé Cybèle de la

noyade. C'est à ton tour de bénéficier de sa compassion. Mais cela n'ira pas plus loin. »

Avec amertume, elle se demanda :

« D'ailleurs, qu'y a-t-il de possible entre le marquis de Buckton et une jeune fille sans le sou, née d'une mésalliance ? »

Ralph s'arrêta dans une rue où il n'y avait pratiquement que des boutiques de mode.

— C'est ici que vous habitez ? demanda Dorina.

Il lui adressa un coup d'œil stupéfait.

— Mais non ! Ne vous ai-je pas dit que je possédais un hôtel particulier à Park Lane, en face de Hyde Park ?

— Excusez-moi. Comme je connais à peine Londres, il m'est bien difficile de m'orienter.

— Ce serait plutôt à moi de m'excuser. J'oubliais que vous n'avez jamais eu l'occasion de vous promener en ville. Nous sommes à Bond Street, le haut lieu de la mode féminine.

Dorina se raidit. C'était dans cette rue que lord Waltham avait acheté à son intention des toilettes voyantes et de la lingerie choquante.

« Comment a-t-il osé agir ainsi ? » se demanda-t-elle avec dégoût.

De la part de cet homme, un tel comportement n'avait en réalité rien de surprenant : il estimait que la jeune fille était déjà devenue sa chose.

— Et que... que faisons-nous ici ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Nous allons vous acheter un petit trousseau.

Elle le regarda d'un air implorant. Comment avait-elle pu se méprendre à ce point ? Elle avait cru trouver en lui un sauveur, mais il ne valait pas mieux que lord Waltham. Ainsi, tout recommençait ? Quelle cruelle déception !

— Non, je vous en prie ! fit-elle d'une voix étranglée.

Il fronça les sourcils.

— Ne vous froissez pas, dit-il doucement. Il vous faut quelques vêtements convenables.

— Non !

Elle se mordit la lèvre inférieure presque au sang.

— Lord... lord Waltham m'a fait livrer hier pas moins de vingt-deux cartons venant de cette rue. J'ai laissé chez ma tante ces robes affreuses, de couleurs criardes, profondément décolletées, ainsi que...

Elle s'interrompit, soudain écarlate. Elle avait été sur le point de parler des dessous suggestifs !

— Me prendriez-vous pour un autre lord Waltham? demanda le marquis, choqué.

— Je... je ne le croyais pas. Mais que vous m'ameniez justement dans cette rue...

— De quel magasin venaient ces vêtements ?

— De... de *Chez Solange - Mode Parisienne*.

— On trouve à Bond Street des boutiques pour tous les goûts. Je ne suis pas assez au fait de la mode féminine pour m'y intéresser vraiment. Je suppose que lord Waltham a choisi d'aller dans celle où se fournissent les femmes qui souhaitent attirer l'attention.

Quand il lui prit la main, elle ne songea pas à la retirer.

— Ne vous méprenez pas, Dorina.

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom. Il prononçait ces trois syllabes comme une caresse et, de nouveau, elle se sentit étrangement troublée.

— Non, ne vous méprenez pas, répéta-t-il plus fort. Je veux seulement que vous ayez des tenues discrètes et de bon goût pour

venir travailler au château. Vous ne pouvez pas vous y présenter vêtue comme vous l'êtes en ce moment.

Elle abaissa les yeux sur sa vilaine robe noire de veuve.

— En d'autres mots, vous trouvez que j'ai l'air d'une pauvre ?

Le marquis soupira.

— Ne soyez pas aussi ombrageuse. Tâchez de comprendre que je ne demande qu'à vous aider. Et, croyez-moi, il n'entre aucune arrière-pensée dans ma démarche. Si cela peut vous aider à vous sentir mieux, nous défalquerons le montant de ces vêtements de vos salaires. Voilà ! Êtes-vous rassurée ?

Elle devint écarlate.

— Mes... mes salaires ? Je ne veux pas d'argent. Vous me rendez déjà un tel service !

— Soyez raisonnable, Dorina. Croyez-vous que je vais vous demander de travailler pendant de longues heures sans rien vous donner en échange ? Non, vous recevrez une rémunération de bibliothécaire.

— Mais...

— Si vous travaillez, vous serez payée, insista-t-il. Sinon, je serai obligé de vous recevoir en tant qu'invitée. Mais je vous préviens ! Cela fera jaser.

La jeune fille cessa de discuter.

— Je suis obligée de me rendre à vos arguments, admit-elle.

— Bien... Dans ce cas, je vous laisse faire vos achats chez Gisèle Pasquier, juste en face. C'est une boutique dont m'avait parlé la femme d'un ami. Un compte a été ouvert à votre nom. La directrice de ce magasin a été prévenue. Elle a parfaitement compris ce qu'il vous fallait.

Un peu étourdie, Dorina balbutia :

— Vous avez tout organisé...

— Bah, ce n'était pas grand-chose.

Il coupa le moteur de sa voiture et prit le journal qui était posé sur la banquette arrière.

— Je vous attends ici.

— Je vais tâcher de ne pas vous faire perdre trop de temps, promit-elle, sidérée à la pensée qu'un homme qu'elle connaissait depuis à peine quarante-huit heures puisse déjà prendre autant de place dans sa vie.

« Il est si gentil ! » pensa-t-elle en poussant la porte de l'élégante boutique.

Une vendeuse vêtue d'une robe en crêpe gris ornée de parements en dentelle la toisa sans aménité.

— Oui ? fit-elle d'un ton glacial.

Dorina pâlit.

« Mon Dieu, elle croit que je vais lui demander l'aumône ! J'ai donc l'air aussi misérable que cela ? »

Une femme d'un certain âge apparut à ce moment-là au fond du magasin.

— Mademoiselle McAllistair ?

— C'est... c'est moi.

— Entrez donc, fit-elle avec chaleur. Je suis Mme Gisèle Pasquier et j'ai promis de m'occuper personnellement de vous. Venez, je vous prie.

Elle adressa un coup d'œil dur à sa vendeuse.

— Sachez, Hermione, que tous nos clients doivent être reçus avec la même affabilité, lança-t-elle sèchement au passage. Il ne faut jamais juger les gens sur leur mine. Je vois qu'il vous reste encore beaucoup à apprendre.

Là-dessus, elle emmena Dorina dans une cabine d'essayage où étaient suspendues une dizaine de toilettes.

— J'ai déjà préparé quelques tenues à votre intention.

La jeune fille, qui voulait éviter au marquis de perdre trop de temps, s'empessa de passer une première robe en drap très fin bleu pâle.

— Parfait ! assura Gisèle Pasquier. Il n'y aura pas une seule retouche à faire. Vous avez la taille mannequin, comme nous disons à Paris.

Moins d'une demi-heure plus tard, un peu étourdie, Dorina se retrouva à la tête d'une garde-robe dont chacun des éléments l'enchantait.

Des jupes d'une simplicité extrême, des blouses en mousseline blanche, ornées de petits plis ou de discrets entre-deux de dentelle, des robes à la coupe parfaite...

Elle allait se trouver rhabillée de pied en cap. Car Gisèle Pasquier avait pensé à tout. Depuis les bottines jusqu'aux chapeaux, en passant par une collection de lingerie fort correcte, au contraire des dessous sélectionnés par lord Waltham.

— Il vous faudra aussi trois robes du soir, décréta-t-elle. J'ai pensé à celles-ci.

Dorina retint sa respiration en voyant ces toilettes de rêve en soie, l'une bleu pervenche, la seconde d'un rose très pâle, et la troisième couleur primevère.

— C'est... c'est trop. Jamais je n'aurai l'occasion de porter cela.

— S'il y a des réceptions au château, vous devrez faire bonne figure.

— Je ne serai pas invitée.

— Sait-on jamais ?

Gisèle Pasquier ordonna à la hautaine vendeuse, ainsi qu'à la petite main chargée des retouches, de plier soigneusement tous ces

vêtements dans du papier de soie et de les mettre dans deux grandes valises neuves.

« C'est incroyable, tout a été prévu », se dit Dorina, encore mal revenue de sa surprise.

Elle s'éclaircit la voix.

— Il paraît qu'un compte a été ouvert à mon nom...

L'appréhension l'envahit. Et si ce n'était pas le cas ? Si elle avait tout compris de travers et si Gisèle Pasquier lui réclamait une fortune pour toutes ces si jolies toilettes ?

— C'est cela. Il vous suffit de signer ici.

La jeune fille s'exécuta. Elle était tellement abasourdie par tout ce qui lui arrivait - et elle avait si ; peu l'habitude de magasins de ce genre -, quelle oublia de demander quel était le montant total de ses achats.

Quand elle sortit de la boutique, vêtue d'un élégant tailleur gris-bleu gansé d'un galon marine et coiffée d'un chapeau aux couleurs assorties, une ni ace lui renvoya son image, en premier plan de la rue animée.

Elle demeura figée.

« Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas possible ! J'ai l'air d'une gravure de mode... »

Gisèle Pasquier se dirigea vers la Rolls, suivie par la désagréable vendeuse qui portait l'une des valises, tandis qu'un petit groom en livrée s'était chargé de l'autre.

Le marquis sortit tout de suite de voiture.

— Mission accomplie, milord ! fit la propriétaire de la boutique avec bonne humeur.

Il ouvrit le coffre et prit la première valise des mains de la vendeuse.

— Merci, mademoiselle.

— Je vous en prie, milord, minauda-t-elle.

En la voyant battre des cils, Dorina se sentit submergée de jalousie.

Ralph l'aperçut à ce moment-là. Il haussa les sourcils, visiblement stupéfait, avant de l'envelopper d'un regard admiratif. Pendant quelques instants, Dorina eut l'impression qu'il n'y avait plus qu'eux au monde. Un monde qui s'était brusquement arrêté de tourner.

— Allez vous occuper de la commande de lady Keighley, ordonna Gisèle Pasquier à sa vendeuse.

De mauvaise grâce, cette dernière regagna le magasin.

— Voilà, tout est arrangé, milord, dit la directrice du magasin au marquis. J'espère que cela n'a pas été trop long.

Elle lui avait parlé en français, et ce fut dans cette langue qu'il lui répondit :

— Au contraire, jamais je n'aurais pensé que cela aurait été aussi rapide.

— Mlle McAllistair n'est pas femme à perdre son temps à discuter au sujet de fanfreluches.

— Vous m'enverrez votre facture, mon secrétaire vous enverra tout de suite un chèque.

— Merci, milord.

Elle lui fit la révérence. Puis elle se tourna vers Dorina.

— Au revoir, mademoiselle. J'ai été très heureuse de faire votre connaissance, dit-elle - en anglais, cette fois. J'espère que ces vêtements vous satisferont et que vous nous honorerez à nouveau de votre clientèle.

Un peu mal à l'aise, la jeune fille lui serra la main en la remerciant.

Elle attendit de se retrouver seule en compagnie du marquis pour s'écrier :

— Vous... vous...

Elle s'interrompit, incapable d'en dire davantage, tant l'indignation la submergeait.

— Savez-vous que vous êtes très belle ? lui dit-il en souriant.

Dorina prit une profonde inspiration avant de déclarer d'un trait :

— Vous avez dit à Mme Pasquier que votre secrétaire réglerait la facture ! Mais je croyais qu'un compte m'était ouvert et...

— Et pour ouvrir un compte, il faut bien l'alimenter. Ne vous fâchez pas, il n'y a aucune raison pour cela. Je vous ai dit que ces dépenses seraient retenues sur vos salaires. C'est ce qui se passera. Une déduction sera faite chaque mois.

Gentiment moqueur, il ajouta :

— Vous paierez tout, jusqu'au plus petit bouton de ce ravissant ensemble.

D'un air penaud, elle murmura :

— Excusez-moi, je me suis fâchée. Vous auriez dû mieux m'expliquer...

— Je croyais que vous aviez compris.

— Excusez-moi, répéta-t-elle. Depuis que je vous ai rencontré, mon existence est complètement sens dessus dessous. Par moments, je ne sais plus très bien où j'en suis.

— Ce qui est très compréhensible. Tant d'événements se sont succédé dans votre vie, et en si peu de temps !

— Moi qui menais une existence si calme, si routinière...

Le marquis enfila des gants pour aller tourner la manivelle, et le moteur démarra au quart de tour.

Après avoir ouvert la portière pour que la jeune fille s'installe sur le siège tapissé de cuir, côté passager, il vint s'installer au volant. Au lieu de démarrer, il se tourna vers elle, les yeux rétrécis.

— Comment avez-vous su que nous parlions de la facture de ces quelques achats ? Nous nous entretenions en français.

Elle laissa échapper un frais éclat de rire. Un rire cristallin qui évoquait le jaillissement d'une source sur un lit de petits cailloux irisés.

— Figurez-vous que je parle la langue de Molière, milord.

— Est-ce possible ?

— Mais oui. Mon père a tenu à m'apprendre cette langue qu'il maîtrisait parfaitement. Je suis également capable de m'exprimer en italien, en grec et en allemand.

Sidéré, il s'exclama :

— Par exemple ! Ma bibliothécaire est une femme savante !

Le rire de la jeune fille retentit de nouveau.

— N'exagérons rien. Je sais qu'il me reste infiniment de choses à apprendre.

Son regard s'éleva.

— Il n'y avait pas de livres chez ma tante. Cela me manquait terriblement car j'adore la lecture. Grâce au ciel, j'ai découvert la petite bibliothèque du quartier, où j'ai pu emprunter quelques ouvrages. Mais cette bibliothèque était plus que limitée.

Elle soupira.

— J'aurais tant aimé pouvoir conserver celle de mon père ! Il possédait des centaines, peut-être des milliers de livres... Malheureusement, ma tante a décidé de les brader pour payer les dettes de mes parents.

En fronçant les sourcils, elle poursuivit :

— Mes parents n'avaient pas de dettes, j'en suis sûre ! Je pense maintenant que ma tante s'est dit qu'elle parviendrait, en monnayant tout ce qu'ils avaient, à se faire un peu d'argent.

— Probablement, fit le marquis d'un ton sec.

La vieille demoiselle n'avait-elle pas pratiquement vendu sa nièce à lord Waltham ?

— Cela ne lui a pas rapporté grand-chose, fit Dorina avec amertume. Aux ouvrages savants, les gens préfèrent les petits romans faciles.

Le marquis lui tapota la main dans un geste encourageant.

— Ne regrettez pas le passé. Cela n'y changera rien.

— Je ne le sais que trop.

— Dites-vous plutôt que vous allez trouver une énorme bibliothèque au château de Buckton.

Le regard de la jeune fille s'éclaira.

— Je pourrai lire ?

— Naturellement.

— Tous les ouvrages de votre bibliothèque ?

Cette question le fit éclater de rire.

— Pourquoi pas ? Mais il vous faudra pour cela une vie entière, et peut-être davantage.

Elle lui adressa un coup d'œil reconnaissant.

— Je suis si heureuse ! Je vais vivre au milieu des livres, et à la campagne. Que demander de plus ?

— Vous vous contentez de fort peu, remarqua Ralph avec étonnement.

Il savait déjà que toutes les femmes auxquelles il aurait proposé une telle existence auraient fait la grimace.

« Mais Dorina McAllistair n'est pas une femme comme les autres »,

pensa-t-il.

Tout en se dirigeant vers Park Lane, il examina à la dérobée le fin profil de sa passagère.

« Elle est vraiment très jolie. Et il a suffi d'un tailleur bien coupé pour transformer une adolescente effacée et terrorisée en jeune fille à la page. Elle possède une élégance naturelle que bien des dames de la haute société lui envieraient. »

Dorina ne se lassait pas de regarder les rues animées.

— Que de monde ! Que de magasins !

— Ces quartiers sont très différents de celui où vous habitiez.

— En effet. J'avais une vision de Londres bien déprimante. Des rues sombres, une population pauvre...

Après un instant de réflexion, elle ajouta :

— Certes, il y avait la Tamise !

— On ne peut pas dire que la Tamise des entrepôts soit très gaie.

Ils venaient d'arriver au bout d'Oxford Street, l'une des plus longues avenues commerçantes du monde. De l'autre côté des arches en marbre blanc d'un arc de triomphe, la jeune fille aperçut des pelouses sans fin et des bosquets d'arbres.

Elle laissa échapper une exclamation émerveillée.

— Comme c'est beau ! Comme c'est vert !

Le marquis se mit à jouer au guide.

— Voici Hyde Park, l'un des plus grands parcs du centre de Londres.

Il suivait maintenant une avenue bordée de superbes hôtels particuliers.

— Et nous sommes maintenant à Park Lane, où j'habite quand je suis à Londres.

Il ne tarda pas à s'arrêter devant l'une des plus belles demeures de cette avenue. La façade donnait sur le parc. Derrière, on devinait un jardin et, tout au fond, des écuries.

La porte s'ouvrit. Lorsqu'elle vit un imposant majordome aux favoris gris se matérialiser sur le seuil, Dorina se sentit brusquement intimidée.

Devinant son embarras, le marquis lui tapota gentiment la main.

— Ne vous laissez pas impressionner. N'oubliez pas que vous êtes très belle et très élégante.

Après un petit silence, il ajouta :

— N'oubliez pas non plus que vous vous appelez désormais Victoria West.

— Je sais...

La jeune fille prit une profonde inspiration.

— Merci, fit-elle soudain avec émotion. Merci pour tout. Je comprends maintenant pourquoi vous m'avez amenée à Bond Street avant de me conduire ici.

Retrouvant un peu d'assurance, elle lança avec ironie :

— On m'aurait probablement obligée à passer par l'entrée de service !

Un valet en livrée vint ouvrir les portières.

— Jim, je compte sur vous pour monter les bagages de Mlle West dans la chambre qui a été préparée à son intention, dit le marquis.

— Tout de suite, milord.

Dorina gravit le perron et pénétra dans un hall dont les murs étaient ornés de tableaux de maître.

— Gavin, voici Mlle Victoria West, la spécialiste que j'ai engagée pour mettre un peu d'ordre dans la bibliothèque du château, dit le

marquis au majordome.

Le majordome s'inclina.

— Bonjour, mademoiselle.

Elle lui adressa un petit sourire en lui tendant la main.

— Bonjour, Gavin.

« En dépit de son appréhension, elle se conduit avec un naturel parfait », pensa Ralph avec satisfaction.

La jeune fille aurait très bien pu paraître horriblement mal à l'aise dans ce décor tellement différent de celui auquel elle était habituée !

— Demandez à Carson de mettre la voiture au garage, s'il vous plaît, Gavin. Je n'en aurai plus l'utilisation avant demain.

— Bien, milord. Dînez-vous ici, milord ?

Le marquis avait eu l'intention de se rendre à son club ce soir-là. Mais pouvait-il laisser Dorina seule dans une demeure inconnue, après tous les bouleversements qu'elle venait de vivre ?

— Oui, je dînerai ici, répondit-il enfin.

La femme de charge, une dame d'un certain âge vêtue de soie noire, salua la jeune fille.

— Je vais vous montrer votre chambre, mademoiselle West. Si vous voulez bien me suivre...

Pendant que Dorina gravissait l'escalier, le majordome demanda à mi-voix :

— Faudra-t-il monter un plateau à Mlle West ou bien dînera-t-elle avec nous dans la salle à manger réservée aux domestiques ?

Le marquis marqua un instant d'hésitation avant de déclarer :

— Elle dînera avec moi.

Et comme cela risquait de paraître bizarre, il expliqua :

— Cela me fera gagner du temps. Il faut que je lui donne de nombreuses indications au sujet de l'important travail qu'elle va devoir réaliser au château.

— Très bien, milord.

Une fois seule dans sa chambre, où l'on avait déjà monté ses deux valises neuves ainsi que le petit sac de voyage en cuir craquelé dans lequel elle avait mis quelques-uns de ses vieux vêtements noirs - vêtements qu'elle avait bien l'intention de jeter à la première occasion -, la jeune fille s'approcha de la fenêtre et contempla le parc verdoyant où l'on voyait des promeneurs, quelques cavaliers ainsi que d'élégantes calèches.

« Je me demande si je ne rêve pas, pensa-t-elle. Entre cette maison et celle de ma tante... c'est le jour et la nuit. »

Elle se retourna et contempla cette pièce luxueuse, avec son lit à baldaquin tendu de rideaux en soie jaune pâle et son ameublement en bois de citronnier. Avant de la laisser s'installer, la femme de charge avait ouvert une porte.

— Votre salle de bains, mademoiselle.

La jeune fille alla y jeter un coup d'œil, s'attendant à trouver une table de toilette et un broc d'eau. Avec stupeur, elle constata qu'elle avait droit à une salle de bains ultra-moderne, avec une haute baignoire en fonte juchée sur des pieds en forme de pattes de griffon.

Un énorme chauffe-eau en cuivre sifflait au-dessus de la baignoire. Machinalement, Dorina caressa la pile de serviettes en tissu-éponge blanc.

Des serviettes si souples, si épaisses et en même temps si légères...

« Oui, je rêve », se redit-elle.

Elle ouvrit en grand les robinets, après avoir jeté au fond de la baignoire une poignée de sels parfumés.

« Un vrai bain... Quel luxe ! »

Elle ne sortit de ses valises qu'une chemise de nuit en linon blanc.

Elle avait l'oreille fine et, en montant l'escalier, n'avait pas manqué d'entendre le majordome demander s'il fallait lui porter un plateau ou si elle dînerait avec les domestiques.

— Elle dînera avec moi, avait déclaré le marquis.

À la perspective de se retrouver seule avec lui, elle se sentit absurdemment heureuse. Elle jugea cependant inutile de porter l'une de ses robes du soir pour l'occasion.

« Ce serait assez ridicule. Après tout, je ne suis qu'une employée. Le marquis souhaite simplement me mettre au courant des tâches qui m'attendent. Personne ne s'attend à ce que je mette une robe de débutante... Je garderai donc l'ensemble avec lequel je suis arrivée ici. »

Dans la salle à manger éclairée par un lustre en cristal équipé d'ampoules électriques, le couvert était mis pour deux.

« Le rêve continue », pensa Dorina en s'asseyant en face du marquis.

Mais elle se serait bien passée de la présence d'un valet en livrée derrière sa chaise ! Quant au majordome, plus digne que jamais dans son costume noir, il allait et venait comme une ombre.

« Je parie qu'il guette mes faux pas, se dit-elle. Heureusement que ma mère m'a donné une éducation sans faille. Je ne risque pas de me tromper entre les nombreux couverts qui encadrent mon assiette.

Une assiette en vermeil, comme celles que lui avait offertes la marquise de Buckton, et qu'elle avait laissées chez sa tante...

La conversation demeura assez guindée au cours du repas. Le marquis lui décrivit la bibliothèque et lui expliqua comment il envisageait son organisation.

— Personne ne s'en est occupé depuis au moins trente ans, si bien que la plupart des volumes se trouvent maintenant rangés n'importe comment.

— Quel dommage !

— Les invités de mes parents, après les avoir empruntés, les

remettaient n'importe où. Les femmes de chambre, en passant le plumeau, les déclassaient. Bref, vous pouvez très bien trouver un recueil de poèmes de Shelley à côté d'un traité ancien de jardinage, d'un ouvrage de Shakespeare ou des souvenirs de voyage d'un explorateur.

— Je ne vais pas manquer de travail, fit la jeune fille avec satisfaction.

— Cela ne vous fait pas peur ?

— Pas du tout.

Après avoir fait honneur à un pâté en croûte, suivi d'une sole à la crème, on leur servit de délicieuses tartelettes aux fraises et aux abricots.

A la fin du repas, conscient de la gêne de la jeune fille qui n'avait pas l'habitude d'être ainsi servie, le marquis déclara :

— Nous prendrons le café dans mon bureau, Gavin.

Le majordome s'inclina légèrement.

— Bien, milord.

Un peu plus tard, installée dans un confortable fauteuil de cuir au milieu d'une pièce où l'on voyait également beaucoup de livres, Dorina commença à se détendre.

— Excusez-moi, je n'ai pas été très bavarde, murmura-t-elle. Mais la présence de tous ces domestiques me glaçait.

— Bah! Question d'habitude...

— Cela ne leur plaisait pas de me voir dîner avec vous. Je vais devenir votre employée, ils estimaient que j'aurais dû rester dans ma chambre.

Étonné par sa perspicacité, le marquis haussa les épaules.

— Ne vous souciez pas de ce qu'ils peuvent penser.

Il jeta un coup d'œil à la pendule dorée qui trônait sur la

cheminée. Le regard de la jeune fille fut alors attiré par un tableau représentant deux chiens et un cheval.

— Quelle œuvre magnifique ! s'exclama-t-elle. Il s'agit d'un Stubbs, le célèbre peintre animalier, si je ne me trompe ?

— Exactement. Comme je l'ai déjà dit, vous êtes très savante, Dorina.

— Victoria, corrigea-t-elle.

Il éclata de rire.

— Un bon point pour vous, un mauvais pour moi... Victoria.

Après une pause, il reprit :

— Nous partirons demain de bonne heure. J'espère que cela ne vous ennuie pas. Vous devez être épuisée après une pareille journée.

— Je suis surtout énervée, répondit-elle franchement. Que d'émotions ! Quand je pense que j'étais encore chez ma tante ce matin... Elle a dû trouver ma lettre depuis longtemps.

— Que lui avez-vous dit ?

— Que je ne pouvais me résoudre à épouser lord Waltham et que j'avais trouvé un emploi. Puis je l'ai remerciée de m'avoir accueillie après la mort de mes parents.

— Avez-vous écrit à lord Waltham ?

La jeune fille se raidit.

— Certainement pas !

— Quand il apprendra que vous lui avez échappé, il sera furieux.

— Je peux l'imaginer sans peine. D'autant plus qu'il a un tempérament très colérique.

Le marquis hocha la tête.

— Essayez de ne plus penser à lui.

— J'espère pouvoir vite l'oublier. Je vais me lancer à corps perdu dans mon travail.

Ralph se mit à rire.

— N'espérez pas remettre cette bibliothèque en ordre en quelques semaines. Il faudra compter des années pour cela.

— Tant mieux !

— Vous vous imaginez passant votre vie au milieu de vieux ouvrages poussiéreux ?

Cette remarque la sidéra.

— Mais... il n'y a rien de plus passionnant !

Amusé par sa réaction, Ralph se remit à rire.

Après avoir terminé son café, la jeune fille se leva et lui fit la révérence.

— Milord, je ne sais comment vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi, fit-elle avec reconnaissance.

— Je vous en prie. N'importe qui, dans les mêmes circonstances, aurait agi de la même manière.

Elle secoua la tête.

— Je ne le crois pas.

Après avoir hésité pendant une fraction de seconde, elle déclara :

— J'ai une dernière requête à vous adresser.

— Oui ? interrogea-t-il en fronçant légèrement les sourcils.

Visiblement, il se demandait ce qu'elle pouvait encore avoir à souhaiter !

— Pourrais-je voir Cybèle ?

— Oh, mais bien sûr !

Ils se rendirent ensemble aux cuisines, où deux employées en blouse à carreaux terminaient la vaisselle.

« Voilà qui me change, se dit Dorina. D'ordinaire, c'est moi qui plonge mes mains dans l'eau sale après le dîner. »

La femme à la silhouette imposante qui était assise dans un fauteuil en bois se leva à l'entrée du marquis.

— Milord !

— Bonsoir, madame Gavin. Et merci pour cet excellent dîner. Voici la nouvelle bibliothécaire du château de Buckton, Mlle Victoria West.

Les deux femmes se serrèrent la main.

— Le chaton que vous avez adopté appartenait à Mlle West, qui s'était trouvée dans l'impossibilité de le garder, expliqua l'aristocrate.

Le visage de la cuisinière s'éclaira d'un sourire.

— Oh! La petite Cybèle... En ce moment, elle dort, bien repue. Voyez...

Dorina se pencha vers la petite chatte noire, qui était confortablement installée dans un panier garni de coussins. Dès qu'elle la prit dans ses bras, Cybèle s'étira et se mit à ronronner.

— Quelle mignonne petite bête ! s'exclama la cuisinière.

— En effet. C'était une petite chatte perdue - ou abandonnée - je l'ai recueillie mais il m'était malheureusement impossible de m'en occuper.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle West, elle a trouvé une bonne maison. Elle a déjà pris ses habitudes. Voyez, elle a son panier, elle est nourrie comme une princesse et elle peut sortir dans le jardin quand elle veut grâce à la chatière que j'avais fait installer en bas de la porte pour mon vieux Blacky.

Dorina remit Cybèle sur ses coussins.

— Je suis contente de voir comme elle est bien soignée. Merci, madame Gavin.

— C'est moi qui devrais vous remercier, ainsi que milord. Je pleurais mon Blacky quand milord est venu m'apporter cette petite chatte noire... Grâce à Cybèle, j'ai retrouvé mon sourire.

Un peu gênée, elle ajouta :

— Cela ne m'empêche pas de penser à mon Blacky.

— Vous voilà rassurée, Victoria? demanda le marquis.

— Tout à fait, milord.

Ils regagnèrent le hall.

— Je vous laisse. Mon secrétaire m'a laissé quelques dossiers à étudier. Soyez prête demain à huit heures.

— Très bien, milord.

Elle lui fit la révérence.

— À demain, milord.

Très bas, elle ajouta :

— Et encore merci.

D'un pas léger, elle gravit l'escalier, tandis qu'il retournait dans son bureau.

Une fois dans sa chambre, la jeune fille alla à la fenêtre et contempla le parc que le clair de lune baignait d'une lueur argentée, presque fantasmagorique.

« Je l'aime, osa-t-elle enfin s'avouer. Je l'aime de tout mon cœur et de toute mon âme... en sachant que rien ne sera jamais possible. »

Un léger soupir gonfla sa poitrine.

« Je ne demande rien d'autre que de vivre dans son ombre. »

— J'espère que vous ne vous ennuierez pas au château après l'animation de Londres, dit Ralph.

Il conduisait lui-même la Rolls-Royce. Carson, son chauffeur, avait pris place à l'arrière, ainsi que son valet Greasby.

— M'ennuyer? s'exclama Dorina. Vous voulez rire?

Avec une pointe d'ironie, elle enchaîna :

— Quant à l'animation de Londres... si vous croyez que je l'ai connue !

La voiture roulait sur une petite route de campagne bordée de haies vives derrière lesquelles on apercevait des prés où paissaient vaches ou moutons. Avec émotion, Dorina contemplait ces paysages verdoyants coupés çà et là d'un petit bois ou d'un ruisseau.

— Je ne me rendais pas compte à quel point la campagne me manquait, murmura-t-elle.

Ils traversèrent un charmant village dont les cottages aux fenêtres fleuries de géraniums ou de rosiers grimpants semblaient tous mieux entretenus les uns que les autres. Des enfants qui jouaient sous les tilleuls de la place de l'église abandonnèrent leur ballon pour regarder passer cette luxueuse six-cylindres.

— Milord ! Milord ! crièrent les plus hardis en sautant joyeusement sur place.

Le marquis agita la main.

— Nous sommes à Buckton-le-Grand, l'un des villages dépendant du château, expliqua-t-il.

— Oh ! Nous arrivons déjà ?

— Mais oui. Cette automobile est très rapide.

Dorina demeura silencieuse. Elle aurait voulu que ce voyage ne s'arrête jamais... C'était si doux de se promener dans cette nature ensoleillée, aux côtés de l'homme auquel elle devait tant !

Elle lui jeta un bref coup d'œil, admirant son profil légèrement aquilin, son teint hâlé par la vie au grand air, ses mains qui savaient manier le volant et toutes ces mystérieuses manettes avec une telle compétence...

Les battements de son cœur s'accéléchèrent.

«Si Carson et Greasby n'étaient pas là, tout serait absolument parfait », se dit-elle.

— A quoi pensez-vous ? demanda le marquis.

Il avait une voix chaude et un peu rauque. Une voix qui troublait Dorina jusqu'au plus profond d'elle-même.

Elle se sentit rougir.

— Oh ! A rien d'important, déclara-t-elle enfin. Je contemple tout ce vert, et... et j'ai l'impression de revivre.

Il se contenta de sourire en guise de réponse. Puis, après avoir ralenti pour aborder un virage, il annonça :

— Voici le château.

La jeune fille retint sa respiration en voyant apparaître, se détachant sur un écrin de verdure, un superbe bâtiment en pierre dont la silhouette altière, hérissée d'élégantes tourelles coiffées d'ardoises et de massives tours crénelées, se reflétait dans un lac aussi bleu que le ciel.

— Comme il est beau! fit-elle enfin, dans un souffle. On dirait un château de conte de fées.

Le marquis sourit de nouveau. Il ralentit encore en arrivant devant d'imposantes grilles en fer forgé ornées de flèches et d'entrelacs dorés à l'or fin. Un concierge en livrée se précipita pour les ouvrir.

— Bonjour, milord ! lança-t-il avec bonne humeur.

— Bonjour, Smith. Tout va bien?

— Tout va bien, milord.

Lentement, la Rolls-Royce monta une allée bordée de chênes et d'érables. Émerveillée, Dorina contemplait le parc où s'activaient plusieurs jardiniers. Il fallait du monde pour entretenir ces pelouses veloutées, ces somptueux massifs de fleurs dans un camaïeu très étudié de couleurs, ces fontaines dont les jets d'eau irisés s'élevaient bien haut dans le ciel.

— Comme c'est beau, répéta-t-elle.

Quelques biches, à l'ombre des grands arbres, regardèrent passer la voiture sans manifester le moindre effroi.

— Elles n'ont pas peur? s'étonna la jeune fille.

— Elles commencent à avoir l'habitude des automobiles.

— Comment est-ce possible ?

— Ce sont des biches domestiquées. Elles ne quittent pas le parc et les jardiniers leur apportent du fourrage tous les matins.

— Des biches domestiquées ! répéta Dorina en ouvrant de grands yeux. Je n'avais jamais entendu parler de cela. J'ignorais qu'il était possible de les habituer à la présence de l'homme.

— On peut apprivoiser tous les animaux. J'ai vu aux Indes un tigre aussi câlin que le gros Blacky de Mme Gavin, la cuisinière qui a adopté votre Cybèle.

Ils étaient arrivés devant le château. Le marquis arrêta la Rolls-Royce devant un large perron encadré par deux lions hiératiques en

granit.

Dorina se sentit brusquement intimidée. Encore plus qu'en arrivant, la veille, à Park Lane. Ce château était tellement majestueux ! Et tout cela appartenait au marquis de Buckton ?

« C'est un homme très important, se dit-elle. Il est riche, beau, titré... Il a tout pour lui. »

Un certain regret l'envahit à la pensée de tout ce qui aurait pu être et ne serait jamais. Ralph de Buckton lui avait paru très accessible jusqu'à maintenant. Que ce soit au bord de la Tamise - ou même la veille, lorsqu'ils s'étaient retrouvés seuls dans son bureau -, elle lui avait parlé avec une totale simplicité, à cœur ouvert.

Maintenant, en voyant ce superbe château qui évoquait la puissance et la richesse, elle comprenait que celui qu'elle avait eu la sottise de considérer presque comme un égal vivait dans un monde bien différent de tout ce qu'elle connaissait.

« Il a adopté Cybèle, il m'a sauvée des griffes de lord Waltham. Il est bon et compréhensif... Je ne dois cependant pas oublier que je suis venue ici pour travailler », pensa-t-elle encore.

Elle s'efforçait de se raisonner, mais il lui était difficile de revenir sur terre, surtout après avoir rêvé jour et nuit de celui qui avait su la retenir au moment où son désespoir était tel qu'elle songeait à se jeter à l'eau.

D'ailleurs, l'attitude du marquis avait déjà changé. Il paraissait plus froid, plus lointain.

À sa suite, elle gravit le perron et pénétra dans un immense hall dallé de marbre blanc et noir, dont les murs étaient ornés de tapisseries anciennes. Des armures étincelantes encadraient chacune des portes à double battant, d'autres montaient la garde à l'entrée des longs couloirs qui s'enfonçaient dans les profondeurs du château.

Plusieurs valets en livrée et des femmes de chambre en strict uniforme allaient et venaient d'un air affairé.

— Hecker, dit le châtelain à un majordome encore plus imposant que celui que Dorina avait vu à Londres, voici Mlle Victoria West, la spécialiste que je viens d'engager pour remettre la bibliothèque en

ordre. Il faudrait que Mme Hecker lui donne une chambre.

— Très bien, milord. Ah, la voici, justement !

Une femme de charge descendait l'escalier à double révolution. Elle était vêtue d'une robe en soie noire, et une châtelaine d'argent au bout de laquelle cliquetait un trousseau de clefs ceignait sa taille.

Dorina se sentait de plus en plus intimidée.

— Voici Mlle Victoria West, la bibliothécaire, répéta le marquis à l'intention de Mme Hecker. Il faudrait lui donner une chambre.

Il semblait soudain très pressé et la jeune fille avait peine à le reconnaître quand il donnait des ordres aussi cassants.

« Regretterait-il déjà d'être venu à mon secours ? » se demanda-t-elle.

— Venez avec moi, mademoiselle West, fit aimablement la femme de charge.

Tout en gravissant l'escalier, elle déclara :

— Vous allez donc vous occuper de la bibliothèque ? Je crois qu'il y a beaucoup à faire... Depuis plusieurs années déjà, milady disait qu'il fallait trouver quelqu'un de sérieux pour classer tous ces livres.

Dorina se sentit glacée. Le marquis était donc marié ?

— Mi... milady ? interrogea-t-elle d'une voix blanche.

— Oui, la mère de milord.

« Oh ! Ma marraine ! J'espère que jamais elle ne devinera que Victoria West et Dorina McAllistair ne sont qu'une seule et même personne. »

Mme Hecker lui adressa un coup d'œil quelque peu ironique.

— Vous ignorez que milord est toujours célibataire ? Je crois que cette situation ne lui déplaît pas. Il a beaucoup de succès auprès des femmes. Elles sont toutes folles de lui, ce qui n'a rien de surprenant : il est si beau !

La jeune fille était devenue écarlate. Gentiment, Mme Hecker lui tapota l'épaule.

— Laissez-moi vous donner un petit conseil, mademoiselle West. Si vous ne voulez pas être très j malheureuse, évitez de penser à milord. Cela ne peut vous mener à rien. Croyez-moi, J'en ai vu, des petites femmes de chambre tomber amoureuses de lui et, ensuite, pleurer toutes les larmes de leur corps parce qu'il ne leur avait même pas accordé un regard.

Dorina avait honte d'avoir été aussi vite devinée.

— Mais je... je ne...

— Si je vous parle ainsi, c'est pour votre bien, coupa la femme de charge. J'ai l'âge d'être votre mère et comme vous avez l'air d'une jeune fille sérieuse, je me permets de vous mettre en garde.

— Ce n'est pas la peine, assura Dorina, qui avait enfin réussi à se dominer. Je suis venue ici pour travailler, c'est tout.

— Vous aurez été avertie, dit encore Mme Hecker, qui semblait être une personne bien décidée à toujours avoir le dernier mot.

Elles étaient arrivées sur le palier du premier étage. Mais, apparemment, ce ne serait pas là que serait logée Dorina, car Mme Hecker continua à monter.

— Si la plupart des domestiques ont des chambres au troisième étage, les employés d'un rang supérieur sont au second, expliqua-t-elle.

Dorina ne répondit pas. Elle ne s'attendait certes pas à être traitée en invitée. Malgré tout, cela l'avait quelque peu secouée d'être traitée d'employée.

« Après tout, c'est ce que je suis, se dit-elle, fâchée de se découvrir aussi susceptible. Pas de fierté mal placée ! Je serais bien bête de m'offusquer. »

Il y avait quand même un tapis dans le couloir du deuxième étage.

«C'est plus que chez tante Angèle», pensa la jeune fille.

La femme de charge ouvrit une porte.

— Voici votre chambre, mademoiselle.

— Merci beaucoup.

— Je vous laisse vous installer. Comme nous n'étions pas prévenus de votre arrivée, rien n'est prêt. Mais ne vous inquiétez pas : je vais vous envoyer une femme de chambre.

— Merci.

— Et un valet montera vos bagages. Je suppose qu'ils sont dans l'automobile de milord ?

Sans attendre sa réponse, Mme Hecker disparut.

Restée seule, Dorina fit le tour de son domaine : une pièce d'assez grandes dimensions dont la fenêtre donnait sur le lac. Tout en étant confortable, cette chambre lui parut nettement moins luxueuse que celle où elle avait dormi dans l'hôtel particulier du marquis. L'ameublement, relativement simple, était constitué d'un lit étroit, d'une commode, d'une armoire à glace, de deux chaises, d'un petit fauteuil crapaud... et d'une table de toilette. Pas question de salle de bains particulière pour la bibliothécaire !

« Je ne devrais pas me plaindre, se dit Dorina, J'étais beaucoup moins bien logée chez ma tante. »

Elle contempla le parc qui s'étendait de l'autre côté du lac. Le château dominait la campagne environnante, si bien que la vue portait jusqu'à l'horizon, où des collines verdoyantes se détachaient sur le ciel bleu.

« C'est magnifique, pensa la jeune fille avec émerveillement. Oui, j'aurais tort de me plaindre... De la fenêtre de ma chambre, chez tante Angèle, je ne voyais que des murs de briques noircies. »

Mais Londres était bien loin - à plus de cent kilomètres de Buckton, lui avait dit le marquis.

« Je me demande quelle a été la réaction de ma tante en constatant ma disparition, se dit Dorina. Elle doit être furieuse. Et lord Waltham

encore plus... J'espère qu'il ne l'obligera pas à rendre la somme avec laquelle il m'a achetée, en quelque sorte. »

Elle laissa échapper un petit soupir. De toute manière, qu'elle possède beaucoup ou peu d'argent, Angèle McAllistair dépensait le moins possible.

La jeune fille en était là de ses réflexions quand on frappa à sa porte.

— Oui, entrez.

C'était un valet en livrée qui lui apportait les deux valises neuves remplies des élégants vêtements choisis à son intention par Gisèle Pasquier... ainsi que le vieux sac de voyage contenant des effets qu'elle avait maintenant hâte de jeter.

Autant le trousseau vulgaire envoyé par lord Waltham lui avait déplu, autant elle était contente de posséder maintenant toutes ces tenues simples et de bon goût.

Après avoir déposé ses bagages au pied du lit, le domestique demanda :

— Faut-il que je vous monte de l'eau, mademoiselle ?

La jeune fille alla jeter un coup d'œil aux deux cruches en faïence qui étaient posées sur la table de toilette.

— Oui, s'il vous plaît. Il n'en reste plus une goutte.

— Je vais vous en chercher. Ce sera de l'eau froide, je vous préviens. A cet étage, c'est seulement le soir que nous montons l'eau chaude.

D'un air quelque peu dégoûté, il ajouta :

— Au premier étage, évidemment, ceux de la haute y ont droit nuit et jour.

Pour lui parler ainsi, il était évident qu'il ne la considérait pas comme une invitée, mais plutôt en tant qu'égale. Dorina se contenta de lui répondre d'un sourire, jugeant inutile de susciter les confidences des domestiques.

Une femme de chambre arriva sur ces entrefaites, chargée d'une pile de draps et de serviettes.

— Mme Hecker m'a demandé de préparer votre chambre, mademoiselle West. Je m'appelle Emily.

— Merci beaucoup, Emily. Voulez-vous que je vous aide à faire le lit ?

La jeune employée parut surprise.

— Non, c'est mon travail.

Dorina haussa les épaules.

— Cela ira plus vite si nous nous y mettons à deux.

— Eh bien, vous n'êtes pas prétentieuse, vous au moins, mademoiselle !

Elle baissa la voix.

— Ce n'est pas comme la fille du duc !

Même si elle s'était promis d'éviter les ragots, Dorina ne put s'empêcher de demander :

— La fille du duc ?

— Mlle Allison de Knowsley, expliqua Emily.

Elle déplia un drap et, aidée par Dorina, le tendit sur le matelas.

— Milady l'a invitée à passer quelques jours et elle est arrivée avec deux malles ! Imaginez un peu ? Deux malles, rien que ça !

— C'est beaucoup pour un bref séjour.

— Elle est impossible. Elle n'arrête pas de donner des ordres contradictoires. Et puis elle est tout le temps en train de réclamer quelque chose. Helen, sa femme de chambre personnelle, dit que c'est une capricieuse doublée d'une égoïste. Elle n'est jamais contente, et il paraît même qu'elle n'hésite pas à frapper la pauvre Helen avec sa

brosse à cheveux quand elle n'est pas satisfaite.

— Pourquoi Helen ne cherche-t-elle pas un autre emploi ?

Emily soupira.

— Si vous croyez que c'est facile de trouver une bonne place, mademoiselle ! Helen tient beaucoup à la sienne, même si elle n'est pas tous les jours à la fête. Elle supporte tout ça parce qu'elle est très bien payée.

Elle tapota les oreillers pour les faire gonfler. Puis, d'un air malicieux, elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Tout le monde a deviné pourquoi milady a invité la fille du duc.

— Vraiment ?

— C'est évident ! Milady espère que son fils va épouser cette pimbêche.

En entendant cela, Dorina eut l'impression de recevoir un coup en pleine poitrine.

— Est... est-elle jolie? ne put-elle s'empêcher de demander.

Emily hésita.

— Elle n'est pas vilaine. Mais il faut voir ses robes... Oh, là, là ! De vraies robes de princesse.

La jalousie submergea la jeune fille. Une jalousie intense, presque primitive.

Grâce au ciel, l'arrivée du valet apportant un broc d'eau en fer galvanisé avec lequel il remplit les deux cruches en faïence créa une diversion.

— Voulez-vous que je vous aide à défaire vos bagages, mademoiselle West ? demanda la femme de chambre, tout en passant un chiffon sur les meubles. Ça ne rentre pas dans mes attributions, mais vous avez l'air si gentille...

— Je vous remercie, Emily. J'ai l'habitude de m'occuper de tout

cela.

Une fois seule, Dorina ouvrit ses valises, et, avec plaisir, suspendit ses toilettes neuves dans l'armoire au fond de laquelle elle trouva un petit bouquet de lavande séchée. Il y avait aussi de la lavande dans les tiroirs de la commode dans lesquels elle rangea sa lingerie neuve.

« J'ai tant de chance ! pensa-t-elle. Lorsque le marquis m'a vue au bord de la Tamise, avec Cybèle, j'étais désespérée... En quelques jours, il m'a redonné le goût de vivre. »

Elle évoqua le beau visage du châtelain, ses yeux pénétrants, son sourire qui la faisait fondre...

« Ne rêve pas », se redit-elle avec sévérité.

Après avoir ôté son élégant tailleur, elle fit un brin de toilette, puis elle revêtit une robe d'été très simple en léger coton bleu pâle, seulement ornée d'un petit feston à l'encolure et aux manches.

« Il me faudrait un collier de perles pour compléter cette tenue », se dit-elle en tirant un peu plus les boucles dorées qui avaient tendance à s'échapper de son chignon.

Elle haussa les épaules.

« Des perles pour la bibliothécaire ! Et quoi encore ? »

Retournant à la fenêtre, elle contempla ce paysage idyllique. Que n'aurait-elle pas donné pour pouvoir se promener sous les arbres du parc ou dans les chemins creux !

Non, elle allait devoir passer ses journées enfermée au milieu de vieux livres poussiéreux.

« Comment puis-je oser me plaindre ? » se demanda-t-elle, choquée du tour que prenaient ses pensées.

Un coup léger frappé à sa porte la fit sursauter. Elle alla ouvrir et trouva un valet sur le seuil.

— Mademoiselle West ? Milord vous attend dans la bibliothèque.

— Merci. J'y vais tout de suite. La bibliothèque est au rez-de-

chaussée, je suppose ?

— Oui, mademoiselle. Le majordome ou l'un des valets de faction dans le hall vous l'indiqueront.

La jeune fille descendit d'un pas léger. Et son cœur fit un petit bond dans sa poitrine quand elle aperçut le marquis qui l'attendait en bas du grand escalier d'honneur.

Il l'enveloppa d'un regard admiratif.

— Permettez-moi de vous dire, Do... euh, Victoria, que vous êtes bien jolie.

Elle lui fit la révérence.

— Grâce à vous, milord.

Les deux battants de la porte d'entrée étaient grands ouverts. Dorina se sentit enivrée par la bonne odeur d'herbe coupée et de roses qui montait jusqu'à ses narines, par le ciel bleu et la nature exubérante en ce début juillet, par cette existence nouvelle qui s'offrait à elle... et surtout par la présence de Ralph.

Leurs yeux se rencontrèrent et un trouble sans nom l'envahit, tandis que les battements de son cœur s'accéléraient encore...

— Ralph ! Tu étais de retour, et l'on ne m'en a rien dit ! s'exclama une voix aux intonations métalliques.

Une femme aux cheveux blancs venait de gravir le perron. Elle portait une élégante toilette en soie grise, sur laquelle brillaient trois rangs de perles. Ses bagues en diamants étincelèrent dans un rayon de soleil, tandis qu'elle s'appuyait sur une canne à pommeau d'argent et d'ivoire.

Ralph alla l'embrasser.

— Je viens à peine de revenir, mère.

— Voici mon fils, dit la marquise avec un orgueil évident à la jeune fille qui venait d'apparaître en haut du perron, une rose à la main.

Elle était éblouissante de jeunesse et de fraîcheur, dans sa robe en mousseline pastel agrémentée de ruchés. Elle aussi portait des perles, et des diamants brillaient à ses oreilles et sur les petits peignes en écaïlle qui maintenaient la nappe pâle de sa chevelure.

« La fille du duc », devina Dorina.

Dès le premier instant, Allison de Knowsley lui avait été antipathique. Et au second regard, elle décida qu'elle n'était pas aussi jolie que cela.

« Elle a des yeux méchants et des cheveux fadasses. »

Elle se savait injuste. Mais, à l'idée que la marquise de Buckton pouvait pousser son fils à épouser cette débutante aux mines affectées, la jalousie la gagnait de nouveau.

— Ralph, tu connais certainement Allison de Knowsley, la fille du duc.

— Je ne le pense pas.

Le marquis s'inclina devant la jeune fille qui lui tendit la main dans un geste étudié.

— Vous n'avez jamais eu l'occasion de vous rencontrer dans les salons ? s'étonna la marquise.

— Non, mère.

« Et cela, pour la bonne raison que j'ai toujours évité les débutantes comme la peste », ajouta Ralph intérieurement.

— Cela paraît surprenant, mais c'est ainsi, dit Allison.

« Elle a une voix de crécelle », se dit Dorina, qui était restée discrètement à l'écart.

Allison semblait trouver le marquis à son goût. Elle lui souriait d'un air engageant, tout en battant des cils comme une coquette chevronnée.

La jalousie continuait à dévorer Dorina.

« Il ne va tout de même pas se laisser prendre au charme de cette poupée trop apprêtée ! »

— Mes parents sont allés passer quelques jours à Paris, dit Allison. Et comme je me sentais un peu seule, la marquise a eu la gentillesse de m'inviter à passer quelques jours à Buckton.

Dans un envol de jupons amidonnés, elle se tourna vers le parc.

— Quelle magnifique propriété ! Vous avez bien de la chance de pouvoir vivre dans un cadre pareil.

— Merci.

Avec courtoisie, le marquis enchaîna :

— Je me souviens avoir participé, il y a déjà quelques années, à un steeple-chase au château de Knowsley. Un domaine absolument superbe.

— C'est mon frère qui en héritera un jour, déclara-t-elle en faisant la moue.

Elle soupira.

— Quant à moi... où irai-je ?

« Pauvre petite qui doit chercher un toit ! » se dit Dorina, sidérée par l'aplomb de la fille du duc.

La marquise ne put s'empêcher de rire.

— Vous vous marierez et vous deviendrez une bien jolie châtelaine, assura-t-elle. N'est-ce pas, Ralph ?

Ce dernier s'inclina de nouveau.

— Certainement.

Il se tourna vers Dorina, qui était restée debout en bas de l'escalier.

— Excusez-moi, mère, mais j'ai à faire.

La marquise, qui n'avait pas remarqué la jeune fille, eut un haut-le-

corps. Quant à Allison, craignant déjà une rivale, elle la fixait sans la moindre aménité.

— Permettez-moi, mère, de vous présenter Mlle Victoria West, dit Ralph.

La marquise toisa Dorina sans la moindre aménité.

— Qui est-ce ?

« Je me demande qu'elle serait sa réaction si elle apprenait que je suis sa filleule... en fuite ! » se dit la jeune fille.

— Mlle West n'est autre que la bibliothécaire que j'ai engagée à Londres.

Allison se détourna avec indifférence. Qu'avait-elle à redouter d'une simple employée ?

Dorina fit la révérence à la marquise.

— Une bibliothécaire ? dit celle-ci. Vous n'allez pas manquer de travail, mademoiselle.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, milady. Mais je n'ai pas encore eu le temps de voir la bibliothèque.

— J'allais justement la lui montrer quand vous êtes arrivées, dit Ralph. Et...

— Une autre fois, coupa la marquise. Le déjeuner va être servi d'un instant à l'autre. Je suis d'ailleurs étonnée de ne pas avoir entendu le gong.

— Je vous rejoindrai dans la salle à manger, déclara Ralph d'un ton sans réplique. À tout à l'heure. Vous venez, Victoria ?

— Oui, milord.

Elle fit une petite révérence à la marquise avant de le suivre, ravie de se retrouver seule avec lui -ne serait-ce que pendant cinq minutes.

— Par ici, fit-il d'un ton bref, tout en se dirigeant d'un bon pas vers l'un des couloirs.

Jamais il ne lui avait parlé aussi sèchement. Elle dut trotter pour se maintenir à sa hauteur. Saisie par son brusque changement de comportement, elle ne put s'empêcher de demander :

— Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit pour vous déplaire, milord ?

Il lui adressa un coup d'œil surpris avant de laisser échapper un rire bref.

— Vous ? Rien.

Entre ses dents, il enchaîna, plutôt pour lui-même que pour un interlocuteur quelconque :

— Cette manie qu'a ma mère de vouloir me présenter les débutantes les plus insipides qui soient...

— Mlle de Knowsley est très jolie, déclara Dorina.

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle les regrettait. De quoi se mêlait-elle ? Et quel malin démon l'avait poussée à dire le contraire de sa pensée ?

Ralph ouvrit une porte et lui fit signe de passer devant lui.

— Oh ! fit-elle seulement en joignant les mains.

Elle s'immobilisa sur le seuil de cette pièce qui lui paraissait immense. Des livres... Des livres s'entassant sur des rayonnages allant du sol au plafond. Il y en avait partout, même sur l'étroite mezzanine à laquelle on accédait par un escalier en colimaçon.

La bonne odeur de l'herbe fraîchement coupée, mêlée au parfum des roses, entrait par les trois portes-fenêtres, grandes ouvertes sur une terrasse.

— Oh, comme cela va être agréable de travailler ici ! s'exclama la jeune fille avec enthousiasme.

Elle s'approcha de l'un des rayonnages.

— Je ne me trompais pas. J'avais immédiatement reconnu ces livres.

Avec un orgueil bien légitime, elle poursuivit :

— Milord, vous avez ici toute la collection des ouvrages écrits par mon père !

— Vraiment ?

Il la rejoignit.

— Albert McAllistair... Je ne me souvenais plus de cette intéressante collection quand ma mère, l'autre jour, a mentionné les livres de votre père. Pourtant je les ai tous lus avec beaucoup d'intérêt, il y a plusieurs années de cela.

— Est-ce possible ?

— Votre père était un homme très intelligent qui a écrit des pages passionnantes.

En entendant tous ces compliments, Dorina rosit de plaisir.

Amusé en voyant son ravissant visage plein d'animation et ses grands yeux étincelants, le marquis demanda :

— Croyez-vous que vous allez aimer votre travail ?

— Cela va être passionnant de mettre de l'ordre dans tous ces ouvrages. Et quel cadre agréable ! Je vous assure que c'est une surprise pour moi.

— Comment cela ?

— Je m'attendais à trouver un endroit poussiéreux, sentant le moisi et le vieux papier.

Sans réfléchir, elle conclut :

— Un vrai trou à rats, quoi !

Ralph se mit à rire.

— Vous me connaissez bien mal pour me croire capable de vous enfermer dans un trou à rats.

Il n'ajouta pas qu'elle avait déjà vécu suffisamment de temps sans air ni lumière dans la sombre maison de sa tante.

Le gong annonçant le déjeuner retentit sur ces entrefaites. Le marquis jura entre ses dents.

— Je ne vais pas avoir le temps de vous expliquer. C'est agaçant !

A mi-voix, il poursuivit :

— Évidemment, je pourrais demander que l'on nous apporte deux plateaux ici, mais ce serait très mal perçu...

Déjà, il était à la porte.

« Il va aller retrouver sa mère et la fille du duc, me laissant toute seule ici », pensa Dorina.

Soudain, elle se sentait exclue. Elle tenta de se raisonner.

« Je ne dois jamais oublier que je ne suis pas une invitée, mais une employée. »

Au moment de sortir, Ralph se retourna.

— Et où allez-vous déjeuner, vous ?

— Je n'en sais rien, milord.

— Je suppose que vous avez le choix entre la petite salle à manger où se réunissent le majordome, la femme de charge, le régisseur, mon secrétaire... A moins que vous ne préfériez prendre vos repas dans votre chambre ou ici ?

Sans attendre sa réponse, il prit une soudaine décision.

— Venez avec moi. Je ne vais pas vous laisser seule le premier jour.

La jeune fille se mordit la lèvre inférieure.

— Votre mère ne sera pas contente, devina-t-elle. Et Mlle de Knowsley encore moins.

— Je me moque parfaitement de l'opinion de Mlle de Knowsley, riposta-t-il.

Dorina était très tentée de lui emboîter le pas. Ne s'était-elle pas déjà dit à plusieurs reprises qu'elle ne souhaitait qu'une chose : vivre dans son ombre ?

— La marquise de Buckton et Mlle de Knowsley risquent de se montrer désagréables envers moi, insista-t-elle.

— Qu'elles essaient! gronda-t-il.

Se sentant protégée, la jeune fille le suivit cette fois sans hésiter.

— Gary, demandez que l'on ajoute un couvert, s'il vous plaît, demanda-t-il à un valet au moment où ils traversaient le hall.

— Tout de suite, milord.

La marquise et la fille du duc avaient déjà pris place au bout d'une longue table autour de laquelle devaient pouvoir se réunir au moins une trentaine de convives.

Dorina, soudain très intimidée, fut éblouie en voyant étinceler l'argenterie et les cristaux.

La marquise eut un haut-le-corps en voyant apparaître la jeune fille en compagnie de son fils, tandis qu'un valet se hâtait d'ajouter un quatrième couvert.

— Ralph, où as-tu la tête ? s'écria-t-elle de sa voix métallique. Que signifie ceci? Tu...

— Mère ! fit-il seulement du ton sec, lui intimant le silence.

Allison s'esclaffa.

— On aura tout vu, fit-elle d'un ton railleur.

Dorina eut envie de se cacher dans un trou de souris. D'ailleurs, elle se sentait aussi insignifiante qu'une souris, dans cette jolie robe très simple. Elle ne se rendait pas compte qu'un rayon de soleil transformait sa chevelure et les petits cheveux fous qui s'en

échappaient en halo d'or.

Après avoir échangé avec la marquise un coup d'œil complice, Allison poursuivit à mi-voix :

— Les domestiques à la table des maîtres, maintenant !

Le marquis la toisa d'un regard si dur qu'elle perdit contenance. Elle tenta de rattraper sa phrase malheureuse.

— Ce que j'en dis, vous savez ! J'ai l'esprit très ouvert.

— Mlle West n'est pas une domestique, mais une bibliothécaire très érudite.

La marquise haussa les épaules.

— Vous pouvez servir, Hecker, ordonna-t-elle au majordome qui apportait un plat d'asperges.

— Asseyez-vous, Victoria, dit le marquis.

Horriblement mal à l'aise, la jeune fille resta debout.

— Je... je ne veux pas déranger, balbutia-t-elle. Je peux très bien déjeuner dans ma chambre.

Sans la regarder, la marquise déclara :

— Mon fils vous a invitée, ne nous faites pas maintenant l'affront de refuser.

— Asseyez-vous, Victoria, répéta Ralph.

De plus en plus gênée, elle obéit. Mais comme elle regrettait d'avoir accepté de le suivre !

— Mlle West vient d'arriver au château, dit-il. Elle est un peu perdue.

La marquise haussa les épaules.

— Quel âge avez-vous, mademoiselle ?

La jeune fille rencontra le regard de Ralph et comprit qu'il lui conseillait de se vieillir.

— J'ai vingt-deux ans, milady.

— Et vous avez déjà travaillé, je suppose, pour que mon fils choisisse de vous confier une responsabilité aussi importante que la remise en état de cette bibliothèque ?

De nouveau, Ralph lui recommanda de mentir.

— Oui, milady.

— Où ?

— À la Bibliothèque Nationale, milady.

Une telle réponse réduisit la marquise au silence. Ralph dissimula un sourire.

« Bravo ! » semblait-il lui dire.

Allison de Knowsley surveillait la jeune fille d'un œil d'aigle, prête à souligner d'un éclat de rire méchant les erreurs qu'une domestique invitée à la table des maîtres ne devait pas manquer de commettre.

Elle en fut pour ses frais, car les manières de la petite-fille du comte de Demfield étaient parfaites.

Voyant qu'elle ne parviendrait pas à l'attaquer sur ce point, Allison choisit de l'exclure de la conversation, en s'arrangeant pour ne parler que de personnes de la haute société. Des personnes qu'une simple bibliothécaire ne pouvait bien évidemment pas connaître.

Si cela agaçait visiblement Ralph, Dorina en avait déjà pris son parti.

« En fin de compte, je préfère rester tranquillement dans mon coin plutôt que d'être soumise à l'animosité de cette pimbêche pleine de morgue », se dit-elle.

— Ralph, as-tu fait envoyer le cadeau de mariage à ma filleule ? demanda soudain la marquise.

— Mieux, mère.

Avec un coup d'œil complice à la jeune fille, le marquis poursuivit :

— Je le lui ai apporté moi-même.

— Peuh ! Ce n'était pas la peine. Pense un peu ! Une filleule que je n'ai jamais vue de ma vie !

— Est-ce possible ? s'étonna Allison.

— Oui, elle était née d'une mésalliance et, après cela, j'avais distendu les relations avec sa mère, qui était pourtant l'une de mes meilleures amies.

À l'adresse d'Allison, elle ajouta :

— C'était la fille du comte de Demfield ! Or, figurez-vous que cette sotte a commis la bêtise de s'enticher d'un petit professeur de rien du tout !

Dorina crispa les poings avec une telle violence que ses ongles pénétrèrent dans ses paumes.

«Je ne dois rien dire», se répétait-elle.

Pourtant, si elle s'était écoutée, elle se serait empressée de défendre son père.

— Albert McAllistair était un écrivain et un savant, dit le marquis. Nous avons tous ses ouvrages dans la bibliothèque.

— Peuh !

La marquise haussa les épaules.

— Mais tout s'arrange pour ma filleule, puisqu'elle va épouser lord Waltham. Au fond, elle a eu de la chance dans son malheur.

— Lord Waltham ? interrogea Allison en fronçant les sourcils. Mais il est très vieux !

— Et alors ? Si vous croyez que ma filleule peut se permettre de

faire la difficile.

— Il est non seulement très vieux, mais j'ai également entendu raconter des histoires choquantes à son sujet.

— Vraiment? fit la marquise avec intérêt. Dites !

Allison prit un air vertueux.

— Ce n'est pas à une jeune fille comme moi de parler de choses pareilles.

— Dites ! insista la marquise.

— Eh bien, il paraît que, plusieurs fois, il aurait fait enlever des filles du peuple qu'il avait remarquées dans la rue.

— Oh!

— Des petites vendeuses, des petites fleuristes... des grisettes sans importance, quoi. Après leur avoir fait subir les pires outrages, il les relâchait avec quelques billets en échange de leur silence.

— C'est honteux ! s'écria le marquis avec force.

Il paraissait furieux. La marquise haussa les épaules.

— Bah, si ces filles étaient dédommagées, elles ne pouvaient pas se plaindre.

— Mère ! Comment pouvez-vous parler ainsi ?

Voyant que Dorina était devenue toute pâle, il se leva.

— Excusez-nous, mais nous devons aller travailler. Hecker, pouvez-vous nous apporter le café dans la bibliothèque, s'il vous plaît ?

— Bien, milord.

Tout en marchant d'un bon pas dans le couloir qui conduisait à la bibliothèque, le marquis dit à la jeune fille :

— Je suis absolument navré. J'étais loin de m'attendre à ce que l'on en vienne à parler de tout cela. Cela a dû être très pénible pour

vous.

Dorina soupira.

— Cela a été assez déplaisant, admit-elle. Voyez, il est préférable que je prenne mes repas toute seule.

Le marquis ne répondit pas. Il attendit d'être dans la bibliothèque pour reprendre la parole. Et là, il se contenta d'expliquer dans les grandes lignes la manière dont il souhaitait voir ordonnés tous ces livres.

— Avez-vous saisi ? demanda-t-il enfin.

— Parfaitement, milord. Ce classement me semble des plus logiques.

Elle se sentait déçue. Presque triste. Le marquis semblait tellement proche d'elle, un peu plus tôt. Ils paraissaient se comprendre d'un regard, d'un sourire...

Et soudain, il avait l'air si froid, si lointain !

« Il est redevenu le châtelain, et moi l'employée, se dit la jeune fille dont le cœur s'était alourdi. J'ai bien tort de m'imaginer... je ne sais quoi. »

Comme l'avait deviné Dorina, lord Waltham devint fou furieux en apprenant sa disparition. Son visage prit une inquiétante couleur ponceau tandis qu'il tempêtait :

— Partie ! Partie ! Où ?

— Ah, si je le savais ! soupira Angèle McAllistair, qui craignait de le voir s'écrouler devant elle, victime d'une apoplexie.

Il adressa à la vieille demoiselle un regard méfiant.

— Vous ne me cachez rien, par hasard ?

— Milord ! Comment pouvez-vous penser cela de moi ? Vous savez parfaitement que j'étais en faveur de ce mariage. Dorina s'est littéralement évaporée, après avoir laissé un petit mot sur la cheminée de sa chambre.

— Montrez-le-moi.

Avec une certaine réticence, elle lui tendit la lettre de sa nièce. Il sortit ses lunettes et se mit en devoir de déchiffrer l'écriture élégante de la jeune fille.

— Malheureusement, je ne l'aime pas et ne puis envisager de devenir sa femme, lut-il à voix haute.

Il s'en étrangla de rage.

— Et quoi encore ? L'amour, maintenant ! Ah, ces jeunes filles sont d'une sottise ! Elle m'avait donné sa parole, le mariage sera célébré mardi.

Il frappa du pied.

— Et il sera célébré mardi ! J'ai tout organisé. Arrangez-vous pour la retrouver.

— Où, milord ?

Il reprit sa lecture.

— *Pour éviter d'être forcée d'épouser un homme pour lequel je n'éprouve aucun sentiment, j'ai décidé de travailler. J'ai trouvé un emploi et je pourrai subvenir à mes besoins.*

Il jeta la lettre sur la table.

— Voilà qu'elle va travailler! Et que peut-elle faire, je vous le demande? À part du ménage...

— Elle est très instruite.

— Ah, oui, c'est vrai !

Il jura.

— Ah, donnez de l'instruction aux filles, et voyez où cela les mène !

Faisant mine d'arracher les rares cheveux qui lui restaient, il s'écria :

— De quel côté diriger nos recherches ?

— Si je le savais !

— Vous devez quand même avoir une petite idée.

— Pas du tout, milord.

Lord Waltham fixa la vieille demoiselle en croisant les bras sur son abdomen proéminent.

— Elle a bien des amies ? Chez qui aurait-elle pu se réfugier, à votre avis ?

— Des amies? Non, elle n'en a pas une seule. Depuis son arrivée ici, il y a maintenant près de quatre ans, elle n'a jamais vu personne. A part moi, bien sûr, et les commerçants du quartier chez lesquels je l'envoyais faire des courses.

— Elle écrivait des lettres ? Elle en recevait ?

— Jamais.

Lord Waltham menaça la vieille demoiselle du doigt.

— Il faut que vous m'aidiez. Vous m'entendez ? Sinon vous n'aurez plus qu'à me rendre les mille livres sterling que je vous ai données.

La tante de Dorina pâlit.

— Oh, non, milord, non! supplia cette avare en joignant les mains.

— Oh, si, mademoiselle, si ! ricana-t-il. Si vous croyez que je vais vous faire cadeau d'une somme pareille sans rien recevoir en échange ! Vous m'aviez promis votre nièce ? Je la veux.

— De quel côté a-t-elle pu partir ? Elle s'en est allée avant-hier en début d'après-midi...

— Où étiez-vous, à ce moment-là ?

Autant Angèle McAllistair était pâle un instant auparavant, autant son visage jaunâtre était maintenant devenu rouge.

— Je... je faisais une petite sieste.

— Au lieu de surveiller cette dévergondée ! Ah, bravo ! Voilà qui est très intelligent !

Il tenta de se calmer.

— Voyons, tâchons de raisonner. Vous dites qu'elle est partie avant-hier en début d'après-midi.

— C'est cela.

— Pourquoi, s'il vous plaît, ne m'avez-vous pas prévenu immédiatement ?

La vieille demoiselle baissa la tête.

— Je... j'espérais qu'elle allait rentrer. Elle ne connaît pas Londres, je me suis dit qu'elle aurait peur, seule dans cette grande ville...

— Mais voilà, elle n'est pas revenue.

— Jamais je n'aurais imaginé qu'elle allait me jouer un aussi mauvais tour. Elle semblait si calme !

— On dit toujours qu'il faut se méfier des eaux dormantes. Je suppose que cette petite gourgandine a emporté le trousseau coûteux que je lui ai fait envoyer ?

— Non, milord. Elle a tout laissé dans sa chambre.

— Tout ?

— Elle n'a rien pris. Même pas un gant.

— Curieux... Très curieux! Connaissant les femmes, j'aurais pensé qu'elle aurait tout embarqué. Car même si le noir allait bien à son teint de blonde, on ne peut pas dire que les vieilles robes qu'elle portait étaient seyantes.

Lord Waltham rétrécit les yeux.

— Cela signifie qu'elle a rencontré quelqu'un prêt à lui offrir d'autres vêtements !

— Impossible! Je vous dis, milord, qu'elle ne voyait jamais personne. Ce n'est pas l'épicier ou le boulanger du quartier qui vont lui offrir un emploi et une garde-robe !

— Moi, je l'ai bien remarquée. Pourquoi pas un autre ?

Mlle McAllistair secoua la tête.

— Impossible, répéta-t-elle.

Lord Waltham lui adressa un coup d'œil méchant.

— Ne soyez pas trop sûre de vous. N'oubliez pas que vous l'avez laissée s'échapper et que vous me devez mille livres sterling.

— Non, milord ! s'écria la vieille demoiselle d'une voix étranglée.

— Eh bien, nous en revenons à notre point de départ. Retrouvez-la.

De nouveau, il tapa du pied.

— Je me suis donné un mal fou pour l'avoir. Je suis même allé jusqu'à lui proposer le mariage quand j'ai compris que ce n'était pas une petite pauvre quelconque. Elle m'a joué un très vilain tour, mais je vous assure qu'elle le regrettera.

— Il faudrait la retrouver pour cela.

— Allons interroger vos voisins. Peut-être ont-ils remarqué quelque chose? Leur avez-vous déjà posé des questions ?

— Je n'y ai pas pensé, avoua Angèle McAllistair d'un air penaud. J'étais bien ennuyée qu'elle soit partie, et je me demandais comment vous l'avouer...

— Vous auriez mieux fait de venir me le dire plus tôt. Nous n'aurions pas perdu deux jours.

Ils sortirent et commencèrent à aller de porte en porte. Sans résultat : personne ne semblait avoir vu Dorina partir.

Jusqu'à ce qu'une vieille femme tremblotante, à moitié paralysée, qui passait tout son temps derrière sa fenêtre à épier ses voisins, ne s'exclame :

— Votre petite nièce, mademoiselle McAllistair ? Mais oui, je l'ai vue sortir de chez vous l'autre jour avec un sac de voyage.

— Ah ! s'exclama lord Waltham.

Il posa une pièce d'or sur l'appui de la fenêtre.

— Racontez-nous tout ce que vous avez vu, et vous en aurez une autre.

En voyant l'or, les yeux délavés de la vieille femme se mirent à briller.

— Une automobile l'attendait au coin de la rue.

— Une automobile ? s'écria la tante de Dorina. Cela, je ne peux pas le croire.

— Une belle automobile noire, pleine de chromes, que conduisait

un beau jeune homme.

— Je ne peux pas le croire, répéta la vieille demoiselle.

Lord Waltham posa une seconde pièce d'or à côté de la première.

— Avez-vous vu la marque de cette voiture ?

— Une marque ? Je n'y connais pas grand-chose, mon bon monsieur. J'ai seulement vu deux « R » argentés...

Lord Waltham ajouta une troisième pièce aux deux premières.

— J'ai tout compris ! Merci, madame !

Tout en se hâtant vers sa calèche, il grommela :

— On ne voit déjà pas beaucoup de Rolls-Royce à Londres, et pratiquement jamais dans ce quartier. Par conséquent...

— Trois pièces d'or ! s'exclama Angèle McAllistair, choquée. Vous lui avez donné beaucoup trop.

— Au moins, j'ai une piste.

Il jura copieusement.

— Ah, la petite garce ! Mais elle ne perd rien pour attendre ! Je lui ferai payer au centuple tout le tracas qu'elle m'a donné. Maintenant que je sais où elle est, je vous garantis que le mariage aura lieu mardi comme prévu.

La vieille demoiselle ouvrit de grands yeux.

— Quoi ? Vous savez où elle est ? Honnêtement, je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple : elle est partie avec le marquis de Buckton. En ce moment, elle doit se trouver dans son hôtel particulier de Park Lane. À moins qu'il ne l'ait emmenée au château de Buckton. Ne vous inquiétez pas, que ce soit ici ou là, je la récupérerai.

— Le fils de sa marraine ?

La tante de Dorina secoua la tête.

— Impossible, ils ne se connaissent pas.

— Erreur! Elle était là quand il est venu apporter un cadeau de mariage.

— Soit ! Mais il est à peine resté. Ils ne se sont pratiquement pas parlé, et j'étais toujours là.

— Je l'ai pourtant vue avec lui près de cette voiture aux deux «R». Une Rolls Royce, tout simplement. La demoiselle a des goûts de luxe !

Angèle McAllistair fronça les sourcils.

— Vous l'avez vue avec lui ? Seule ? C'est impossible.

— Puisque je vous dis que...

— Ah, oui ! Je m'en souviens maintenant. Il avait oublié ses gants et elle a dû courir pour les lui rapporter. Mais elle n'est pas restée absente plus de deux minutes. Comment auraient-ils pu organiser quoi que ce soit aussi vite ?

— Ma pauvre amie, vous ne connaissez pas la duplicité féminine ! Quand les filles s'enhardissent, il n'y a plus de limites. Ah, la petite rouée ! Elle s'est bien jouée de moi !

— Je ne peux pas croire que...

— Fini de rire, coupa lord Waltham. A malin, malin et demi.

Après avoir quitté la vieille demoiselle, lord Waltham se fit conduire à Park Lane et sonna à la porte de l'hôtel particulier des Buckton.

— Puis-je voir Mlle McAllistair? demanda-t-il à l'imposant majordome qui vint lui ouvrir.

Gavin fronça les sourcils.

— Mlle McAllistair ? Il n'y a pas de Mlle McAllistair ici.

Pendant une fraction de seconde, lord Waltham parut déconcerté.

Cela ne dura pas.

— Milord n'est-il pas revenu, l'autre jour, en compagnie d'une jeune personne ?

— Ah ! Mlle Victoria West ? La bibliothécaire ?

— C'est cela, prétendit lord Waltham.

Avec un sourire mielleux, il ajouta :

— West-McAllistair ou McAllistair-West... Ma nièce a un nom si long qu'elle a souvent tendance à le raccourcir. Est-elle là ? Je souhaiterais la voir pendant quelques minutes au sujet d'un problème familial.

— Mlle West est au château de Buckton.

— Ah ! Pourrais-je m'entretenir pendant quelques instants avec milord ? Je suis lord Waltham.

— Je regrette, milord, mais milord est à Buckton, lui aussi.

Lord Waltham eut peine à cacher son indignation.

« Ah, ils se sont bien joués de moi, tous les deux. Mais ils ne perdent rien pour attendre ! »

À voix haute, sans abandonner son sourire mielleux, il déclara :

— Tant pis. Je vais écrire à ma nièce. Si j'adresse ma lettre à Mlle West-McAllistair, au château de Buckton, elle la recevra ?

— Naturellement, milord.

— Je vous remercie.

Pesamment, lord Waltham remonta dans sa calèche.

— Ramenez-moi à la maison, Tom, ordonna-t-il à son cocher.

Pendant que la voiture partait au petit trot, il se carra sur la banquette.

« J'aurai au moins appris deux choses. Premièrement, cette petite dévergondée est allée se réfugier au château de Buckton. Et deuxièmement, sous un faux nom ! Victoria West, je vous demande un peu... Ah, elle ne manque pas de toupet ! »

Cela modifiait ses projets. Il avait eu l'intention de réclamer sa fiancée bien haut et fort. Mais puisqu'elle se dissimulait sous une identité d'emprunt, mieux valait ne pas agir aussi ouvertement. D'autant plus qu'elle semblait protégée par le marquis de Buckton.

« Elle se cache ? Eh bien, je n'ai qu'à procéder aussi sournoisement qu'elle. Je vais la faire enlever -cela me connaît ! -, et une fois qu'elle sera en mon pouvoir... »

Il se frotta les mains.

« Ma jolie, tu apprendras alors ce qu'il en coûte de défier Henry Waltham. J'étais prêt à t'épouser, tu aurais dû m'en remercier à genoux. Au lieu de cela, tu t'es moquée de moi comme personne n'a jamais osé le faire jusqu'à présent. »

Il serra les dents.

« Plus question de mariage, ma poulette. Et quoi encore ? Je m'amuserai avec toi jusqu'à ce que je me lasse de tes charmes... Et alors, dehors, ma jolie. A la rue. Et bon vent ! »

Bien loin de se douter des sinistres projets de celui qu'elle croyait avoir fui pour toujours, Dorina s'habitua à sa nouvelle existence. Son travail la passionnait. Elle voyait Ralph de Buckton une ou deux fois par jour et cela, croyait-elle, suffisait à son bonheur.

Certes, elle se sentait toujours un peu exclue à l'heure des repas, quand le gong résonnait et qu'elle se retrouvait seule devant son plateau, en imaginant le marquis assis entre sa mère et cette poseuse d'Allison.

« J'espère qu'il ne se laisse pas abuser par ses minauderies et qu'il voit clair dans son jeu, se disait-elle. Il serait bien malheureux s'il l'épousait. »

La marquise, en revanche, était persuadée qu'Allison était faite

pour son fils. Et elle ne cessait de pousser à la roue.

— Ses manières sont parfaites. Jamais la fille du duc de Knowsley ne te fera honte en société. Tu seras fier d'avoir une femme pareille à ton bras.

Ralph soupirait en levant les yeux au ciel.

— Tu auras bientôt trente ans et tu es toujours célibataire, insistait la marquise. Ce n'est pas sérieux. Allison...

— Mère, je vous en prie, n'essayez pas d'arranger mon mariage, coupait Ralph avec agacement.

Ce jour-là, à table, la marquise déclara :

— Je me demande si ta bibliothécaire n'est pas un peu sourde. Ce matin, je voulais lui demander un roman de Charlotte Bronte. Victoria! Victoria... J'ai dû l'appeler au moins trois fois avant qu'elle ne réponde. Elle paraissait très gênée.

Allison pouffa.

— Elle serait dure d'oreille, en plus !

— En plus de quoi ? demanda le marquis avec froideur.

Allison ne répondit pas directement.

— En tout cas, je la trouve bien jeune pour être chargée d'une pareille responsabilité, fit-elle d'un air important.

— Elle remplit les tâches que je lui ai confiées très consciencieusement et avec beaucoup d'intelligence.

Allison s'esclaffa de nouveau.

— Il ne faut surtout pas s'attaquer à la protégée de Ralph. Il défend sa petite sourde bec et ongles.

La marquise fronça les sourcils mais ne fit pas de commentaire. Elle attendit de se retrouver seule avec son fils pour lui demander de sa voix métallique :

— Tu ne t'intéresses pas sérieusement à cette Victoria, j'espère ? Soit, elle n'est pas laide, mais de là à...

— Mère, je vous en prie, cessez de ne penser qu'à mon mariage ! Cela devient lassant.

— Que tu en fasses ta maîtresse, je n'y verrais aucun inconvénient. Même si je n'aime pas beaucoup que ces choses-là se passent sous mon toit. J'ai toujours pensé qu'il valait mieux que les relations entre maîtres et domestiques restent ce qu'elles doivent être. Cela évite des complications, et c'est préférable pour le bon ordre de la maison.

Le marquis aurait pu répondre que Dorina n'était pas une domestique, et qu'il n'avait jamais songé à en faire sa maîtresse. Mais il préféra arrêter la discussion.

— Je vous laisse, mère. Le régisseur m'attend.

La marquise avait réussi à persuader son fils d'emmener Allison se promener à cheval avec lui.

— Tu devrais t'occuper un peu plus de notre invitée, Ralph, lui avait-elle dit. Ce n'est pas drôle pour elle de passer son temps avec une vieille femme comme moi.

— Ce n'est pas moi qui l'ai invitée, riposta le marquis.

De guerre lasse, il accepta cependant que la jeune fille l'accompagne le lendemain matin.

— Soyez en bas à sept heures et demie, lui avait-il dit.

— Si tôt ?

Elle avait fait la moue.

— Moi qui ne me lève jamais avant dix heures...

— Si vous ne pouvez pas faire d'effort, tant pis.

— Je demanderai à ma femme de chambre de me réveiller et je serai là à l'heure dite, assura-t-elle.

Allison ne descendit pas avant huit heures moins le quart, la taille bien prise dans une amazone en drap rouge foncé. Un petit feutre rouge, orné d'une plume de faisan, était posé un peu de biais sur ses cheveux pâles.

Ralph, qui s'apprêtait à lui faire remarquer qu'elle était en retard, jugea inutile de se montrer désagréable. Il s'inclina.

— Vous êtes très élégante.

— Merci.

Dorina, qui terminait son petit déjeuner, qu'un valet lui avait apporté sur un plateau dans la bibliothèque - comme tous les autres jours -, les vit se diriger vers les écuries ensemble. Son cœur s'alourdit. Ils allaient donc tous les deux galoper à bride abattue à travers la campagne? Tandis qu'elle resterait seule ici, entourée de ces milliers d'ouvrages poussiéreux.

« J'ai tort de me plaindre, se dit-elle une fois de plus. N'ai-je pas toujours dit que je n'étais jamais aussi heureuse qu'au milieu des livres ? »

Elle n'était pas censée commencer à travailler avant neuf heures. Mais, passionnée par ce qu'elle faisait, elle ne mesurait pas son temps.

« Il n'est pas encore huit heures, se dit-elle. Pourquoi n'irais-je pas faire un petit tour dans le parc? J'ai tort de ne pas prendre plus l'air. »

Sans hésiter davantage, elle sortit à son tour.

Tout en marchant d'un bon pas, elle respirait à pleins poumons. En entendant un hennissement, elle se dirigea machinalement vers les écuries, où elle n'était encore jamais allée.

« Ralph et Allison doivent déjà être loin », pensa-t-elle.

Un petit soupir gonfla sa poitrine. Ah, que n'aurait-elle donné pour pouvoir monter à cheval... en compagnie du marquis !

« Ne rêve pas », se redit-elle avec sévérité, et pour la dixième fois peut-être.

Un berger allemand vint à sa rencontre en grognant et en lui montrant les dents. Sans se laisser impressionner par son attitude menaçante, elle lui parla et, très vite, il remua la queue et vint quêter une caresse.

— Tu n'es pas aussi méchant que tu en as l'air, dit-elle en le grattant entre les oreilles.

Le chien l'escorta jusqu'à la grande cour pavée autour de laquelle s'alignaient de nombreux box.

— Par exemple ! s'exclama Stones. Vous avez apprivoisé Paco ! Lui qui ne se laisse approcher par personne. Il n'est pas vraiment méchant, mais c'est un bon gardien. Je ne vous conseille pas de venir vous promener par ici vers minuit, il vous mettrait en charpie.

— J'espère que non, dit la jeune fille en caressant Paco.

Elle se présenta :

— Je suis Victoria West, la bibliothécaire.

— Et moi Stones, le responsable des écuries.

— Puis-je aller voir les chevaux ?

— Je vous en prie... Vous montez ?

— Il y a des années que je n'en ai pas eu l'occasion, dit-elle avec regret, tout en se remémorant les longues promenades qu'elle faisait

autrefois en compagnie de ses parents.

— Vous pourriez demander à milord l'autorisation de prendre un cheval, suggéra Stones.

C'était bien tentant ! La jeune fille secoua cependant négativement la tête.

— Je suis ici pour travailler, pas pour m'amuser.

Et puis elle n'avait pas d'élégante amazone rouge comme celle d'Allison de Knowsley.

« Je me verrais mal me mettant en selle vêtue de cette robe en plumetis ornée d'étroits rubans bleus... » se dit-elle, se moquant d'elle-même.

Elle était en train de caresser un grand étalon noir aux naseaux frémissants quand un bruit de galop se fit entendre, ponctué par des appels au secours.

En se retournant, elle vit une jument grise arriver ventre à terre à travers champs. Allison se cramponnait à sa crinière, visiblement terrifiée.

Pour arriver aux écuries, la jument devait sauter une barrière. Ce qu'elle fit dans la foulée, en désarçonnant sa cavalière, qui laissa échapper un long cri de terreur avant de se trouver expédiée dans une haie.

Deux grooms, qui avaient assisté à la scène, se mirent à rire sous cape. Terrorisée par les cris d'Allison, la jument se cabra, rua et, après avoir tourné en rond, s'apprêta à repartir au galop. Dorina, qui avait compris la situation en une fraction de seconde, la saisit par sa bride juste au moment où elle s'apprêtait à partir droit devant elle vers les bois.

— Du calme, ma belle. Du calme ! fit-elle d'une voix apaisante.

Un autre cheval s'approchait au grand galop. Il sauta la barrière avec aisance au moment où la jument se cabrait une nouvelle fois. Dorina ne la lâcha pas.

— Du calme, répéta-t-elle.

Allison continuait à hurler. Pourtant, comme elle avait atterri sur une haie, elle n'avait pas pu se faire grand mal, et les palefreniers continuaient à ricaner sans pitié.

Stones arriva en courant.

— Que se passe-t-il ?

Il jugea très vite la situation.

— Ah, je vois ! Stella lui a pris la main... C'est ce qui se produit avec de mauvais cavaliers, quand elle sent qu'elle peut mener la danse.

Il se tourna vers les garçons d'écurie.

— Vous avez fini de vous moquer de la fiancée de milord ?

L'un des palefreniers ne cacha pas sa stupeur.

— Ah, bon ? C'est sa fiancée ?

— Ce n'est pas encore officiel mais, à mon avis, c'est tout comme. Jamais une jeune fille n'est restée aussi longtemps au château. Et c'est une amie de milady.

Le palefrenier fit une grimace qui en disait plus que de longs discours.

— Eh bien...

Dorina se sentit glacée. Ainsi, la marquise était arrivée à ses fins : Allison allait épouser le marquis.

— Stella s'est emballée, dit un groom.

— Pas du tout. Elle a tout simplement voulu rentrer à l'écurie quand elle a compris que sa cavalière était incapable de l'empêcher de faire demi-tour.

— Et les hurlements de Mlle de Knowsley l'ont effrayée, renchérit Dorina, qui avait enfin réussi à calmer la jument.

— C'est vrai. Stella ne peut pas supporter les sons aigus.

— Pourquoi la lui avez-vous donnée ? s'étonna la jeune fille. Elle n'aurait pas eu de problèmes avec une monture plus calme.

— Elle m'a dit qu'elle montait très bien. Quand je l'ai vue partir, j'ai eu des doutes... Mais comme c'était une invitée de milord, j'ai jugé plus sage de me taire.

— Vous auriez mieux fait de parler franchement, Stones, déclara le marquis qui venait de les rejoindre à cheval. Lorsque Stella a commencé à s'énerver, j'ai dit à Mlle de Knowsley de ne pas crier. Au lieu de cela, elle s'est mise à hurler. Stella a fait volte-face et est partie à toute allure.

Il se tourna vers Dorina.

— Bravo, Victoria ! J'ai vu de loin que vous aviez réussi à rattraper Stella avec maestria.

— La pauvre était complètement affolée.

— Mlle West sait comment s'y prendre avec les animaux, dit le responsable des écuries. Figurez-vous qu'elle a réussi à se faire un ami de Paco.

— Pas possible !

— C'est comme je vous le dis, milord, assura Stones. Et elle a tout de suite su calmer Stella.

Le marquis adressa à la jeune fille un regard admiratif.

— Bravo ! Savez-vous monter à cheval ?

— J'ai beaucoup monté autrefois, quand mes parents vivaient encore.

Elle soupira.

— Bien entendu, une fois que je suis arrivée à Londres, je n'ai plus jamais eu l'occasion de me mettre en selle.

— Je m'en doute.

Dans un murmure, il enchaîna :

— Pauvre Dorina...

La jeune fille se sentit émue aux larmes. Elle caressa de nouveau l'encolure de la jument grise dont le poitrail était couvert d'écume.

— Je vais la faire boire, puis je la ramènerai dans son box et je la bouchonnerai.

— Vous allez vous salir, mademoiselle, dit Stones.

— Tant pis. Je sens que Stella a besoin d'être réconfortée. Et comme elle me fait confiance...

Le responsable des écuries hocha la tête.

— Pour ça...

À l'adresse du marquis, il ajouta :

— Mlle West possède un don exceptionnel avec les animaux.

— Au secours ! appela Allison.

Plus elle gigotait, plus elle s'enfonçait dans la haie.

Le marquis se laissa glisser en bas de sa selle et tendit ses rênes à un groom.

— Vous venez avec moi, Stones ? Allons la sortir de là. Parce que s'il fallait compter sur elle pour faire le moindre effort...

À deux, ils remirent Allison sur pied.

— J'ai mal partout ! se plaignit-elle. Je suis blessée...

Machinalement, elle porta la main à son visage et, voyant quelques gouttes écarlates sur ses doigts gantés de pécari, laissa échapper une longue exclamation horrifiée.

— Du sang !

— Ce n'est rien, fit le marquis avec impatience. Une épine vous a égratigné la joue.

— Je suis défigurée ! hurla-t-elle.

Ralph eut un geste agacé.

— Ne faites pas tant d'histoires pour un petit bobo de rien du tout.

— Comme vous êtes méchant ! Oh ! Et mon amazone ! Elle est perdue !

Elle n'était que froissée et verdie. Le solide drap avait résisté aux épines. De plus en plus agacé, le marquis tourna le dos à la geignarde.

— Vous n'aurez qu'à la donner à la lingerie. On la nettoiera, on la repassera et on vous la rendra comme neuve, déclara Dorina.

Allison lui adressa un coup d'œil plein d'animosité.

— Je ne vous ai rien demandé, lança-t-elle grossièrement.

Ralph la toisa.

— Au lieu de parler à Mlle West sur ce ton, vous feriez mieux de la remercier. C'est elle qui, après avoir récupéré votre jument, a réussi à la calmer. Stella était tellement effrayée par vos cris de pintade qu'elle ne savait plus où elle en était. Elle aurait pu avoir un accident par votre faute.

— On s'apitoie sur le sort d'un stupide cheval et on ne s'occupe pas de moi, gémit Allison.

Soudain, elle sursauta.

— Vous... vous avez dit que je criais comme une pintade ? s'écria-t-elle, outragée.

Il éclata de rire.

— Ce n'était pas très mélodieux. Cela évoquait plus la basse-cour que la scène du Covent Garden.

Dorina se sentit quelque peu rassérénée.

« S'ils étaient vraiment fiancés, jamais il ne lui parlerait ainsi », se dit-elle.

Allison laissa échapper un sanglot aigu auquel Paco répondit par un long hurlement.

— Comment osez-vous me traiter ainsi ?

— Reprenez-vous, Allison ! fit le marquis avec impatience. Vous êtes indemne et votre monture aussi. Vous devriez vous réjouir au lieu de pleurnicher.

— Je suis tombée de cheval ! Et personne ne me plaint !

— Ne dit-on pas qu'il faut cent chutes pour faire un bon cavalier ?

— Vous vous moquez de moi ! Et où est mon chapeau ?

Dorina ramassa le feutre cabossé et le lui tendit. Allison le lui arracha des mains sans même la remercier. Puis elle partit vers le château en fulminant.

— Elle crie beaucoup, mais je ne pense pas qu'elle se soit fait vraiment mal, remarqua Dorina en la suivant des yeux.

Ralph se remit à rire.

— Elle est surtout blessée dans son petit orgueil.

— Vous... vous ne l'accompagnez pas ? demanda la jeune fille.

— Sûrement pas. Quelle idée !

Dorina, qui voulait savoir à quoi s'en tenir, même si cela devait lui faire très mal, déclara :

— Mais c'est... c'est votre fiancée.

— Qui vous a dit cela ?

— Quand les palefreniers riaient en voyant Mlle de Knowsley dans la haie, Stones leur a enjoint de ne pas se moquer de la fiancée de milord.

— Tiens donc ! Stones semble posséder plus d'informations que moi.

Il n'en dit pas davantage. Si bien que Dorina dut demeurer sur sa faim. Et quand il reprit la parole, il changea de sujet.

— Si Mlle de Knowsley a encore beaucoup de progrès à faire en équitation, je n'ai pas l'impression que ce soit votre cas. La manière dont vous avez maîtrisé et calmé Stella prouve que vous êtes une vraie cavalière. Voulez-vous monter avec moi demain matin ?

La jeune fille eut envie de sauter de joie.

— Vous... vous parlez sérieusement?

Il lui adressa un regard si chaleureux qu'elle se sentit fondre.

— Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie.

Son feutre cabossé à la main, Allison se dirigeait vers le château en suivant une allée bordée d'épais buissons de rhododendrons et d'hortensias.

— Dorina !

Soudain, un homme parut surgir des bosquets. La jeune fille laissa échapper un cri de terreur.

L'homme ôta son chapeau et s'inclina très bas.

— Vous me voyez désolé de vous avoir effrayée, ravissante demoiselle, déclara-t-il d'une voix aux intonations cultivées. Je vous avais prise pour une autre.

Elle se rassura tout de suite. Que pouvait-elle avoir à craindre de ce vieux monsieur aux manières si courtoises ? Il était laid et gros, certes, mais il portait une redingote à la coupe parfaite et une chaîne de montre en or barrait son gilet.

— Dorina? Je ne connais pas de Dorina, dit-elle.

Lord Waltham - car c'était lui -, maudit sa mauvaise vue. Comment avait-il pu confondre la jolie Dorina avec cette jeune fille au charme

fade?

«Je viens de dévoiler bêtement mes batteries alors que je tenais tant à bénéficier de l'effet de surprise. Comment rattraper ce mauvais pas ? »

— Moi non plus, je ne connais pas de Dorina, prétendit-il. Je cherche Mlle Victoria West, la bibliothécaire.

— Si vous ne l'avez pas trouvée à la bibliothèque, c'est tout simplement parce que cette bonne à rien, cette intrigante, se promène aux écuries au lieu de travailler.

Lord Waltham - car c'était lui -, comprit qu'il était tombé sur une ennemie de Dorina. Ce qui l'arrangeait !

— Une bonne à rien, une intrigante... répéta-t-il, abondant dans son sens. Ah, vous l'avez bien jugée !

— Elle a jeté son dévolu sur le marquis, jeta Allison avec rancœur.

La colère la gagna. Elle savait qu'elle s'était rendue ridicule et que Ralph et la bibliothécaire étaient en train de faire des gorges chaudes à son sujet.

— Si elle croit qu'elle réussira à se faire épouser, elle rêve ! reprit-elle. Il en fera peut-être sa maîtresse...

— À mon avis, elle ne peut rien espérer de plus, déclara lord Waltham d'un ton doux.

Il avait déjà plus ou moins compris la situation.

— Vous, charmante demoiselle, seriez une très jolie marquise de Buckton.

Ce compliment la fit rosir de plaisir.

— Il faudrait absolument que je voie Mlle West, reprit lord Waltham.

Sa bouche se tordit dans une vilaine grimace de colère.

— Nous avons des comptes à régler, elle et moi. Elle m'a joué un

bien vilain tour.

— Comment cela ?

— Mieux vaut que vos chastes oreilles n'entendent pas le récit des malversations de Mlle West.

— De toute manière, rien ne peut m'étonner de la part de cette surnoise.

— Puis-je vous demander de ne pas lui parler de moi ?

— Je ne lui parle pas, fit Allison avec dégoût.

— Si elle savait que je suis dans les parages, cette rouée s'arrangerait pour éviter le juste châtiment qui va s'abattre sur elle. Mais j'ai omis de me présenter, excusez-moi, ravissante demoiselle. Je suis lord Waltham.

Elle lui sourit. Grâce aux compliments de ce vieux monsieur, sa blessure d'amour-propre était déjà moins vivace.

— Je veux la surprendre. Ne lui dites surtout pas que vous m'avez vu, insista lord Waltham.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Ah, ah ! Cette petite peste est loin de s'attendre à me voir. Elle va avoir la surprise de sa vie. Mademoiselle, puis-je compter sur vous pour garder notre petite conversation secrète ?

Il prit un air matois.

— Et permettez à un vieux monsieur de vous souhaiter tout le bonheur possible, vous le méritez : vous êtes si jolie !

— Merci ! minauda la jeune fille. Je vous souhaite bonne chance. Je déteste Mlle West et si elle a des ennuis...

— Des ennuis bien mérités.

—... je ne lèverais pas le petit doigt pour venir à son secours, termina Allison.

Là-dessus, elle repartit vers le château.

« Je ne dirai rien à cette Victoria West. Pourquoi lui rendrais-je service ? se demanda-t-elle en accélérant son allure. Elle ne m'a pas aidée quand j'étais dans les ronces. Au contraire ! Elle se moquait de moi avec les palefreniers. »

Dorina était ravie. Le lendemain matin, à sept heures et demie, elle devait monter à cheval avec le marquis.

« Et si ma monture m'expédie par terre, je ne ferai pas tout un drame. Je me remettrai en selle sans me plaindre. »

Quand, revenant à la réalité, elle s'était souvenue qu'elle ne possédait pas d'amazone, elle avait pris une expression penaude.

— Je ne peux pas vous accompagner, milord.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas de tenue d'équitation.

— Je demanderai à Mme Hecker, la femme de charge, de vous en trouver une. Elizabeth, ma sœur aînée, doit bien avoir laissé une ou deux amazones dans ses placards. Je pense que vous devez être à peu près de la même taille.

— Votre sœur ne sera pas contente d'apprendre que j'ai porté ses vêtements.

Ralph avait haussé les épaules.

— Elizabeth est à Calcutta avec son mari. Elle n'est pas près de revenir à Buckton. Et, la connaissant, je parie que, le jour où elle reviendra, elle trouvera ses amazones démodées.

Lorsque Dorina était montée dans sa chambre un peu avant midi, elle y avait trouvé deux superbes amazones venant de chez l'un des meilleurs tailleurs pour dames de Bond Street.

Elle était en train de se laver les mains quand le gong annonçant le déjeuner résonna.

Un valet lui apportait à peu près à ce moment-là un plateau dans la bibliothèque. Il ne s'attardait pas, car le moment des repas représentait un pic d'activité pour tout le personnel. Ceux qui ne servaient pas à table aidaient aux cuisines ou déjeunaient eux-mêmes dans la salle à manger réservée au personnel.

La jeune fille avait droit au même menu que celui des châtelains. Mais elle se sentait parfois bien seule devant son plateau.

Elle descendit dans la bibliothèque et, comme elle s'y attendait, trouva son déjeuner sur une petite table placée près de la fenêtre. Elle avait droit ce jour-là à du melon, à deux belles tranches de rosbif avec des haricots verts et à une part de tarte aux abricots. Une carafe d'eau et un verre de vin - auquel elle ne touchait jamais - accompagnaient cet appétissant repas auquel elle fit honneur.

Sachant combien les domestiques étaient occupés à cette heure-ci, Dorina avait pris l'habitude de rapporter son plateau aux cuisines. C'était ce qu'elle s'appêtait à faire quand elle crut entendre un petit miaulement.

Elle sortit sur la terrasse et prêta l'oreille.

Le miaulement désespéré semblait venir des épais buissons d'hortensias et de seringas qui se trouvaient en contrebas de la terrasse.

« Pauvre petite bête, pensa la jeune fille. Elle doit être prisonnière des branches... »

Elle descendit les marches et tenta de localiser l'animal dans l'épaisse végétation. Juste au moment où elle se penchait, elle reçut un violent coup sur la nuque.

« Voir trente-six chandelles, l'expression est juste », eut-elle le temps de penser avant de s'écrouler.

Puis tout devint noir.

Un homme jeune à la mine patibulaire se pencha vers elle.

— Ça a été encore plus facile que je pensais. À nous la récompense ! Le petit vieux nous a promis cent livres sterling si nous lui amenions la blonde.

— Pas de discours. Vite! grommela l'autre en enveloppant la jeune fille dans une vieille couverture.

Il devait avoir une quarantaine d'années. Mais, avec son visage balafre et mal rasé, il n'avait pas meilleure allure que son complice.

Le plus jeune la chargea sur son épaule. Puis ils partirent au pas de course en prenant soin de suivre les allées bordées de futaies, de manière à ne pas être aperçus du château.

Dorina retrouvait peu à peu ses esprits. Elle ouvrit les yeux et ne vit qu'un plafond jauni, légèrement craquelé.

« Où suis-je ? » se demanda-t-elle.

Elle fronça les sourcils. Le plafond de sa chambre, chez sa tante Angèle, était gris.

La mémoire lui revenait peu à peu.

« Je n'habite plus à Londres, mais au château de Buckton. »

Et là, elle avait droit à une chambre au plafond d'une blancheur presque aveuglante.

Elle voulut se redresser et laissa échapper un petit gémissement. Tous ses membres étaient douloureux. Et sa tête encore plus.

Elle se souvint soudain avoir entendu un chat miauler. Elle était sortie de la bibliothèque et avait alors reçu un coup très violent sur la tête.

« Je suis tombée brutalement. Voilà pourquoi j'ai mal partout... »

Un ricanement retentit.

— Tiens, tiens! La belle au bois dormant se réveille !

Cette voix... Non, ce n'était pas possible! Elle rêvait... Un rêve? Ou un épouvantable cauchemar?

Le visage haï de lord Waltham se pencha au-dessus du sien.

— Dévergondée !

7

— Dévergondée ! cracha-t-il de nouveau haineusement.

Dorina réussit à s'asseoir sur le lit, en prenant soin de rabattre jusqu'à ses chevilles sa robe en plumetis blanc. Machinalement, elle remarqua que deux ou trois petits rubans bleus avaient été arrachés.

Lord Waltham ricana.

— Comme elle est pudique, la petite gourgandine !

S'efforçant d'ignorer sa peur, la jeune fille le fixa droit dans les yeux.

— Co... comment avez-vous osé...

— Et toi, comment as-tu osé ne pas respecter ta parole ?

— Une parole que je ne vous ai jamais donnée.

Dorina porta la main à sa tête douloureuse.

— J'ai toujours refusé de vous épouser, vous le savez parfaitement.

— Tu es mineure, et puisque ta tante - ta tutrice - avait décidé que ce mariage se ferait, tu n'avais qu'à obéir.

Entre ses cils baissés, la jeune fille regarda autour d'elle et vit quelle se trouvait dans une chambre d'auberge de campagne assez misérable.

— Où suis-je ?

— À Buckton-le-Petit.

Elle sursauta. Quoi, cet homme avait eu le front, après l'avoir enlevée, de la garder à deux pas du château?

— Dans notre chambre. C'est là que tu vas perdre ton innocence... Si tu ne l'as pas déjà perdue avec ton joli cœur de marquis, espèce de gourgandine, ajouta-t-il, tandis que sa bouche molle se crispait dans une vilaine grimace.

Une nausée submergea Dorina.

— Ramenez-moi chez le marquis.

— Sûrement pas. Cela m'a déjà coûté assez cher de te récupérer. Sans compter l'argent que j'ai donné à ta tante. Ah, c'était bien la peine ! Quand je pense que cette idiote n'a même pas été capable de te surveiller !

Il toisa la jeune fille avec colère.

— Tu t'es beaucoup amusée, n'est-ce pas ? Maintenant, fini de rire ! On ne prend pas lord Waltham pour un imbécile.

— Je ne me le permettrais pas. Je voudrais seulement que vous me laissiez tranquille.

— C'est un peu trop demander, ma belle. Quand je veux quelque chose, je l'obtiens. J'ai décidé que je t'aurai ? Tu n'y couperas pas.

Il lui adressa un coup d'œil furibond.

— Mais, après toute la danse que tu m'as menée, si tu crois que tu vas m'épouser... J'étais prêt à faire de toi une femme honnête, une lady. Malheureusement pour toi, tu t'es un peu trop moquée de moi. Le mariage ? Plus question. Tu vas devenir ma maîtresse, ma poulette !

Il se frotta les mains.

— Tu te plieras à tous mes caprices.

Voyant le regard terrorisé de la jeune fille, il insista :

— Tous, oui, ma belle !

— Vous... vous êtes odieux.

— Et le jour où une autre jolie fille attirera mon regard, tu n'auras plus qu'à prendre tes cliques et tes claques.

Dorina baissa la tête. Elle était courbaturée, soit ! Mais rien de bien méchant.

« L'important, c'est de ne pas céder à la panique et de gagner du temps », se dit-elle.

En gémissant, elle porta de nouveau la main à ses tempes.

— J'ai mal, gémit-elle. J'ai mal partout. Je crois bien que... que je vais m'évanouir...

Lord Waltham jura.

— Ah, c'est bien ma chance ! Une femme incapable de participer, même pas pour se défendre. Autant dire une poupée de chiffons... Ils n'y sont pas allés de main morte, les imbéciles.

Dorina se plia en deux.

— Je... j'ai des nausées. Je... je vais être malade.

Lord Waltham prit une expression dégoûtée, tandis qu'il indiquait la table de toilette.

— Il y a de l'eau fraîche, là.

— Je me sens horriblement mal... Oh, ces nausées!

— Elles vont passer. Je te laisse te reposer.

En hâte, lord Waltham quitta la pièce.

— Ah, je n'ai pas de chance ! marmonna-t-il tout en fermant la porte à clef. J'ai une femme à mon entière disposition, et il faut qu'elle se sente mal. Bah, ce n'est que partie remise. La drôlesse est solide et, dans une heure ou deux, je pourrai enfin en profiter. Elle m'a coûté assez cher, j'en veux pour mon argent. En attendant, je n'ai qu'à aller boire un ou deux cognacs en bas.

Il se frotta les mains, tout en descendant lourdement l'escalier.

— Du cognac ? Il n'y a rien de tel pour prendre des forces et se sentir d'humeur coquine.

Tout de suite après le déjeuner, le marquis se rendit dans la bibliothèque. Dorina n'y était pas.

« La pauvre ! Elle ne doit pas trouver très drôle de prendre tous ses repas seule », se dit-il, avisant le plateau près d'une porte-fenêtre. Il eut un geste agacé.

« Et pendant ce temps, je suis obligé de subir la compagnie de cette mièvre Allison. Comment ma mère peut-elle s'imaginer que je m'intéresserai un jour à une pareille maniérée ? »

Il jeta un coup d'œil au catalogue que la jeune fille avait commencé à établir et hocha la tête avec satisfaction.

« Excellent ! Elle est précise, ordonnée, intelligente, jolie, d'une exquise simplicité... parfaite, en un mot. »

Un quart d'heure plus tard, Dorina n'était pas de retour.

— Bizarre ! fit-il à mi-voix.

La jeune fille, d'une grande ponctualité, se trouvait toujours dans la bibliothèque aux heures où elle était censée travailler.

Il sonna et le majordome arriva quelques instants plus tard.

— Hecker, auriez-vous vu Mlle West, s'il vous plaît ?

— Non, milord.

— Je l'attends depuis déjà un certain temps. J'ai quelques instructions à lui donner.

— Elle est peut-être montée dans sa chambre ?

— Pouvez-vous envoyer quelqu'un là-haut ?

— Tout de suite, milord.

En attendant le retour du majordome, le marquis sortit sur la terrasse. Il s'étonna en voyant que le sable de l'allée, d'ordinaire soigneusement ratissé, avait été piétiné.

«Bizarre... On dirait qu'on a traîné quelque chose de lourd ici. »

Machinalement, il se pencha et vit que des branches de seringa et d'hortensia avaient été cassées juste à cet endroit.

Le majordome revint à ce moment-là.

— Mlle West n'est pas dans sa chambre, milord.

Envahi par un sinistre pressentiment, le marquis désigna l'allée.

— À votre avis, que s'est-il passé ici, Hecker?

— Honnêtement, milord, je l'ignore. Les allées ont été ratissées comme tous les matins.

Avec un petit rire, le majordome ajouta :

— On dirait que quelqu'un s'est battu juste sous la terrasse de la bibliothèque. Je me demande bien qui !

Mais le marquis ne riait pas.

En hâte, il descendit les marches pour inspecter la végétation. Deux petits nœuds bleus gisaient sur le sol.

Il les ramassa et les inspecta, tandis que son anxiété montait. Ces étroits rubans bleus ornaient la robe blanche que portait Dorina ce matin-là. D'ailleurs, l'un d'eux avait été arraché avec tant de violence

qu'un petit morceau de plumetis était venu avec.

— Je crains que Mlle West n'ait été enlevée, déclara-t-il d'une voix sombre.

Hecker sursauta.

— Ce n'est pas possible, milord !

— Je sais ce que je dis, fit le marquis d'un ton sans réplique. Rassemblez tous les domestiques dans le hall. Je vais les interroger.

L'un d'eux aura peut-être un indice à me fournir.

D'un pas vif, il se rendit au salon où il trouva sa mère en compagnie d'Allison.

— Mlle West a été enlevée.

La marquise haussa les épaules.

— Quelle idée ! Pourquoi dis-tu cela ?

— Elle n'est pas dans la bibliothèque.

— Peuh ! Il fait beau, elle est allée se promener.

— Oui, elle est allée se promener au lieu de travailler, renchérit Allison.

— Il y a des traces de lutte en bas de la terrasse. Auriez-vous vu quelque chose ?

— Mais non, fit la marquise avec agacement. Tu fais toute une histoire à propos de rien.

— Il est possible que Mlle West ait des ennemis. Mais comment ceux-ci auraient-ils pu retrouver sa trace jusqu'ici ?

— Des ennemis ? Nous voilà en plein roman, se moqua la marquise.

Allison eut un petit sourire douxereux.

— Si votre bibliothécaire s'est fait des ennemis, il faut croire qu'elle n'est pas aussi parfaite que vous semblez le croire, déclara-t-elle avec l'air satisfait d'un chat devant une jatte de crème.

Ralph lui adressa un coup d'œil méfiant.

— Pourquoi dites-vous cela ?

Pas mécontente de démontrer qu'elle en savait plus que tout le monde, la jeune fille se rengorgea.

— Elle a joué un très vilain tour à quelqu'un qui souhaite se venger.

Le marquis la saisit par les épaules et la secoua sans douceur.

— Dites-moi tout ce que vous savez !

— Ralph ! protesta la marquise, saisie par la violence inattendue que son fils témoignait à l'égard de son invitée.

Il secoua de nouveau Allison.

— Alors, vous allez parler ?

Elle éclata en sanglots.

— Pourquoi êtes-vous si méchant ?

— Parce que Dorina est en danger et qu'il n'y a pas une seconde à perdre.

La marquise fronça les sourcils.

— Dorina ?

Jugeant désormais toute précaution inutile, Ralph répéta :

— Oui, Dorina. Votre filleule, mère. Victoria West s'appelle en réalité Dorina McAllistair.

— Par exemple ! Et que fait-elle ici, en prétendant être bibliothécaire ?

— Je n'allais pas la laisser aux griffes d'un homme odieux à la réputation immonde. Mais je n'ai pas le temps de vous raconter toute cette histoire.

Il donna une violente bourrade à Allison.

— Allez-vous me dire ce que vous savez ?

Entre deux sanglots, elle avoua :

— Ce matin, alors que je rentrais des écuries, j'ai rencontré un charmant vieux monsieur dans une allée. Il m'avait prise pour... pour une certaine Dorina, justement ! Puis il a parlé de Mlle West. Il m'a expliqué qu'elle lui avait joué un très vilain tour et qu'il souhaitait la punir.

— Mon Dieu ! s'exclama Ralph. Waltham a réussi à retrouver sa trace !

La marquise porta une main couverte de bagues à son chignon impeccable.

— Je n'y comprends plus rien. Voyons, Ralph, ma filleule doit justement épouser lord Waltham.

— C'est cela, fit Allison. Ce charmant vieux monsieur m'a dit s'appeler lord Waltham.

Ralph était devenu très pâle.

— S'il a réussi à capturer Dorina, elle est perdue...

— Je me demande bien pourquoi, dit la marquise en haussant les épaules. Elle va épouser son fiancé, et tu n'auras plus qu'à engager quelqu'un d'autre pour s'occuper de la bibliothèque.

— Si je parviens à retrouver Dorina, je l'épouserai, jeta le marquis.

Les larmes d'Allison redoublèrent.

— Tu es fou ! s'écria la marquise, furieuse. Je te présente la fille d'un duc, et...

— Je l'épouserai, répéta-t-il, les dents serrées, avant de sortir en

claquant violemment la porte.

Il trouva tous les domestiques réunis dans le hall.

— Milord, Alex et John ont remarqué quelque chose d'anormal, dit le majordome.

Le marquis se tourna vers l'un des valets.

— Alex?

— Oui, milord. J'ai aperçu un vieux monsieur de forte corpulence derrière les rhododendrons de l'allée qui mène aux écuries. Ce que j'ai trouvé étrange, c'est qu'il semblait se cacher. J'ai mieux regardé et, quand j'ai constaté qu'il était très bien habillé, j'ai pensé que c'était peut-être l'un de vos amis.

Lord Waltham, son ami ! Ralph pinça les lèvres.

— Merci, Alex. C'est tout ?

— Oui, milord.

— Et vous, John ?

— J'ai vu deux hommes qui avaient l'air de vrais voyous partir par la petite grille de service. L'un d'eux avait un gros paquet sur le dos. Ils semblaient très pressés.

— Vous n'avez rien dit ?

— Ben... non. Pour moi, il s'agissait de livreurs qui repartaient avec des denrées qu'on leur avait refusées aux cuisines.

Le marquis réussit à garder son calme.

— C'est tout, John ?

— Oui, milord.

Sans perdre une seconde, Ralph courut aux écuries.

— Stones ?

Ce dernier sortit de la sellerie.

— Oui, milord ?

— Où est Carson ?

— Je ne sais pas, milord.

— Tant pis. Avez-vous un jeu des clefs de la Rolls ?

— Oui, milord. Je vais le chercher.

— Que Peter et Bill nous accompagnent.

Après un instant d'hésitation, il demanda :

— Vous avez une arme ?

— Je possède deux petits revolvers et trois fusils de chasse, milord.

— Donnez les fusils à Peter et à Bill. Nous prendrons chacun un revolver.

— Bien, milord.

Stones donna quelques ordres. Et moins de cinq minutes plus tard, la Rolls-Royce quittait le garage, qui se trouvait derrière les écuries.

— Où allons-nous, milord ? demanda Stones.

— Le problème, c'est que je n'en sais rien. Nous interrogerons tous ceux que nous rencontrerons sur la route.

— Que se passe-t-il exactement ?

— Mlle West a été enlevée par un pervers.

— Non! Oh, la pauvre petite! Si jolie, si charmante... Et une bonne cavalière, aussi. Quand je l'ai vue maîtriser Stella, je ne m'y suis pas trompé.

Avisant une vieille femme vêtue de noir qui coupait de l'herbe pour ses lapins au bord de la route, le marquis s'arrêta.

— Bonjour, madame.

Elle se redressa péniblement.

— Milord !

— Avez-vous vu deux hommes portant un paquet ? Et, peut-être aussi, un vieux monsieur très gros ?

— Oui, milord.

Ralph retint sa respiration. Il ne s'attendait pas à obtenir aussi vite des indications.

— J'ai même trouvé ça fort bizarre, poursuivit la paysanne. Figurez-vous qu'une voiture était arrêtée là-bas, sous les grands chênes. Une helle voiture, je peux vous le dire ! Le cocher portait une livrée, comme vos domestiques. Mais les vôtres sont en bleus, tandis que son cocher était habillé tout en rouge.

— Oui, fit le marquis en s'efforçant de cacher son impatience. Et que s'est-il passé ?

— Le vieux monsieur marchait de long en large. Il semblait très énervé. Puis deux hommes sont arrivés en courant. Us portaient un paquet qu'ils ont jeté dans la voiture. Le vieux monsieur s'est mis à rire. « Bravo ! » a-t-il crié. Et ils sont tous partis.

— De quel côté ?

Du bras, elle indiqua une direction.

— Par là. Vers Buckton-le-Petit, milord.

— Merci, madame.

Le marquis redémarra aussitôt, tout en fronçant les sourcils.

« Pourquoi Buckton-le-Petit et pas Buckton-le-Grand, où l'on rejoint la route pour Londres ? J'aurais pensé qu'il allait vouloir emmener sa proie là-bas sans perdre une seconde. »

Son angoisse allait croissant. Était-il possible que Waltham ait emmené la jeune fille dans l'unique auberge de ce village pour la

violenter?

A cette pensée, une rage folle le souleva.

« S'il lui a fait mal, je l'étranglerai de mes propres mains. »

Il appuya à fond sur l'accélérateur. La voiture fit un bond en avant. Stones n'osa rien dire mais se cramponna à son siège. Quant aux deux palefreniers, assis à l'arrière du véhicule, ils n'en menaient pas large non plus.

Dès qu'elle avait entendu la clef tourner dans la serrure, Dorina avait couru jusqu'à la porte. Elle entendit lord Waltham s'éloigner dans le couloir avant de descendre pesamment l'escalier.

Sa tête lui faisait toujours mal, et elle avait l'impression d'avoir été rouée de coups. Mais ce n'était pas le moment de s'appesantir sur ses courbatures !

Elle tenta de faire jouer la poignée de la porte, mais, comme elle s'y attendait, celle-ci ne céda pas.

« Je suis bel et bien enfermée. »

Restait la fenêtre...

Elle alla l'ouvrir et constata qu'elle se trouvait au premier étage d'une chambre donnant sur un petit potager mal entretenu. Sauter?

« Je risque au mieux de me casser une jambe -et il me sera alors impossible de m'enfuir -, pire encore de me briser les vertèbres. »

Certes, la mort valait mieux que le sort ignominieux auquel la destinait lord Waltham. Quelques jours auparavant, n'était-elle pas sur le point de se jeter dans la Tamise ?

Mais la situation était désormais bien différente !

« Maintenant, j'ai un emploi qui me passionne, et je suis heureuse de vivre au château, près de Ralph. »

Elle savait bien que jamais ce dernier ne s'intéresserait sérieusement à elle. Tout ce qu'elle souhaitait, comme elle se l'était souvent dit, c'était vivre dans son ombre.

« Et s'il épousait Allison de Knowsley ? »

Elle repoussa cette idée.

« Je perds du temps en pensant à des choses pareilles. Je ferais mieux de trouver le moyen de m'échapper. »

Elle se pencha à la fenêtre et vit, sur le côté, le tuyau de la gouttière qui descendait du toit jusqu'au sol. Il était à demi recouvert par du lierre dont les tiges épaisses et noueuses devraient lui permettre de trouver des points d'appui.

Comment l'atteindre ? Peut-être en introduisant son pied dans ce trou entre deux pierres descellées, et en se jetant sur le côté pour s'agripper au lierre et au tuyau ?

C'était risqué. Mais disposait-elle d'une autre solution pour échapper à son ravisseur ? Non, hélas !

Elle crut entendre un bruit de moteur et tendit l'oreille.

« Une automobile ? »

Un espoir fou la souleva.

« Et si c'était la Rolls-Royce de Ralph ? » se demanda-t-elle, le cœur battant à tout rompre.

Elle haussa les épaules. Le marquis de Buckton n'était certainement pas le seul à posséder une voiture dans cette région ! Elle avait tort de rêver au lieu d'agir. Même s'il se rendait dans la bibliothèque et découvrait qu'elle s'était absentée, le marquis n'allait pas se mettre à la chercher partout. Comment pourrait-il deviner que lord Waltham l'avait enlevée ? Il penserait, tout simplement, qu'elle était montée un instant dans sa chambre.

La jeune fille se mit debout sur l'appui de la fenêtre. Du regard, elle évalua l'espace qui la séparait de ce tuyau en mauvais état.

« Il risque de tomber en morceaux si je le touche. Je ferais mieux

de compter sur le lierre. Il s'agit d'une plante résistante qui s'accroche bien aux murs, surtout un mur plein de lézardes comme celui-ci... »

La peur la submergea. Oserait-elle ce bond décisif?

« Il n'y a pas d'autre solution », se dit-elle avec détermination.

Elle prit une profonde inspiration et, dans un élan, se jeta sur le côté. En une fraction de seconde, elle réussit à mettre son pied dans l'anfractuosité qu'elle avait repérée avant d'accrocher désespérément le lierre à deux mains.

« Sauvée ! »

Juste au moment où elle se disait cela, elle sentit les racines fixées dans le mur céder. Lentement, la grande liane se détachait sous son poids.

« Je vais tomber », pensa-t-elle, terrifiée.

Un hurlement retentit au-dessus d'elle.

Le visage violacé de rage de lord Waltham apparut à la fenêtre.

— Petite peste !

Il la singea.

— Ah, je me sens mal ! J'ai des nausées !

Sa voix changea.

— Attends un peu que je te rattrape ! gronda-t-il. Tu vas me le payer !

— J'ai peine à comprendre, fit le marquis à mi-voix, comme pour lui-même. Pourquoi s'est-il dirigé vers Buckton-le-Petit? C'est un cul-de-sac, en quelque sorte.

Il crispa les mains sur le volant.

— Il faut qu'il se sente bien sûr de lui !

Stones lui adressa un regard surpris.

— Comment pourrait-il imaginer que vous allez vous lancer à la poursuite de votre bibliothécaire, milord ?

— Ce n'est pas une bibliothécaire ordinaire. C'est également la filleule de milady, et la petite-fille du comte de Demfield.

— Ah ! Je comprends un peu mieux !

Stones hocha la tête.

— Oui, je comprends mieux, insista-t-il d'un ton plein de sous-entendus. Et c'est aussi une bonne cavalière, milord. Au contraire de la chichiteuse qui s'est fait expédier dans la haie par Stella.

Ils arrivaient en vue de Buckton-le-Petit. Le marquis jeta un coup d'œil aux Trois Faisans Dorés, l'auberge qui se trouvait un peu en dehors du village.

« Waltham l'aurait amenée là ? Si près du château ? Cela me semble impossible... »

Les Trois Faisans Dorés... Ce nom ronflant semblait fort mal adapté à cet endroit assez misérable. Mais si Waltham payait bien, les aubergistes n'allaient sûrement pas s'amuser à lui poser des questions. Ils ne devaient pas rouler sur l'or, car ils ne recevaient pas grand monde, à l'exception de quelques voyageurs de commerce ou de travailleurs journaliers.

Jamais le marquis n'avait été aussi furieux et angoissé de sa vie.

« S'il lui a fait mal, je... je le tue ! » se dit-il, les dents serrées.

La route étroite contournait le village, et ils passaient maintenant derrière l'auberge. Le marquis aperçut soudain une sorte de léger fantôme blanc sauter par la fenêtre et s'agripper à un rideau de verdure...

Il freina brusquement, projetant tous ses passagers en avant.

— Elle est là !

Sans même songer à couper le moteur, il jaillit littéralement hors de la voiture.

— Milord ! Que se passe-t-il ? cria Stones.

Il vit au même moment la jeune fille accrochée au lierre qui, lentement, se détachait du mur.

Un vieillard furibond apparut à la fenêtre. Il tempêtait, tout en montrant le poing à la fugitive.

Le marquis arriva en bas du mur juste au moment où les dernières racines de la plante grimpante s'effondraient, entraînant Dorina dans sa chute.

Se sentant projetée vers le sol, elle hurla de frayeur. Le marquis la reçut dans ses bras.

— Mon amour !

« Je rêve », pensa Dorina.

La tension de ces derniers instants avait été trop forte. Elle s'évanouit.

La jeune fille n'avait pas encore repris connaissance quand le marquis l'installa sur la banquette en cuir de la Rolls-Royce.

— Je vais rentrer à pied avec Peter et Bill, dit Stones.

— Le château est à plus de six kilomètres de Buckton-le-Petit. Vous n'allez pas marcher jusque là !

— Ce n'est pas ça qui va nous faire peur, milord.

— Écoutez, allez plutôt vous offrir une bière bien fraîche aux Trois Faisans Dorés, et je demanderai à Carson d'aller vous chercher.

— Dans ce cas, milord... volontiers !

Le marquis contempla la jeune fille avec inquiétude. Elle ne revenait toujours pas à elle. Ses yeux étaient clos et ses longs cils, d'une nuance plus foncée que celle de ses cheveux dorés, ombrèrent

son visage blanc comme la craie.

Lord Waltham le rejoignit en courant aussi vite que le lui permettait son souffle court.

— Par exemple, Buckton ! fulmina-t-il, De quoi vous mêlez-vous ? Voulez-vous laisser ma fiancée tranquille ?

Le marquis se redressa, dominant de toute sa taille ce petit homme chauve et corpulent.

— Votre fiancée? répéta-t-il avec mépris. Comment osez-vous parler ainsi, alors qu'elle a toujours refusé de vous épouser ?

Lord Waltham se mit à trépigner furieusement.

— Sa tutrice m'a donné son accord !

— Dorina vous a fui une première fois. Elle vient de vous fuir une seconde fois. Elle ne veut pas de vous, c'est évident. Et vous avez le front d'insister?

— Rien de tout cela ne vous regarde. J'ai payé pour...

— Quoi? Vous l'auriez achetée? Trafic d'êtres humains... Savez-vous que l'on a envoyé des gens au bagne pour moins que cela ?

Pour la première fois, lord Waltham parut perdre contenance. Le marquis en profita pour pousser son avantage.

— Et c'est pour l'épouser que vous l'avez amenée dans cette auberge perdue ? interrogea-t-il, plus méprisant que jamais. Où est le pasteur?

— Je... euh, je...

— Un conseil, Buckton, coupa le marquis. Quittez Buckton et n'y revenez jamais plus.

— Mais...

— N'y revenez jamais plus! répéta le marquis d'une voix qui claqua comme un coup de fouet. Et une fois de retour à Londres, je vous conseille de ne pas trop vous montrer. À moins que vous ne souhaitiez

de gros ennuis.

Là-dessus, il s'installa au volant et partit.

Waltham comprit enfin qu'il avait perdu la partie. Aussi penaud que furieux, il se dirigea vers la cour où se trouvait sa voiture.

— Attelez les chevaux, ordonna-t-il à son cocher qui était assis sur la margelle d'un puits. Nous rentrons à Londres.

— Je croyais que vous vouliez passer la nuit ici, milord.

— Nous partons, vous dis-je ! répéta Waltham, fou de rage.

Dorina ouvrit les yeux et retrouva le décor familier de la bibliothèque. Elle aurait dû se sentir en sécurité ici. Pourtant, elle avait l'impression qu'il venait de se passer quelque chose de terrifiant, mais quoi ?

Aurait-elle fait un mauvais rêve ? Et pourquoi était-elle allongée sur le confortable canapé en cuir sur lequel, très prise par son travail, elle n'avait jamais trouvé le temps de s'asseoir, ne serait-ce qu'un instant ?

Les portes-fenêtres étaient grandes ouvertes sur la terrasse ensoleillée, et le chant des nombreux oiseaux qui peuplaient le parc parvenait jusqu'à elle.

Des oiseaux... et un chat ! Un chat qui miaulait dans les buissons en contrebas.

Peu à peu, la mémoire lui revenait. Elle était sortie pour essayer de venir au secours de ce pauvre animal prisonnier des buissons. Puis elle avait reçu un terrible coup sur la tête. Elle avait dû s'évanouir. Et lord Waltham...

Brusquement, tout devint clair. Lord Waltham l'avait enlevée ! Il l'avait emmenée dans une misérable chambre d'auberge afin de lui faire subir les pires outrages. Elle crut entendre ses menaces.

— Tu vas devenir ma maîtresse, ma poulette. Plus question de mariage ! Tu te plieras à tous mes caprices. Et le jour où une autre

jolie fille attirera mon regard... à la rue, ma belle !

Elle frissonna.

« Mais comment est-il possible que je me retrouve ici ? »

Elle porta la main à son front douloureux, faisant appel à ses souvenirs. Elle revit le mur de l'auberge, le lierre... Elle avait sauté par la fenêtre, avant de tomber dans les bras du marquis.

Oui, Ralph était venu à son secours ! Ralph l'avait sauvée ! Ralph lui avait dit « mon amour » !

— Mon amour... murmura-t-il de nouveau en se penchant vers elle.

Il lui prit les mains.

— Le cauchemar est terminé.

— Un... un cauchemar? balbutia-t-elle. Ou une réalité ?

— Une réalité cauchemardesque.

Elle fronça les sourcils.

— Tout était donc vrai? Je... j'ai été enlevée par lord Waltham ?

— Qui vous a emmenée dans l'auberge de Buckton-le-Petit.

Avec angoisse, il demanda :

— Et que s'est-il passé ?

— J'ai prétendu avoir d'horribles nausées... Cela l'a mis en colère. *« J'ai une femme à mon entière disposition, et il faut qu'elle se sente mal, a-t-il dit. Bah, la drôlesse est solide et, dans une heure ou deux, je pourrai enfin en profiter. Elle m'a coûté assez cher, j'en veux pour mon argent. En attendant, je vais boire un ou deux cognacs en bas. Il n'y a rien de tel pour prendre des forces et se sentir d'humeur coquine. »*

— L'immonde personnage !

— Comment avez-vous su que j'avais été enlevée ?

— J'ai été étonné de ne pas vous trouver dans la bibliothèque. Puis j'ai remarqué des traces près de la terrasse. Quand j'ai découvert deux petits rubans bleus provenant de votre robe, j'ai compris que vous aviez eu des ennuis. Les domestiques avaient remarqué lord Waltham errant dans les parages. Allison également. Une vieille femme a pu m'indiquer la direction prise par la voiture de votre ravisseur... et voilà! Je suis arrivé aux Trois Faisans Dorés juste au moment où vous sautiez dans le lierre.

— Vous m'avez sauvé la vie. Vous m'avez évité un sort pire que la mort. Comment pourrais-je jamais vous remercier?

— En acceptant de devenir ma femme.

La jeune fille porta la main à son cœur.

— Vous... vous parlez sérieusement?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie, fit-il avec gravité.

— Allison va être furieuse.

— Je m'en moque parfaitement. De toute manière, je ne pense pas qu'elle va s'éterniser ici.

— Que dira ma marraine ? demanda encore la jeune fille avec appréhension. Elle est très sévère et, pour elle, le respect des convenances passe avant tout. Elle va être très choquée.

— Tant pis. Comme elle le souhaite depuis bien longtemps déjà - en fait, depuis la mort de mon père - ma mère ira vivre dans la maison des douairières, une ravissante demeure située tout au bout du parc.

— Elle ne m'aime pas.

— Ne vous inquiétez pas. Une fois que le premier de ses petits-enfants naîtra, elle oubliera toutes ses rancunes.

— Des enfants... murmura Dorina, les yeux étincelants. Un petit garçon brun qui vous ressemblerait...

Ralph l'enlaça.

— Ou une petite fille blonde à votre image ?

Il resserra son étreinte.

— Je ne vous l'ai pas encore dit, Dorina, mais je vous aime. Je crois que je suis tombé amoureux de vous dès le premier instant où je vous ai vue, sur les berges de la Tamise.

— Moi aussi, c'est à ce moment-là que j'ai compris que vous étiez l'homme de ma vie, ce prince charmant que, selon ma mère, je rencontrerais un jour. Mais je savais aussi que rien ne serait jamais possible entre le marquis de Buckton et celle qui était née d'une mésalliance.

Elle baissa la tête.

— Et j'étais, contre mon gré, devenue la fiancée de lord Waltham...

— Ne pensez plus à cet horrible individu. Le cauchemar est fini. Je vous aime et j'ai hâte que vous deveniez ma femme.

Elle se blottit contre lui.

— Je vous aime, murmura-t-elle.

Leurs lèvres se rencontrèrent alors dans le plus doux, le plus tendre des baisers, tandis que tous les oiseaux semblaient chanter à l'unisson dans le parc ensoleillé.

Fin